This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.

+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.

+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.

+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at `http://books.google.com/`

A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

+ *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.

+ *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.

+ *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.

+ *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse `http://books.google.com`

15

BIB. SEM.

31

Ce. 30

PENSÉES,

OU

RÉFLEXIONS

CHRÉTIENNES

POUR TOUS LES JOURS

DE L'ANNÉE;

PAR le R. P. FRANÇOIS NEPVEU,

De la Compagnie de JESUS.

Nouvelle Edition, revue et corrigée.

TOME TROISIÈME.

A PARIS,

Chez BELIN, Imprimeur-Libraire, rue Saint-Jacques, n°. 22.

AN XI. — 1803.

BX
4713
N44
1803
v.3

TABLE DES CHAPITRES

CONTENUS DANS CE VOLUME.

JUILLET.

I. Jour. *De la fin de l'homme.* Pag. 9
II. Jour. *De la Visitation de la Sainte Vierge.* 13
III. Jour. *Des moyens du salut.* 18
IV. Jour. *De la mort.* 22
V. Jour. *Du Jugement.* 26
VI. Jour. *De la pénitence des damnés.* 31
VII. Jour. *De la grièveté du péché par ses circonstances.* 35
VIII. Jour. *De la manière de connoître et de combattre la passion dominante.* 39
IX. Jour. *De l'orgueil.* 43
X. Jour. *De l'hypocrisie.* 47
XI. Jour. *De la rechûte.* 51
XII. Jour. *De la tentation.* 55
XIII. Jour. *Des remèdes de l'avarice.* 59
XIV. Jour. *De la perfection des actions.* 64
XV. Jour. *De la nécessité de la Méditation, ou de la réflexion.* 69

XVI. Jour. *De la Prédestination.* 74
XVII. Jour. *Du précepte de l'aumône.* 79
XVIII. Jour. *De l'état de langueur dans la vie spirituelle.* 84
XIX. Jour. *Des avantages qu'on trouve à imiter* JESUS-CHRIST. 89
XX. Jour. *Qu'il faut porter sa croix.* 93
XXI. Jour. *De la miséricorde de Dieu à chercher le pécheur.* 97
XXII. Jour. *Le modèle de la parfaite correspondance à la grace, dans la conversion de Magdeleine.* 102
XXIII. Jour. *De la misère et de la corruption de l'homme.* 107
XXIV. Jour. *Du détachement du monde.* 112
XXV. Jour. *La pratique de la mortification chrétienne.* 117
XXVI. Jour. *De l'obéissance.* 122
XXVII. Jour. *De la confiance dans la Providence.* 127
XXVIII. Jour. *Du Paradis.* 132
XXIX. Jour. *De l'incompréhensibilité de Dieu.* 136
XXX. Jour. *De l'amour de J. C.* 140
XXXI. Jour. *Du zèle de la gloire de Dieu.* 145

AOUT.

I. Jour. *Qu'il y a un Dieu.* 151
II. Jour. *Qu'il y a une Religion.* 158
III. Jour. *Que la Religion Chrétienne est la seule véritable.* 163
IV. Jour. *On ne peut servir Dieu et le monde.* 170
V. Jour. *De la fin de l'homme.* 174
VI. Jour. *Du Mystère de la Transfiguration.* 178
VII. Jour. *Du desir du salut.* 183
VIII. Jour. *De la mort.* 187
IX. Jour. *De la Pénitence.* 191
X. Jour. *De la crainte des jugemens de Dieu.* 196
XI. Jour. *Des remèdes au péché d'impureté.* 201
XII. Jour. *De la fuite des occasions.* 205
XIII. Jour. *Du péché véniel.* 209
XIV. Jour. *Du mensonge.* 214
XV. Jour. *De l'Assomption de la Sainte Vierge.* 218
XVI. Jour. *De l'usage des biens.* 223
XVII. Jour. *De la nécessité de la Prière.* 228

XVIII. Jour. *De la nécessité de vivre par règle.* 233
XIX. Jour. *De la manière de régler la journée chrétiennement.* 238
XX. Jour. *De l'humilité.* 243
XXI. Jour. *De la vraie et de la fausse dévotion.* 248
XXII. Jour. *De la douceur.* 253
XXIII. Jour. *Du bon usage qu'on doit faire des maladies.* 258
XXIV. Jour. *Des moyens d'acquérir ou de conserver la paix de l'ame.* 263
XXV. Jour. *De l'obligation qu'ont tous les Chrétiens d'être parfaits.* 268
XXVI. Jour. *De l'obligation d'imiter* JESUS-CHRIST. 273
XXVII. Jour. *Du recueillement.* 278
XXVIII. Jour. *De l'abus des graces.* 283
XXIX. Jour. *De la conformité à la volonté de Dieu.* 289
XXX. Jour. *De l'amour de J. C.* 294
XXXI. Jour. *De l'indépendance de Dieu.* 299

SEPTEMBRE.

I. Jour. *De la ferveur dans le service de Dieu.* 305
II. Jour. *De la Foi.* 311

III. Jour. *Il est plus aisé de contenter Dieu que le monde.* 315
IV. Jour. *Le péché mortel est un mal infini.* 319
V. Jour. *De la Contrition.* 323
VI. Jour. *De la surprise de la mort.* 328
VII. Jour. *Du jugement dernier.* 333
VIII. Jour. *De la Nativité de la Sainte Vierge.* 337
IX. Jour. *De l'incertitude du salut.* 342
X. Jour. *Qu'il ne faut point différer sa conversion.* 346
XI. Jour. *Du Jugement téméraire.* 351
XII. Jour. *Du scandale.* 356
XIII. Jour. *De l'importance d'entrer dans un état par la vocation de Dieu.* 361
XIV. Jour. *De la manière de connoître la vocation de Dieu sur notre état.* 367
XV. Jour. *Des causes et des remèdes de la tiédeur.* 373
XVI. Jour. *De la miséricorde de Dieu à recevoir le pécheur à pénitence.* 378
XVII. Jour. *De l'esprit de pénitence.* 384
XVIII. Jour. *De l'attachement au plaisir.* 389

BIB. SEM.
31

pas meilleurs, qui nous font souvent plus criminels, et jamais parfaitement contens ; des biens que la mort nous enlève bientôt. Voilà tout ce que le monde promet, et que souvent même il ne donne pas, et cependant on lui accorde tout. Dieu nous promet un bonheur infini, un bonheur éternel, et cependant on ne lui accorde rien. Si après cela il nous refuse le Paradis, aura-t-il tort, et aurons-nous droit de nous plaindre ? oserions-nous même le demander ?

Confondez-vous de faire moins pour Dieu que pour le monde, moins pour vous sauver que pour vous perdre. Les esclaves du monde et du démon vous instruisent et vous condamnent.

Et illi quidem ut corruptibilem coronam accipiant, nos autem incorruptam. 1. *Cor. c.* 9. ℣. 25.

Les mondains font tant pour mériter une couronne corruptible, et nous ne ferons rien pour acquérir une couronne incorruptible ?

Si tantum terrenæ gloriæ licet, ut

sub prœmio laudis humanæ tormenta contemnant, modicæ sunt passiones ad consecutionem gloriæ cœlestis?

Si la gloire du monde, si un vain honneur fait affronter, ou mépriser les tourmens même, que ne doit pas faire la gloire du Ciel et un bonheur éternel?

II. JOUR.

De la Visitation de la Sainte Vierge.

I. On déclare la Sainte Vierge Mère de Dieu, et elle s'estime trop honorée de la qualité de sa servante: *Ecce ancilla Domini:* elle veut en faire l'office à l'égard des autres. Reine de l'Univers par la qualité de Mère de Dieu, elle avoit droit d'exiger les hommages, non seulement d'Elisabeth, mais encore de tous les hommes, et elle la prévient; elle ne semble être devenue la première de toutes les créatures, que

S. Luc. c. 1. v. 38.

pour s'abaisser au-dessous de tous. Quelle humilité ! qu'elle condamne votre orgueil et votre délicatesse sur le point d'honneur ! Sitôt qu'elle apprend que sa cousine Elisabeth a besoin d'elle, elle part, rien ne l'arrête, ni sa grossesse, ni son âge, ni sa délicatesse, ni la longueur, ni la difficulté des chemins, elle ne pense qu'au bien qu'elle peut faire ; il s'agit de la sanctification d'une ame, elle vole, elle ne marche pas, sa charité lui donne des ailes. Si tout vous arrête ou vous retarde quand il s'agit de servir ou d'édifier le prochain, n'est-ce point que vous manquez de charité, ou d'humilité, et peut-être de toutes les deux ?

Abiit in montana cum festinatione. *S. Luc. c. 1. v. 39.*

II. Elisabeth est surprise de l'honneur que lui fait MARIE : *Et qui suis-je*, dit-elle, *pour que la Mère de mon Dieu me prévienne ?* L'humble MARIE est étonnée de sa surprise, elle ne songe point à ce qu'elle est, elle ne songe qu'à rendre des services que sa charité et son humilité lui font regarder comme des devoirs. Elisabeth

Ibid.

commence par louer MARIE, et MARIE s'oublie elle-même, et ne pense qu'à louer le Seigneur. Elisabeth ne parle à MARIE que de ses grandeurs, et MARIE ne parle que de sa bassesse: *Quia respexit humilitatem.* Si elle est obligée d'avouer que le Seigneur a fait de grandes choses en elle, elle proteste en même temps, qu'elle n'y a point d'autre part que d'en être le sujet; qu'il a fait éclater sa puissance en élevant une aussi foible créature qu'elle, et que s'il l'a enrichie, c'est qu'il l'a trouvée fort pauvre, et fort pénétrée de sa pauvreté; quelle admirable conversation! La charité en est le principe, Dieu seul en est la matière, l'humilité et la modestie en sont la règle, l'édification du prochain et la sanctification des ames en sont le fruit. Tout cela se trouve-t-il dans vos conversations? y parlez-vous de Dieu? presque jamais: Si Dieu étoit dans votre cœur, il seroit plus souvent dans votre bouche. *Ibid.*

III. Sitôt que MARIE a parlé, Jean-Baptiste est sanctifié. D'un pécheur

elle en fait tout-d'un-coup un grand Saint. Les paroles de MARIE furent en quelque façon sacramentales, elles eurent la vertu du Baptême, pour effacer le péché originel, en sanctifier un enfant qui étoit encore dans le sein de sa Mère. JESUS-CHRIST voulut que MARIE fût l'instrument, et pour-ainsi-dire, la Coadjutrice de la première sanctification qu'il opéra en venant au monde. Elle fit dès-lors l'office de Médiatrice, qu'elle exerça depuis avec tant de gloire pour elle, que d'avantage pour nous. Son Fils nous voulut marquer qu'elle devoit un jour beaucoup contribuer à notre salut, par la part qu'elle auroit à l'ouvrage de notre Rédemption, et par le pouvoir de procurer des graces à ceux qui s'adresseroient à elle. Si vous en manquez, n'est-ce point parce que vous manquez de confiance en elle?

Puisque MARIE a eu tant de vertu pour sanctifier dans un moment Jean-Baptiste, dans un état où il n'en étoit pas encore capable, pourquoi ne vous adressez-vous pas à elle pour

obtenir les graces nécessaires pour travailler à votre sanctification?

Fecit mihi magna qui potens est. *S. Luc. c.* 1. ℣. 25.

Le Tout-puissant a fait de grandes choses en moi.

Studeamus nos ad ipsum per eam ascendere, qui per ipsam ad nos descendit. *S. Bern. Serm.* 1. *de Adv.*

Tâchons d'aller par MARIE *à* JESUS, *puisque* JESUS *est venu à nous par* MARIE.

III. JOUR.

DES MOYENS DU SALUT.

L'affaire du salut n'est pas impossible.

I. L'AFFAIRE du salut est difficile, mais elle n'est pas impossible. Si elle est difficile, il faut s'efforcer; mais si elle n'est pas impossible, il ne faut pas en désespérer. S'il y a de puissans obstacles à surmonter, il y a encore de plus puissans moyens pour m'aider. Dieu me fait un commandement de travailler à mon salut, il seroit injuste s'il ne me fournisssoit les moyens de l'accomplir; et plus injuste s'il me punissoit pour ne l'avoir pas accompli. Il m'oblige, sous peine d'encourir son indignation, d'espérer le bonheur qu'il me promet, il faut donc qu'il m'enseigne le chemin qui y conduit, et me donne les secours nécessaires pour y arriver. La possession

de Dieu doit être ma récompense. Il n'y a que Dieu qui puisse me donner un Dieu: il faut donc qu'il me donne ses graces, qui seules me peuvent donner droit à cette possession.

II. Il y a des ennemis puissans et redoutables à combattre, qui nous disputent la victoire: nous avons encore de plus puissans protecteurs qui nous la promettent et nous l'assurent. Ceux qui combattent pour nous, disoit Élisée à son serviteur effrayé de la multitude de ses ennemis, sont en plus grand nombre que ceux qui combattent contre nous. Il y a de la peine à contenter Dieu, à satisfaire à son devoir, à se sauver. N'y en a-t-il point à contenter le monde, à satisfaire ses passions, à se damner? Les réprouvés même avouent dans l'enfer, qu'ils ont marché par un chemin rude pour y arriver; qu'ils se sont lassés dans les voies de l'iniquité. Est-ce trop exiger que de vous demander, que vous fassiez autant pour Dieu que vous avez fait pour le monde? autant pour

4. *Reg.* c. vi. 8.

vous sauver, que pour vous damner ? Si vous en faisiez autant pour Dieu que vous en avez fait pour le monde, vous seriez un Saint.

III. Mais après tout, quand le salut seroit encore plus difficile en lui-même, les graces que Dieu vous offre ; le prix de son sang qu'il vous applique dans les Sacremens ; l'exemple d'un Homme-Dieu qu'on vous propose ; une peine éternelle dont on vous menace, si vous ne travaillez à votre salut ; un bonheur éternel qu'on vous promet, si vous y travaillez, vous fournissent et de puissans motifs et de puissans moyens pour surmonter toutes ces difficultés, pour vaincre tous ces ennemis. Des motifs moins forts vous font tous les jours passer par-dessus les obstacles les plus grands, quand il s'agit ou d'établir votre fortune, ou de contenter votre passion. N'y aura-t-il que quand il s'agit de votre salut, que les moindres difficultés, que de vains fantômes vous étonneront ? que vous seriez timide et lâche!

Rougissez d'être si courageux et si ardent quand il faut contenter le monde et satisfaire vos passions ; si timide et si lâche quand il faut contenter Dieu, et remplir vos devoirs. Faites une ferme résolution de changer de conduite.

Noli timere ; plures enim nobiscum sunt, quàm cum illis. *Reg.* 4. *c.* 6. ℣ 16.

Ne craignez point ; ceux qui nous protegent sont en plus grand nombre que ceux qui nous attaquent.

Quales impetus habebas ad mundum, tales habeas ad artificem mundi. *S. Aug.*

Est-ce trop exiger de vous que de demander que vous serviez Dieu avec autant d'ardeur que vous en avez eue pour servir le monde ?

IV. JOUR.

DE LA MORT.

La Mort est la fin du temps.

1. RIEN n'est plus vil que le temps, si on le regarde par rapport aux choses temporelles qu'il renferme, ou plutôt qu'il détruit, et dont il mesure la durée. Ce sera au moment de la mort qu'un homme commencera à juger sainement des choses. *O mors, bonum est judicium tuum.* Quand il viendra à penser que le temps de la vie, quelque longue et quelque heureuse qu'elle ait été, est passé, et qu'il est par conséquent à son égard, comme s'il n'avoit jamais été, les lumières de l'éternité où il va entrer dans un moment, en lui faisant voir le peu de proportion qu'il y a entre ce qui est éternel et infini, et ce qui est temporel et fini, rompront enfin le

Eccli. c. 41. v. 3.

charme dont il avoit été fasciné jusqu'alors ; et faisant disparoître à ses yeux tous les biens passagers qui l'avoient enchanté, lui en feront sentir le néant, et en même temps sa folie, d'avoir préféré les biens temporels aux éternels. Quels seront ses sentimens sur une conduite si aveugle ? mais quels sont maintenant les vôtres ?

II. Rien n'est plus précieux que le temps, si on le regarde par rapport à une éternité heureuse ou malheureuse, qui est la récompense ou la peine du bon ou du mauvais usage qu'on en fait. Il n'y a pas un seul moment qui ne nous puisse valoir une éternité. Quel est donc le prix de ce moment ? quel doit être notre soin de le ménager ? Nous le comprenons peu maintenant, nous le comprendrons à la mort, mais trop tard. On voudroit alors avoir racheté par la perte de tous les biens, et par la pénitence de plusieurs années, un jour, une heure, un moment de ce temps qu'on se fait maintenant un plaisir de perdre, mais on le voudra

inutilement. Un malheureux entendra au fond de son cœur une voix secrète qui lui prononcera ce terrible, mais cet irrévocable Arrêt : *Tempus non erit amplius.* Il n'y aura plus de temps pour vous, et par conséquent plus de lieu aux graces, plus de lieu à la miséricorde, plus de lieu à la pénitence, tout cela cesse avec le temps ; et que ne vous en servez-vous maintenant que Dieu vous le donne, et que vous en pouvez disposer ?

Apoc. c. 10. v. 6.

III. Quelle sera la confusion d'un homme mourant, d'avoir si peu estimé, si mal ménagé un temps si précieux, et d'avoir, pour-ainsi-dire, perdu autant d'éternités, qu'il a mal employé de ces momens, dont chacun lui pouvoit mériter un degré de gloire éternelle ? mais quel regret de ne pouvoir rappeler ce temps, qu'il a laissé si aisément échapper ? et comment le pourroit-il ? Dieu tout-puissant qu'il est, ne le peut pas ; mais quel désespoir de ne le pouvoir pas au moins réparer : et comment le pourroit-il ? la violence du

du mal qui le tourmente, la douleur qui l'accable, l'inquiétude qui l'agite, la frayeur qui le trouble, et enfin la mort qui le presse, ne lui laissent pas assez de liberté pour le faire. Et que ne travaillons-nous donc sérieusement à réparer la perte d'un temps si précieux, maintenant que nous en avons la pensée, que nous en avons le temps, que nous en avons le pouvoir ! Malheur à nous si nous n'en avons pas la volonté ! hélas ! un jour viendra que nous en aurons la volonté, et que nous n'en aurons pas le pouvoir.

Puisque le temps présent est à vous, et qu'il n'y a que celui-là sur lequel vous puissiez compter, prenez la résolution de vous en servir.

Homo vanitati similis factus est, dies ejus sicut umbra prætereunt. *Psal.* 143. ℣. 4.

L'homme n'est que vanité, et ses jours passent comme l'ombre.

Modo dicamus fructuosè, transeunt omnia, ne tunc dicamus infructuosè, transierunt. *S. Augustin.*

Disons maintenant avec fruit, tout passe, de peur que nous ne disions inutilement à la mort, tout est passé.

V. JOUR.

DU JUGEMENT.

Le jugement est la justification de Dieu à l'égard des Elus.

I. DIEU justifiera au jour du Jugement, à la face de l'Univers, la conduite qu'il a tenue à l'égard des gens de bien. Elle paroissoit à plusieurs si rude, et même si injuste, parce qu'il traitoit si rudement les justes, en même temps qu'il souffroit avec tant de patience des scélérats. On voyoit dans le monde le vice heureux, le crime couronné, et les méchans avoir presque toujours le dessus, pendant qu'on voyoit l'innocence opprimée, la vertu inconnue ou méprisée, ou même persécutée, pendant qu'on voyoit les Saints, ces gens

dont le monde n'étoit pas digne, affligés, calomniés, lapidés, déchirés. Cette conduite de la Providence sembloit être aux impies une occasion d'insulte, de scandale aux foibles, de murmures aux ignorans, et quelquefois de tentation aux plus justes, et un sujet de reproche à la justice et à la Providence de Dieu. David proteste qu'il en a été quelquefois ébranlé. Hélas! disoit-on, si Dieu traite ainsi ses amis, doit-on s'étonner s'il en a si peu?

Pene moti sunt pedes mei pacem peccatorum videns. *Psal.* c. 72. ℣. 2.

II. Mais Dieu, dans le Jugement dernier, justifiera sa conduite à l'égards de ses Élus, en découvrant à tout le monde les raisons qu'il a eues d'en user ainsi, et faisant avouer également aux méchans et aux bons, qu'elles étoient très-justes, et qu'ils devoient les adorer, lors même qu'ils ne les comprenoient pas: il leur fera voir que le chemin par lequel il les a conduits, leur devoit paroître agréable par le terme où il a abouti; & il les dédommagera avantageusement des opprobres qu'ils ont soufferts, par la

gloire éclatante qu'il leur procurera devant tout l'Univers. Il les fera l'objet de l'estime et de la vénération de tous les Anges, de tous les hommes, et des réprouvés même, qui seront obligés malgré eux de leur rendre leurs hommages, de leur donner leur estime, et cette estime pour être forcée, n'en sera pas moins sincère, ni moins véritable. Enfin ce souverain Juge, pour mettre le comble à la gloire de ses Élus, les établira Juges de ceux qui les ont jugés, de ceux qui ont été ou leurs persécuteurs, ou leurs bourreaux.

III. Dieu obligera les réprouvés de rendre témoignage à la sagesse et à la justice de leur Juge, en s'accusant eux-mêmes d'injustice et de folie. C'est le Saint-Esprit qui les fait parler ainsi dans le livre de la Sagesse. Frappés d'un renversement si surprenant, touchés d'un repentir tardif, et désespérés de voir que par-là même il est inutile, regardant les Justes assis à la droite de leur Juge, ils diront en gémissant :

Sont-ce donc là de ces gens que nous avions si fort méprisés, dont nous avions fait si souvent l'objet de nos railleries ? Nous les prenions pour des insensés, et c'étoit nous qui l'étions ; nous les traitions comme des misérables, comme les derniers des hommes, et les voilà triomphans et glorieux, élevés à la qualité d'enfans de Dieu, et d'héritiers de son Royaume, dont ils vont jouir pendant que nous en serons éternellement bannis. Quelle a donc été notre erreur ? quelle a été notre folie ? *Ergo erravimus.* Malheur à nous de ne reconnoître notre erreur que quand il n'y a plus de remède ! Faites, Seigneur, que je profite de leur malheur, et que je reconnoisse l'erreur où j'ai vécu jusqu'ici, maintenant que je puis en arrêter les suites. *Sap. c. 5. v. 6.* *Ibid.*

Prenons le parti d'aimer mieux être affligés et persécutés avec les gens de bien en cette vie, que d'être heureux avec les impies, puisque c'est une marque que Dieu nous regarde, et nous traite comme ses Elus.

Nunquid irritum facies judicium

meum, et condemnabis me ut justificeris? *Job. c. 40. ℣. 3.*

Est-ce que vous casserez mon arrêt, et que vous pourrez justifier votre conduite en condamnant la mienne?

In judicio quippe extremo non sic erit, sed aperta iniquorum miseria, et aperta justorum felicitas. *S. Aug. in Psal.*

Les choses changeront de face au jour du jugement; les méchans qui avoient paru heureux seront véritablement malheureux; et les bons qui avoient paru malheureux, seront véritablement heureux.

VI. JOUR.

De la pénitence des damnés.

1. La ver de conscience qui ronge les damnés, renferme une pénitence tardive, et par-là même inutile: *Sera tarbabit pœnitentia.* Il y a une pénitence dans l'enfer, mais une étrange pénitence; qui déchire l'ame et ne la justifie pas; qui afflige, qui mortifie, qui tue le pécheur, mais ne le vivifie pas; la pénitence de cette vie est en même temps amère et douce, elle est affligeante et consolante, elle blesse et elle guérit; elle mortifie et elle vivifie, elle est pénible, mais elle est fructueuse. Mais comme la pénitence des damnés est une pénitence intéressée, et un effet de l'amour-propre, elle est affligeante sans consolation, elle mortifie sans vivifier; elle n'attire pas le pardon, mais elle augmente la peine; elle ne rend pas la vie, mais elle rend encore la mort plus cruelle. Quelle

Innoc. III.

Sæculi autem tristitia mortem operatur. *1. Cor. c. 7 v. 10.*

Quæ enim secundùm Deum est tristitia, pœnitentiam in salutem stabilem operatur. *Ibid.*

étrange, mais quelle terrible pénitence!

II. Mais quelle étrange, mais quelle inutile pénitence, qui renferme en même temps des mouvemens les plus opposés, des contradictions les plus surprenantes! Elle est pénitence, et elle ne l'est pas; elle renferme, ce semble, tout ce qu'il faudroit pour une vraie pénitence, et elle ne le renferme pas; et par un nouveau prodige, un damné a en même temps des volontés contraires, des desirs qui se combattent et se détruisent; il veut et ne veut pas; il déteste et ne déteste pas; il hait et ne hait pas; il veut cesser d'être malheureux, et ne veut pas cesser d'être coupable; il déteste ses crimes, parce qu'ils le privent d'un bonheur éternel, et il ne les déteste pas, parce qu'ils privent Dieu d'un bonheur éternel; il hait le péché, parce qu'il fait sa peine, mais il ne le hait pas, parce qu'il est l'injure de Dieu; et ainsi, il est pénitent, et ne l'est pas; il l'est pour son supplice, et

ne l'est pas pour son salut. Que ne prenez-vous le parti d'être pénitent dans cette vie, lorsque vous le pouvez être et avec douceur et avec fruit ?

III. Il faut nécessairement faire pénitence dans cette vie, ou dans l'autre ; lequel aimez-vous mieux ? Choisissez maintenant que vous le pouvez : un temps viendra que vous le voudrez et ne le pourrez pas. La pénitence de cette vie n'est pas longue, puisqu'elle ne va pas plus loin que votre vie, qui est toujours fort courte : quand elle seroit la plus rigoureuse, elle doit passer pour légère, si vous la regardez par rapport à l'enfer que vous avez mérité, par rapport à la multitude des péchés que vous avez commis, par rapport à la grandeur de Dieu que vous avez offensé. Elle est fort utile, puisqu'une seule larme que fait verser une pénitence sincère, appaise Dieu, nous délivre de l'enfer, et nous procure un bonheur éternel : mais la pénitence des damnés est excessive, puisqu'elle les prive de tous les biens, et

leur fait souffrir tous les maux ; elle est longue, puisqu'elle n'a point d'autre terme que l'éternité ; elle est inutile, puisque n'effaçant point le péché, elle ne peut nous délivrer de la peine qui en est la suite. Laquelle des deux vous paroît préférable ? Y a-t-il à balancer ? et votre incertitude là-dessus n'est-elle pas un effet de votre aveuglement ?

Prenez la résolution de commencer dès ce moment à faire pénitence, puisque vous la ferez et avec plus de facilité et avec plus de fruit.

Pœnitentiam agentes, et præ angustiâ spiritus gementes. *Sap. c. 5. ℣. 3.*

Les damnés dans l'enfer feront pénitence, et ils gémiront, pressés d'une angoisse extrême.

O si tempus pœnitentiæ sic cognosceretur quando est in nostra potestate positum, sicut cognoscetur amissum, quàm seriò pœniteremus ! *S. Aug.*

O si nous connoissions aussi-bien le prix du temps que Dieu nous donne pour faire pénitence, quand il est dans

notre pouvoir, comme nous le connoîtrons quand nous l'aurons perdu, nous ne manquerions pas de nous en servir pour faire pénitence!

VII. JOUR.

De la grièveté du péché par ses circonstances.

I. LA grandeur du péché se doit mesurer par la grandeur de Dieu qui est offensé, et par la bassesse de l'homme qui l'offense. Le péché est un aussi grand mal, que Dieu est grand, et que l'homme est vil. Il faut être Dieu pour comprendre la grandeur de la malice du péché; mais il faut être un démon pour commettre un péché quand on conçoit ce que c'est. Qu'est-ce que Dieu? c'est la Majesté, la grandeur, l'indépendance même. Qu'est-ce que l'homme? la bassesse, la foiblesse, la dépendance même, un ver de terre, un néant; et ce ver de terre ose lever

la tête contre cette souveraine Majesté, ce néant se révolte contre ce premier Être, cet homme si vil et si misérable, ose attaquer son Dieu; quelle insolence! Peut-on la croire, quand même on la voit? mais Dieu peut-il la voir sans la punir? mais est-ce assez d'un enfer pour la punir?

II. Pourquoi ce ver de terre ose-t-il offenser cette souveraine Majesté? pour un plaisir bas et honteux, pour un intérêt de rien. A qui m'avez-vous comparé, dit Dieu par la bouche du Prophète, ou plutôt que ne m'avez-vous pas préféré? Quand ce seroit l'empire du monde, ce seroit toujours un affront insigne; mais, après tout, la grandeur du prix diminueroit en quelque façon la grandeur du crime, ou au moins rendroit le criminel plus excusable : mais offenser Dieu pour une bagatelle, pour un rien; quel horrible mépris! L'injustice des Juifs, qui préférèrent un voleur, un scélérat à JESUS-CHRIST, nous fait horreur, et cependant ils ne le connoissoient

pas pour Dieu, ils le regardoient même comme leur ennemi; et moi qui le reconnois pour mon Dieu, et pour mon Sauveur, je lui préfère une vile, une méprisable créature; quel outrage! Un homme, un Chrétien peut-il en venir jusqu'à cet excès? mais s'il y vient, un Dieu Sauveur, tout patient qu'il est, peut-il le laisser impuni?

III. Ce qui augmente encore infiniment la grièveté du péché, c'est la multitude et la grandeur des obligations que nous avons à Dieu que nous offensons; il nous a créés à son image, il nous a rachetés de son sang, il nous en applique le prix d'une manière particulière, et par préférence à tant d'autres. Il nous a appelés à la foi, il nous repaît tous les jours de sa chair et de son sang, il nous a délivrés d'une infinité de maux, il nous préserve de mille dangers qui nous seroient funestes pour le temps et pour l'éternité; il nous prévient de ses graces, il nous accable de ses bienfaits, il nous des-

tine un bonheur éternel ; et pendant qu'il nous garantit de tant de maux, qu'il nous fait et nous destine tant de biens, dans ce temps-là même nous l'oublions, nous le méprisons, nous l'offensons, et ne répondons à tous ces bienfaits que par des outrages ! voit-on parmi les hommes, tout lâches qu'ils sont, l'exemple d'une aussi noire ingratitude, si ce n'est à l'égard de Dieu ?

Servez-vous de ces puissans motifs pour concevoir une vive douleur de vos péchés passés, et pour prendre une forte résolution de ne les plus commettre à l'avenir.

Deum qui te genuit dereliquisti, et oblitus es Domini Creatoris tui. *Deut. c.* 32. *v.* 18.

Tu as abandonné le Seigneur qui t'avoit formé de ses mains, tu as oublié ton Créateur.

Videtur enim comparationem egisse, et judicato pronuntiasse eum esse meliorem cujus esse se maluerit. *Tertul.*

Le pécheur, après avoir comparé Dieu avec le péché, semble prononcer

en faveur du péché qu'il embrasse contre Dieu qu'il abandonne.

VIII. JOUR.

De la manière de connoître et de combattre la passion dominante.

1. Il faut combattre ses passions, ce doit être la principale occupation d'un Chrétien, mais il ne faut pas les attaquer toutes ensemble; il faut diviser les forces d'un ennemi pour le vaincre plus aisément. Il faut commencer par la passion dominante, la victoire des autres passions est facile quand celle-là est vaincue; c'est elle qui leur donne le mouvement, et qui fait toutes leurs forces: mais s'il est important de l'attaquer, il est nécessaire de la connoître, et il est difficile: car ou elle est encore foible, ou elle est forte; si elle est foible, elle ne se fait pas sentir, et ainsi on a de la peine à la démêler dans la

foule; si elle est forte, elle se fait trop sentir, et par-là même elle nous aveugle, et nous empêche de la connoître, ou au moins les désordres auxquels elle nous engage.

II. Mais s'il est difficile de connoître la passion dominante, il n'est pas impossible. Pour la bien connoître, retirez-vous, s'il se peut, un peu de l'embarras du monde. Le tumulte des occupations du dehors empêche que nous n'entendions le bruit que font les passions au-dedans. D'ailleurs on sent bien mieux dans la retraite la vivacité de ses passions, et ainsi il est plus aisé de les remarquer. Sondez ensuite votre cœur pour rechercher quelle est la passion la plus conforme à votre tempérament, au combat de laquelle vous sentez plus de répugnance, qui met plus aisément vos autres passions dans le mouvement, qui entre le plus souvent dans vos pensées et dans vos desseins, qui fait des impressions plus vives au dedans, qui cause plus de désordres au dehors, qui vous fait faire

des fautes et plus fréquentes, et plus grandes; qui vous expose à de plus grands dangers, et qui peut avoir en vous de plus fâcheuses suites. Ne doutez point que la passion où vous trouvez toutes ces marques ne soit la passion dominante. C'est celle que vous devez particulièrement combattre, puisque votre salut dépend de cette victoire.

III. Il faut pour cela se servir de tous les moyens qui peuvent nous assurer le succès d'une entreprise aussi importante. Il en est de généraux, il en est de particuliers. Les moyens généraux sont la présence de Dieu, la prière, la méditation, la lecture, l'usage des Sacremens, les mortifications et les aumônes: les particuliers sont les actes extérieurs et intérieurs, qui doivent être fréquens et fervens. Un grand soin de prévoir toutes les occasions qu'on aura de tomber, et de les prévenir, sur-tout une grande fidélité à la pratique de l'examen particulier. Il n'est point de passion qui pût tenir contre tous ces moyens, si on s'en

servoit; mais qui est-ce qui le fait? mais qui est ce aussi qui se défait d'une passion dominante? et cependant peut-il y avoir de solide dévotion sans cela? Le salut même est-il en assurance? Voudriez-vous souffrir chez vous un domestique qui auroit conspiré contre votre vie? et non seulement nous souffrons, mais encore nous entretenons cette passion, cette ennemie domestique qui a conjuré notre perte.

Ne manquez pas de vous servir de cette méthode, et tâchez d'en trouver le loisir, pour connoître quelle est votre passion dominante.

Inimici hominis domestici ejus. *S. Matth. c.* 10. *v.* 36.

Les plus dangereux ennemis de l'homme sont ses ennemis domestiques.

Te vince, et mundus est victus. *S. Aug. Serm.* 5.

Si vous savez vous vaincre vous-même et vos passions, vous serez vainqueur du monde.

IX. JOUR.

DE L'ORGUEIL.

I. L'ORGUEIL est la source de tous les vices, comme l'humilité est le fondement de toutes les vertus. Un homme est-il orgueilleux ? il est emporté, parce qu'il croit qu'on n'a jamais assez d'égards pour lui : il est avare, il faut avoir du bien à quelque prix que ce soit, c'est le moyen sûr de s'élever : il est vindicatif, il ne peut pardonner la seule apparence du mépris : il est envieux, il regarde l'élévation d'autrui comme son abaissement : il est injuste, il croit ne rien devoir à personne, et que tout le monde lui doit : il est souvent impudique, parce que Dieu qui humilie l'esprit par le corps, permet qu'il tombe dans des fautes grossières pour le confondre : il est insolent, il regarde tout le monde avec dédain et avec mépris : il est impitoyable, uniquement occupé de lui-

même et de ses intérêts, il ne compte pour rien ni les autres, ni leurs intérêts, ni leurs maux. Quel étrange portrait ! n'est-ce point le vôtre.

II. Dans les autres péchés, les pécheurs s'éloignent de Dieu, comme pour marquer que s'ils l'offensent, ils ne laissent pas de le craindre; l'orgueil seul semble vouloir s'élever jusqu'à Dieu, mais pour le braver, pour lui insulter; quelle insolence ! Dieu lui résiste, Dieu le combat, Dieu prend plaisir à le détruire: *Superbis resistit.* Quel malheur d'avoir tout le pouvoir d'un Dieu sur les bras, de l'avoir d'une manière particulière pour ennemi ! L'orgueilleux en s'élevant et paroissant par-là s'approcher de Dieu, s'en éloigne; l'humble en s'abaissant et paroissant s'en éloigner, s'en approche: *Humilia respicit et alta à longè cognoscit.* L'orgueilleux ne pense qu'à s'élever, et Dieu prend plaisir à l'abaisser; il humilie son corps par les maladies, son esprit par les peines, et son cœur par les vives douleurs dont il

Quis restitit ei et pacem habuit ? *Job. c. 9. ℣. 17.*

Psal. 112. ℣. 6.

l'accable. Cette conduite, toute sévère qu'elle paroît, Seigneur, sera après tout un effet de votre miséricorde sur moi, si elle me délivre de mon orgueil; quelques violens que soient les remèdes, ils me paroîtront doux, si en m'humiliant ils me rendent humble; et je dirai avec votre Prophète, *Soyez béni, Seigneur, de m'avoir humilié, pour m'apprendre vos saintes Loix.*

Bonum mihi humiliasti me, ut discam justificationes tuas. *Psal.* 118. ℣. 71.

III. Ôtez-moi donc, ô mon Dieu, cet esprit d'orgueil qui est si fort enraciné dans mon cœur, et qui y trouve pourtant si peu de fondement! Si vous ne pouvez m'ôter mon orgueil, qu'en m'ôtant ce qui peut l'entretenir, ou l'augmenter, je veux dire mes talens, mes emplois, les succès, la réputation, et tout ce qui peut me l'attirer; ah! Seigneur, je consens que vous m'en priviez, pourvu qu'en même temps vous me donniez l'humilité. Je gagnerai beaucoup en perdant tout le reste, puisque par-là j'acquérerai un trésor inestimable qui renferme tant

de biens : car enfin, Seigneur, si je suis humble, je suis sûr que j'aurai le bonheur de vous plaire, et si je vous plais, ne dois-je pas espérer de recevoir de vous toutes les plus grandes graces que vous ne refusez jamais aux humbles? *Humilibus autem dat gratium.*

Jacob. c. 4. ℣. 6.

Rien ne doit plus vous humilier que votre orgueil, puisque rien ne vous éloigne plus de Dieu. Qu'un de vos principaux soins soit de l'arracher de votre cœur.

Extollentiam oculorum ne dederis mihi. *Eccli. c. 23. ℣. 5.*

Seigneur, ne m'abandonnez pas à l'esprit d'orgueil.

Aufer à me spiritum superbiæ, et da mihi thesaurum tuæ humilitatis *S. August.*

Seigneur, ôtez-moi l'esprit d'orgueil, et me donnez le trésor de votre humilité.

X. JOUR.

DE L'HYPOCRISIE.

I. L'HYPOCRITE veut paroître ce qu'il n'est pas, pour s'épargner la peine de travailler à devenir ce qu'il doit être. Il fait honneur à la vertu par l'estime qu'il semble en faire, en voulant paroître vertueux; mais il se déshonore lui-même, en se contentant des apparences de la vertu, et ne voulant pas se donner la peine nécessaire pour en acquérir la vérité. Cependant il a souvent toute la peine de la vertu sans en avoir le mérite, et ainsi il est doublement malheureux. Le scandaleux fait beaucoup de mal aux autres par son mauvais exemple; mais l'hypocrite est utile aux autres qu'il édifie en les trompant, et ne fait mal qu'à lui-même; et cependant on pardonne moins à un hypocrite, qu'à un scandaleux.

II. L'hypocrite ne pense qu'à contenter les hommes; dont l'estime ne le rend ni meilleur, ni plus heureux; et il ne se met pas en peine du Jugement de Dieu, qui seul peut faire sa perfection et son bonheur. Quand l'hypocrite réussiroit à tromper tous les hommes, et à se tromper lui-même; pourra-t-il tromper Dieu, qui, comme dit saint Paul, sait atteindre une ame jusque dans les retranchemens les plus reculés de l'amour-propre, qui sait percer au travers des voiles les plus épais, et éclairer les plus sombres ténèbres? Il n'y a point de masque qui nous puisse déguiser à Dieu. Il n'y a point de repli de la conscience assez secret, où l'œil de Dieu ne pénètre; et que me servira de tromper tout le monde, de me tromper moi même, si je ne trompe pas Dieu?

III. Mais l'hypocrite ne réussit pas toujours à tromper les hommes. Qu'il est difficile d'échapper à tant d'yeux si malins et si perçans qui nous observent! L'artifice ne peut guère être constant,

constant, on ne peut pas faire toujours un personnage, et il est difficile de se soutenir également quand on se contrefait. Il faut être toujours en garde, non seulement contre ceux qui nous observent, mais encore contre notre propre cœur et tous ses penchans. Tout ce qui n'est point naturel est violent, et ce qui est violent ne peut être de durée; il est peu d'hypocrites qui soient toujours heureux, et ce seroit un grand malheur pour eux s'ils l'étoient, leur mal seroit sans remède. La honte qui suit l'hypocrisie découverte, est sensible, mais elle est utile, puisqu'elle empêche le mal d'être incurable: cependant il est rare de voir un hypocrite converti. Si les artifices de l'hypocrisie, si les mystères d'iniquité sont découverts dans cette vie, ils le seront un jour dans l'autre, à la face de l'Univers; mais avec quelle horrible confusion!

Sondez votre cœur, pour examiner si vous ne tâchez point de vous tromper vous-même, ou de vous déguiser

pour pouvoir plus sûrement tromper les autres.

Homo enim videt ea quæ parent, Dominus autem intuetur cor. 1. *Reg.* c. 16. ℣. 7.

L'homme ne voit que ce qui paroît au dehors ; mais le Seigneur pénètre jusqu'au fond du cœur.

Hypocritæ justi non esse quærunt, sed tantum videri volunt, mala agunt et bona profitentur. *S. Aug.*

Les hypocrites ne veulent pas être vertueux, mais le paroître ; ils font en secret toutes sortes de crimes, pendant qu'ils font en public profession de la vertu.

XI. JOUR.

DE LA RECHUTE.

1. Si vous retombez si souvent dans le péché, ne craignez-vous point de vous mettre enfin dans l'impuissance de vous en relever? Toute chûte affoiblit, mais la rechûte affoiblit encore davantage, et augmente la difficulté qu'il y a à se relever; plus on tombe de haut, plus la chûte est violente et dangereuse, et plus ensuite on doit avoir de peine à se relever. Un homme qui est dans la grace est bien haut, puisqu'il est uni à Dieu, et il tombe bien bas, quand il retombe dans le péché, qui nous éloigne infiniment de Dieu, et a pour centre l'enfer. Pour se relever d'un précipice aussi profond, il faut de grands efforts, et pour les faire il faut une forte grace; un homme qui est retombé si souvent, et qui dès-là a si souvent abusé des graces, mérite-t-il que Dieu lui en fasse d'extraordinaires?

et compter là-dessus, n'est-ce pas compter sur un fonds très-incertain ?

II. Non seulement il n'a pas lieu de les espérer, mais il a tout sujet de croire que Dieu les lui refusera, puisque sa rechûte l'en rend tout-à-fait indigne par les circonstances qui l'accompagnent. La première est une noire ingratitude ; on lui avoit donné la grace, ce don si précieux, qui est le prix du sang d'un Homme-Dieu, et qui lui assure un droit incontestable à la possession d'un Dieu, sans qu'il l'eût méritée, lors même que par son péché il s'en étoit rendu indigne ; et cependant il en fait si peu de cas, qu'il compte pour rien de la perdre cette grace, et qu'il s'en fait même un bonheur. La deuxième circonstance est un insigne mépris du pardon qu'il avoit demandé avec tant de marques de douleur et de repentir, de la grace qu'il possédoit, de Dieu même qui la lui avoit donnée ; et ainsi il abuse de la bonté et de la patience de Dieu, ne l'offensant, ce semble, que pour lui

demander pardon, et ne lui demandant pardon que pour l'offenser: de sorte, dit Tertullien, que l'homme croit pouvoir être impunément méchant, parce que Dieu est bon; faisant de la patience de Dieu à le souffrir, ou le motif, ou l'occasion de son insolence à l'offenser.

III. Mais l'homme qui retombe dans un péché, joint la perfidie à l'ingratitude et au mépris. Après tant de protestations si souvent réitérées aux pieds des Ministres du Dieu vivant, scellées, pour-ainsi dire, du Corps et du Sang de JESUS-CHRIST qu'il reçut pour lors, un Chrétien est assez perfide pour oublier toutes ces promesses, pour les violer, et cela à la moindre occasion, à la plus légère tentation, pour plaire à une misérable créature, pour satisfaire une passion honteuse! Pour se relever après de si fréquentes chûtes, il faudroit de ces graces puissantes, de ces graces victorieuses; un ingrat, un perfide, un homme qui a traité Dieu avec tant de mépris, peut-il,

sans une horrible présomption, compter sur ces sortes de graces? Et sur quoi peut-il donc fonder l'espérance de se relever après tant de rechûtes? Hélas! Seigneur, n'est-ce pas assez pour moi d'avoir été si souvent criminel? Faut-il que j'ajoute la perfidie à mes crimes? j'aurois honte d'être perfide à l'égard d'un homme, et je ne rougis point de l'être à l'égard de Dieu.

Craignez le péché, mais craignez encore davantage la rechûte dans le péché; si elle est fréquente, tremblez, car il faut une espèce de miracle pour vous en relever.

Erunt novissima hominis illius pejora prioribus. *S. Luc. c.* 11. *v.* 26.

Un homme qui retombe dans le péché, se trouve dans un état bien plus funeste que quand il étoit pour la première fois dans le péché.

Id uno deterior, quia Deus melior, ut redundantia clementiæ cælestis libidinem faciat humanæ temeritatis. *Tertul.*

Faut-il que vous soyez plus méchant,

parce que Dieu est meilleur ; et que l'excès de sa patience à vous souffrir, fasse l'excès de votre insolence à l'offenser.

XII. JOUR.

DE LA TENTATION.

I. ETES-VOUS tenté ? Ne vous découragez pas : Dieu veut éprouver votre vertu, il veut l'exercer, il veut la couronner. Le Saint des Saints a voulu être tenté ; faut-il s'étonner que vous qui êtes pécheur, le soyez ? Son exemple doit faire et votre consolation et votre force. Etes-vous tenté ? Fuyez, priez, combattez. Fuyez si vous le pouvez, il n'est point honteux de fuir dans cette rencontre, ce n'est point lâcheté, mais prudence, mais courage. Nous sommes bien obligés à Dieu d'avoir attaché la victoire, non pas au courage et à la résistance, mais à la précaution et à la fuite : tous ne peuvent pas combattre, mais qui est-ce qui ne peut fuir ?

Foibles et lâches que nous sommes ; s'il falloit toujours combattre pour vaincre, hélas ! que nous serions souvent vaincus, ayant tant d'ennemis, et si puissans, sur les bras ; mais quelques puissans qu'ils soient, ils ne peuvent guères contre un homme qui sait fuir.

II. Etes-vous tenté ? si vous ne pouvez pas fuir, priez ; c'est le conseil que vous donne JESUS-CHRIST, ou plutôt le commandement qu'il vous fait. Les Apôtres se trouvèrent mal de n'avoir pas obéi à ce commandement lorsqu'ils étoient avec leur Maître au jardin des Olives : au lieu de veiller et de prier, ils s'endormirent ; et parce qu'ils avoient été assez négligens pour abandonner la prière, ils furent assez foibles ou assez lâches pour abandonner leur Maître : toute notre force dans la tentation ne peut venir que du secours de Dieu, et nous ne pouvons l'obtenir que par la prière. Qu'est-ce qui vous rend si foible dans la tentation ? qu'est-ce qui vous y fait même si souvent succomber ? c'est que vous

ne priez pas. La grace fait toute notre vertu, et il n'y a que la prière qui nous puisse assurer de la grace.

III. Si malgré la prière, la tentation continue, il faut combattre. S. Paul pria, et pria jusqu'à trois fois d'être délivré de sa tentation, et il ne fut pas exaucé: il vouloit avoir la paix, mais on vouloit qu'il n'arrivât à la paix que par la guerre et par les combats. Quelque foible que vous soyez, et quelques puissans que soient vos ennemis, ne vous découragez point, Dieu est présent à votre combat, il vous offre son secours pour vous soutenir, il vous présente la couronne pour vous animer, il combat en vous, avec vous, et pour vous: que pouvez-vous craindre? Si le Seigneur est pour moi, disoit S. Paul, que peuvent contre moi tous mes ennemis? Vous êtes sûr de la victoire, si vous faites votre devoir. Dans ce combat on n'est point défait si on ne le veut; tant qu'on combat, on n'est point vaincu; quand on n'est point vaincu, on est toujours victo-

Si Deus p nobis, q contra nos *Rom. c. ℣.* 31.

rieux, et le prix de la victoire est une couronne immortelle. Qui refusera de combattre à ce prix ?

Demandez souvent à Dieu, comme JESUS-CHRIST *vous l'a enseigné, non pas de n'être point tenté, mais de ne point succomber à la tentation.*

Fidelis autem Deus est, qui non patietur vos tentari supra id quod potestis. 1. *Cor. c.* 10. ℣. 13.

Dieu étant fidèle, il ne permettra point que vous soyez tenté au-dessus de vos forces.

Tunc maximè oppugnaris, si oppugnari nescis. *Hier. Ep.* 1.

Vous n'êtes jamais si dangereusement tenté, que quand vous ne vous appercevez pas que vous êtes tenté.

XIII. JOUR.

Des remèdes de l'avarice.

I. LA raison ne condamne pas moins l'avarice et l'attache immodérée aux biens, que la foi. Il n'est pas nécessaire d'être Chrétien pour concevoir le déréglement de cette passion, il ne faut qu'être raisonnable : car qu'y a-t-il de plus déraisonnable que d'aimer éperduement des biens que vous ne pouvez desirer avec ardeur sans déréglement, que vous ne pouvez amasser avec trop d'avidité sans injustice ? Si vous les possédez avec attache, vous les conservez avec inquiétude, vous les ménagez avec une sordide épargne, et vous les perdez avec une extrême douleur : quelques grands qu'ils soient, ils ne remplissent point les desirs, ils les irritent. Vit-on jamais un avare qui se crût assez riche ? Ils ne nous rendent point meilleurs, souvent ils nous rendent

plus méchans, et jamais parfaitement heureux. Si on dépense peu, on ne jouit pas de son bien. Si on dépense beaucoup, on n'en jouit pas longtemps. Mille accidens nous peuvent enlever ces biens, et la mort nous les arrachera infailliblement. En vérité de tels biens méritent-ils qu'on les préfère à des biens infinis, à des biens éternels?

II. Mais la foi condamne encore plus fortement l'attache excessive au bien, que la raison. Comment un Chrétien peut-il se laisser posséder de cette passion quand il lit l'Evangile? Peut-il n'être pas frappé des malédictions que JESUS-CHRIST lance contre les riches trop attachés à leurs richesses? Et quel est le riche qui ne l'est point? Peut-il ne pas trembler quand il entend le Sauveur protester, *qu'il est plus difficile qu'un riche entre dans le Ciel, qu'il n'est difficile à un chameau de passer par le trou d'une aiguille?* quand il l'entend raconter le sort malheureux de ce riche, dans

Luc. c. 18. v. 25.

lequel il ne paroît point d'autre crime que d'avoir possédé ses biens avec trop d'attache, et de n'en avoir pas fait un bon usage ? Mais quel est le riche qui ne doive pas regarder cet état avec des sentimens d'humilité et de crainte, quand il pense que c'est un état d'opposition à JESUS-CHRIST, qui est né, qui a vécu et qui est mort pauvre ? Un état d'opposition à l'état de JESUS-CHRIST ne renferme-t-il pas un caractère de réprobation ? et si on a de la foi, ne doit-il pas faire trembler ceux qui s'y trouvent ? et cependant vous vous en faites un sujet de complaisance et d'orgueil. Un véritable Chrétien, un homme qui a de la foi, plus il est riche, plus il trouve de quoi craindre et de quoi s'humilier.

III. Que faites-vous quand vous recherchez avec tant d'empressement des richesses ? vous cherchez des obstacles à votre salut. Qu'il est difficile d'avoir de grands biens sans s'y attacher ! mais s'y attacher sans se dérégler, n'est-ce pas une chose impossi-

ble ? ce qui vous fait souhaiter les richesses, est ce qui doit vous les faire craindre ; vous ne les souhaitez que pour satisfaire vos desirs, et contenter vos passions ; et comme la plupart de vos desirs sont déréglés, que vos passions sont toujours injustes, pouvez-vous les contenter sans devenir vous-même injuste, sans vous exposer à vous damner ? Pour vous punir et pour vous perdre, Dieu n'a qu'à satisfaire vos desirs. Que cherchez-vous quand vous cherchez de plus grands biens ? Vous cherchez à multiplier et à fortifier vos liens ; il faudra nécessairement les rompre à la mort. Quelle violence ne souffrira pas un homme qui tient à la terre par tant de liens, lors qu'il s'en faudra séparer ? Il sentira autant de cruels déchiremens qu'il a eu d'attache. Est-ce ainsi, disoit un Riche avare, ô mort, que tu m'arraches tous mes biens ? Vous faites-vous un bonheur de vous exposer au même malheur en entassant biens sur biens !

Siccine separat amara mors ? 1. Reg. c. 15. v. 32.

Prenez la resolution de régler le desir d'amasser du bien, et de modérer l'at-

tache que vous avez à celui que vous possédez déjà.

Cùm dives factus fuerit, homo... cùm interierit, non sumet omnia. *Psal.* 48. ℣. 17.

Quelques richesses qu'un homme ait amassées, quand il mourra il n'emportera rien avec lui.

Si divites esse vultis, tales divitias concupiscite, quas nec in naufragio potestis amittere. *Salvian.*

Si vous voulez être riche, cherchez des richesses que le naufrage même ne vous puisse faire perdre.

XIV. JOUR.

De la perfection des actions.

I. UN Chrétien doit être un homme parfait. *Soyez parfait*, dit JESUS-CHRIST, *comme votre Père céleste.* Quel modèle ! notre vie sera parfaite, si nos actions sont parfaites ; et nos actions seront parfaites, si nous agissons avec JESUS-CHRIST, de sorte qu'il soit le principe de toutes nos actions ; si nous agissons comme JESUS-CHRIST, de sorte qu'il en soit le modèle ; si nous agissons pour JESUS-CHRIST, de sorte qu'il en soit la fin : ces trois règles renferment toute la perfection chrétienne. Nous devons agir avec JESUS-CHRIST, il doit être le principe de toutes nos actions. Dès que l'humanité Sainte a été unie au Verbe, le Verbe a été le principe de toutes ses actions ; c'est pour cela qu'elles ont été divines, qu'elles ont été d'un mérite infini. Ainsi dès que le Chrétien est

uni à JESUS-CHRIST par le Baptême, JESUS-CHRIST doit être le principe de toutes ses actions : c'est de là qu'elles tirent tout leur prix et tout leur mérite, c'est par-là qu'elles deviennent en quelque façon divines. *Comme la branche de la vigne*, dit le Sauveur, *ne peut porter de fruit, si elle n'est unie au cep, aussi vous ne pouvez porter aucun fruit, si vous n'êtes unis à moi ; vous ne pouvez rien faire sans moi*, mais aussi que ne pouvez-vous pas faire avec moi ? Hélas ! si vous êtes si stérile, n'est-ce point parce que JESUS-CHRIST n'agit pas avec vous, parce que vous n'agissez pas avec lui? *Joan. c. 15 ℣. 4.*

II. Afin que nos actions soient parfaites, il faut que nous agissions comme JESUS-CHRIST, de sorte qu'il soit toujours notre modèle. Le Père Eternel dit à chacun des Chrétiens, en leur montrant son Fils, ce qu'il dit à Moïse : *Inspice, et fac secundùm exemplar.* Regardez ce modèle, et tâchez d'en exprimer tous les traits dans votre conduite. Ses maxi- *Exod. c. 25 ℣. 40.*

mes doivent être votre principale étude, mais ses exemples doivent être votre unique règle. Tout Chrétien, dit saint Grégoire de Nisse, doit être le Peintre de sa vie ; la volonté est comme la main, nos actions sont les traits du pinceau ; les vertus sont les couleurs, mais JESUS-CHRIST est le modèle. Un Peintre qui veut copier un excellent original, y porte les yeux presque à chaque coup de pinceau, pour en marquer mieux tous les traits. Vous devez imiter sa conduite, il faut à chaque action tourner les yeux vers JESUS-CHRIST votre divin modèle, pour remarquer comme il l'a faite, et faire de la sienne la règle de la vôtre ; c'est le moyen d'exprimer parfaitement en vous cet admirable Original ; *de sorte que la vie de JESUS-CHRIST paroisse en vous*, selon le langage de l'Apôtre : de sorte que le Père Eternel connoissant son Fils en vous, fasse de vous l'objet de sa complaisance, et imprime en vous le caractère de la prédestination, dont cette ressemblance est non seulement la marque la plus

Ut et vita Jesu manifestetur in corporibus vestris. 1. *Cor.* c. 4 10.

certaine, mais encore la cause la plus efficace.

III. Afin que nos actions soint parfaites, il faut que JESUS-CHRIT en soit la fin. Si nos actions sont bonnes, JESUS-CHRIST en est le principe par sa grace, pourquoi n'en sera-t-il pas la fin ? *Tout ce que vous dites, tout ce que vous faites*, dit l'Apôtre, *faites-le au nom de JESUS-CHRIST*, et pour JESUS-CHRIT. Quand vous n'y trouveriez pas votre intérêt, comme vous faites, la seule reconnoissance vous y devroit engager. JESUS-CHRIST n'a pas formé le moindre mouvement, pas fait la moindre action, qui n'ait été pour vous, dont vous n'ayez été la fin. Hélas ! il vous avoit toujours devant les yeux, il ne vous perdoit pas un seul moment de vue : n'est-il donc pas bien raisonnable que vous le regardiez dans toutes vos actions, et que comme il en est le principe, il en soit aussi la fin ? En agissant pour lui, vous travaillez pour vous.

Omne quod cumque facitis in verbo aut in opere omnia in nomine Domini Jesu Christi. *Coloss. c. 3 v. 17.*

Appliquez-vous particulièrement à

observer ces trois règles dans vos actions, puisque c'est le moyen d'arriver à une haute perfection.

Qui manet in me, et ego in eo, hic fert fructum multum. *S. Joan. c.* 15. *V.* 5.

Celui qui demeure en moi, et en qui je demeure, apportera beaucoup de fruit.

Unusquisque vitæ suæ pictor est : manus, voluntas, colores virtutes : prototypon Christus. *S. Greg. Niss.*

Chaque homme est Peintre de sa vie ; la volonté est la main, les couleurs sont les vertus, et JESUS-CHRIST *est le modèle.*

XV. JOUR.

De la nécessité de la méditation, ou de la réflexion.

1. ON ne peut se sauver sans y penser, sans réfléchir, sans méditer. *L'iniquité a désolé toute la terre*, dit le Prophète, *parce qu'il ne se trouve personne qui pense.* On ne péche, on ne se perd que parce qu'on n'y pense pas. Si vous demandiez à la plupart des damnés pourquoi ils sont dans l'enfer, ils vous répondroient, que c'est pour n'y avoir pas pensé. La grandeur de Dieu, le Jugement, l'Enfer, le Paradis, sont de si grands objets, qu'à moins d'être stupide, on ne peut y penser sans en être ému, ni en être ému sans former quelque dessein de changer de vie. Pouvons-nous nous sauver sans servir Dieu, sans l'aimer? Pouvons-nous l'aimer comme il faut, si nous ne le connoissons bien? Et comment *Jerem c. 12. ℣. 11.*

pouvons-nous acquérir cette connoissance que par la méditation ? Un déluge de crimes a inondé la terre, parce que *la connoissance de Dieu n'y est plus*, dit le Prophète : *Le monde ne vous connoît point*, disoit le Sauveur à son Père, et c'est pour cela qu'il vous sert avec tant de lâcheté, qu'il vous offense avec tant de facilité. L'ignorance de Dieu est la source de la plupart des crimes, mais le défaut de méditation est la source de cette ignorance.

Non est scientia Dei in terra. *Osée. c. 4. v. 1.*

Pater juste, mundus te non cognovit. *Joan. c. 17. v. 25.*

II. Ce n'est pas assez de connoître Dieu pour se sauver, il faut encore se connoître soi-même ; et c'est pour cela que saint Augusin demandoit continuellement à Dieu cette connoissance de Dieu et de soi-même : *Noverim me, noverim te.* Pour travailler efficacement à notre salut, il faut parfaitement connoître le fond de corruption qui est dans nous, pour nous humilier et pour nous défier de nous-mêmes ; les déréglemens de notre cœur, pour y remédier ; le penchant

continuel que nous avons au mal, pour le réprimer ; la répugnance que nous avons à la vertu, pour la surmonter ; notre impuissance à faire aucun bien, afin d'y suppléer par la prière ; la passion dominante de notre cœur, pour la combattre ; nos infidélités et nos ingratitudes continuelles, pour les réparer par notre douleur et notre pénitence. Pouvons-nous faire tout cela, si nous ne rentrons dans nous-mêmes ; et c'est ce qu'on fait par la réflexion et par la méditation. Mais ce qui nous la rend si nécessaire, est ce qui nous la fait craindre, ce qui nous la fait éviter ; nous voulons ignorer des maux auxquels nous ne voulons pas remédier.

III. Ce n'est pas assez de se connoître et de connoître Dieu, pour se sauver, il faut encore parfaitement connoître ses devoirs, il faut les remplir ; nous ne les remplirons jamais, si nous ne les aimons ; nous ne les aimerons point, si nous n'en connoissons la beauté, l'équité, l'utilité ; et c'est ce

que fait la méditation. Si on étoit bien pénétré de l'excellence de la Loi de Dieu, de la grandeur des biens qu'il promet à ceux qui la gardent, de la grandeur des peines dont il menace ceux qui ne l'observent pas, l'oseroit-on violer? D'où vient que ces objets si grands en eux-mêmes, si grands par rapport à nous, font pourtant si peu d'impression sur nous, sinon parce que nous n'en sommes pas pénétrés? Et qui est-ce qui peut nous en pénétrer, sinon de sérieuses réflexions, de fréquentes méditations? Aussi Dieu recommande-t-il fortement à son peuple de méditer jour et nuit sa Loi, de l'avoir toujours devant les yeux, de la porter écrite dans ses mains, mais plus encore dans son esprit et dans son cœur, d'y penser lorsqu'il sera à la maison, et de ne l'oublier pas dans ses voyages. Quoi de plus fort? En effet, si on ne pense souvent à ses obligations, on les oublie bientôt, et quand on les oublie, on n'est pas loin de les violer.

Prenez la résolution de prendre quelque

que temps pour penser aux vérités éternelles.

Beati, qui scrutantur, testimonia ejus ; in toto corde exquirunt eum. *Psal.* 118. ℣. 2.

Heureux ceux qui méditent continuellement la Loi du Seigneur ; c'est un moyen infaillible de les engager à le chercher de tout leur cœur.

Consideratio regit affectus, dirigit actus, corrigit excessus. *S. Bern. de Consid.*

La méditation sert pour gouverner nos affections, pour régler nos actions, pour corriger nos défauts.

XVI. JOUR.

De la Prédestination.

I. Suis-je prédestiné ? suis-je réprouvé ? ô la terrible, mais l'inutile, mais la dangereuse question ! Elle est terrible puisqu'il ne s'agit de rien moins que de décider de mon bonheur ou de mon malheur éternel. Elle est inutile : pourquoi vouloir connoître ce que Dieu a voulu nous cacher ? Pourquoi vouloir entrer dans ses secrets qu'il a voulu être impénétrables ? D'ailleurs quand je le saurois, m'en coûteroit-il moins pour me sauver ? faudroit-il moins me renoncer moi-même, moins mortifier mes sens, moins vivre selon l'Evangile ? A quoi serviroit donc cette connoissance, sinon à rendre les réprouvés plus méchans, et les prédestinés plus lâches ? Mais question dangereuse, puisqu'elle n'est capable que de jeter un homme ou dans le libertí-

nage, ou dans le désespoir. Nous voulons connoître lorsqu'il faut adorer; nous voulons raisonner lorsqu'il faut se soumettre; nous nous troublons au lieu de nous humilier; nous nous désespérons au lieu de craindre de cette crainte salutaire, qui en nous rendant humbles et fervens, fera de nous des predestinés.

II. Suis-je réprouvé, suis je prédestiné? évitez cette question, ou pour y répondre, dites-vous à vous-même: Je suis sûr que Dieu m'aime; en puis-je douter, après les marques qu'il m'en a données? Un Dieu mort pour moi n'en est-il pas une suffisante preuve? Je suis sûr qu'il me veut sauver; en puis-je douter, si je ne puis douter de son amour pour moi? en puis-je douter, après les promesses qu'il m'en a faites, après les assurances qu'il m'en a données? En puis-je douter, après les commandemens qu'il m'a faits d'espérer mon salut, sous peine d'encourir son indignation? Seroit-il de bonne foi, s'il me commandoit d'espérer

une chose qu'il ne voudroit pas m'accorder ? En puis-je douter, après les desirs de mon salut qu'il m'inspire, après tous les moyens propres pour y travailler, qu'il me fournit ? Il ne tient qu'à moi de me servir de ces moyens: si je m'en sers, j'assure mon salut; si je ne le fais pas, à qui m'en dois-je prendre, sinon à moi ? c'est ma pure faute, Dieu n'y a nulle part.

III. Si je suis prédestiné, dit-on, quelque chose que je fasse, mon salut est en assurance; si je ne suis pas prédestiné, quelque chose que je fasse, tous mes efforts sont inutiles: raisonnement pitoyable, dangereux piége du démon, qui a engagé une infinité de gens dans le désespoir et dans le désordre. D'où vient qu'il n'y a que sur votre salut que vous raisonnez de cette sorte ? Est-ce ainsi que vous raisonnez quand il s'agit de votre subsistance, de votre fortune, de votre établissement, de votre santé? Dites-vous, si Dieu a déterminé que je vive, que je m'établisse, que je m'élève, que je

me guérisse, cela arrivera infailliblement? Pourquoi donc prendre le soin de pourvoir à mon entretien, à mon établissement, à mon élévation, à ma guérison? Un homme qui raisonneroit de la sorte, passeroit chez vous pour un insensé; et quand vous le faites sur l'affaire de votre salut, êtes-vous plus raisonnable? Cet homme, diriez-vous, pourra subsister, s'établir, s'élever, s'il s'applique, s'il travaille, s'il emploie les moyens propres pour réussir dans ses desseins; et pourquoi ne raisonnez-vous pas de la même manière sur votre salut? quelle en peut être la raison, et où en est la différence?

Prenez la parti de n'entrer jamais dans ces questions également dangereuses et inutiles de la prédestination, mais de suivre l'avis de l'Apôtre saint Pierre, qui est d'assurer votre prédestination par vos bonnes œuvres.

Satagite ut per bona opera certam vestram vocationem et electionem faciatis. *S. Petr. 2. Ep. 1. ℣. 10.*

Travaillez à assurer votre vocation

et votre prédestination par vos bonnes œuvres.

Quare illum trahat, et non illum trahat, noli judicare, si non vis errare, semel accipe et intellige; nondum traheris; ora ut traharis. *S. Aug. in Joan.*

Ne décidez point pourquoi Dieu attire celui-ci, et non pas celui-là, si vous ne voulez vous tromper: mais si vous ne vous sentez pas attiré, demandez à Dieu qu'il vous attire.

XVII. JOUR.

Du précepte de l'Aumône.

1. L'AUMÔNE est une œuvre d'obligation, et non de surérogation. Dieu ne se contente pas de la conseiller, il la commande, puisqu'il condamne à l'enfer ceux qui y manquent. *J'ai eu faim dans la personne des pauvres*, dit le Sauveur, *et vous ne m'avez pas donné à manger, allez donc au feu éternel.* C'étoit-là tout le crime du mauvais riche; l'Evangile ne marque point qu'il fût ni violent ni injuste; mais il étoit dur envers les pauvres; cela suffit pour le faire condamner. Nous devons faire hommage à Dieu de nos biens, il n'en a pas de besoin pour lui, il transporte tous ses droits aux pauvres. C'est l'unique sacrifice que Dieu exige désormais de nous, que celui de la miséricorde, tous les autres ont été abolis par la nouvelle

Matth. c. 25. ℣. 35.

Honora Dominum de tua substantia. *Prov.* 3. c. 9

Misericordiam volo et non sacrificium. *S. Matth.* c. 9. ℣. 13.

Eleemosyn pauperis defraudes. *ccles. c. 4.* 1. anus pauis gazolacium risti. *Chrys.*

Loi. Mais ce sacrifice de miséricorde à l'égard des pauvres, est un sacrifice de justice pour nous à l'égard de Dieu. C'est voler que de ne pas donner l'aumône; c'est un tribut que nous payons à Dieu comme à notre Souverain; les pauvres sont ses receveurs, leur main est son épargne; c'est se révolter contre son Prince que de lui refuser le tribut; le riche n'est que l'économe de ses biens, Dieu en est le Seigneur. L'économe vole son Maître, s'il n'emploie pas ses biens à entretenir sa maison.

II. Nous devons donner l'aumône pour dégager en quelque façon la Providence de Dieu, d'une obligation dont elle est chargée. Dieu est le père de tous les hommes, il est donc obligé de pourvoir à leur subsistance; il pouvoit le faire par lui-même, en partageant également les biens aux hommes, mais les règles de sa sagesse ne s'accordoient pas avec cette égalité: s'il y eût eu entr'eux égalité de biens, ils eussent voulu être égaux en pouvoir, il n'y eût point eu de subordination,

ni par conséquent d'ordre. Il a donc fallu qu'il attribuât au moins aux pauvres un fonds certain; où peut-il être que dans la miséricorde du riche? Dieu ne devoit-il pas lui en faire une obligation indispensable, ou il eût laissé le pauvre sans aucun fonds certain, et par conséquent dans quelque sorte de droit de se plaindre de sa Providence. L'abondance du riche, dit l'Apôtre, doit suppléer à l'indigence du pauvre; et le superflu de l'un est le nécessaire de l'autre; le lui refuser, c'est en quelque façon le voler. Ce pain qui se gâte chez vous, cet argent qui vous est inutile, n'est point à vous, dit saint Basile: si le pauvre périt faute de ce secours, vous êtes coupable de sa mort, *non pavisti, occidisti.* Sa misère crie vengeance à Dieu contre votre dureté, et arme la miséricorde même contre vous: si la miséricorde même vous condamne, où sera votre refuge?

Abundan vestra il rum inopi suppleat. 2. *Cor.* c *v.* 14. Superflua vitis sunt cessaria p peris.

III. La dureté du riche ne manque point de prétexte pour se justifier. Les

temps, dit-on, sont misérables; et c'est pour cela que les pauvres ont plus à souffrir, et ont plus besoin de votre secours. Et pourquoi les temps sont-ils misérables, si ce n'est parce que vous êtes vous-même un misérable, c'est-à-dire, un pécheur? et comment pouvez-vous mieux appaiser la colère de Dieu, et attirer sa miséricorde, qu'en exerçant vous-même la miséricorde? On ne se souvient point de la misère des temps, quand il faut contenter son luxe et sa passion; il n'y a que quand il faut donner quelque chose à JESUS CHRIST dans ses membres, et y employer son superflu. Mais où est-il, dit-on, ce superflu? Personne n'en a aujourd'hui. Il n'est point de superflu à l'avarice, à la vanité, et à l'ambition; mais il en est beaucoup à la modestie et à la charité: moderez ces passions, et vous trouverez du superflu. Souvenez-vous que vous êtes Chrétien, que cette qualité vous oblige de renoncer au luxe et aux pompes du siècle: vous trouverez dans la pratique de ce renoncement auquel vous êtes

obligé, un fonds suffisant pour pourvoir à la nécessité des pauvres. Le jeu et la débauche ont bien ruiné des familles, mais en voit-on que l'aumône ait même incommodées ? et combien en voit-on qu'elle a rétablies ?

Tâchez de régler vos aumônes, si vous êtes d'une condition à en pouvoir faire ; la quantité de vos biens, et la nécessité des pauvres vous doivent servir de règles.

Declina pauperi sine tristitia aurem tuam, et redde debitum tuum. *Ecclis. c.* 4. ℣. 8.

Ecoutez sans chagrin la prière du pauvre, et pensez que lui donner l'aumône, c'est payer une dette.

Fidem tuam interroga, vide si velis illi credere : an securus es de servo tuo, et sollicitus es de Domino tuo. *S. Aug. in Psal.*

Interrogez-vous vous-même, demandez-vous, si vous voulez bien confier vos biens à JESUS-CHRIST, *en les donnant aux pauvres. Vous vous*

fiez à un valet, et vous ne vous fiez pas à votre Dieu.

XVIII. JOUR.

De l'état de langueur dans la vie spirituelle.

1. L'AME a ses états de langueur aussi-bien que le corps, et les effets que produit cet état de langueur dans le corps, expriment les effets que produit la langueur spirituelle dans l'ame. Le premier effet de la langueur du corps, est un grand dégoût des meilleures viandes, et quelquefois un appétit déréglé des plus mauvaises : aussi une ame frappée de cette funeste langueur tombe dans un pitoyable dégoût des meilleures choses, de la prière, de la lecture, et de la Communion même. Semblable aux Israélites, elle est dégoûtée de la manne, et soupire après les oignons d'Egypte ; aussi ardente pour les vains entretiens, les lectures

mauvaises, les divertissemens dangereux, et pour tout ce qui peut éloigner de Dieu, qu'elle a de l'éloignement pour tout ce qui peut l'en approcher. Le second effet des maladies languissantes, est une étrange horreur des remèdes dont on ne voit nul fruit. Aussi une ame lâche n'a que de l'aversion des remèdes les plus salutaires, parce qu'elle a l'expérience de leur inutilité à son égard, persuadée que s'ils n'ont pas pu prévenir son mal, ils ne pourront pas l'en délivrer.

II. Le troisième effet de la langueur du corps, est une foiblesse extraordinaire; on ne peut faire un pas sans effort, et le moindre effort paroît un travail insupportable; aussi, foible et languissante qu'est une ame tiède, à peine se peut-elle résoudre de faire un pas pour entrer et pour avancer dans la voie du Seigneur. Tout lui paroît rude, tout lui paroît difficile; les moindres difficultés lui semblent des obstacles insurmontables; les vertus les plus aisées sont pour elle des vertus

qui languit depuis si long-temps, vous aurez recours à Notre-Seigneur comme à un charitable médecin.

Miserere meî Domine, quoniam infirmus sum. *Psal. 6. v. 3.*

Ayez pitié de moi, Seigneur, parce que je languis accablé de tant d'infirmités.

Necesse habent mittere manum ad opera fortium qui cibo fortium minimè sustentantur, socii tribulationis, sed non et consolationis. *S. Bern.*

Les lâches sont obligés de mettre la main à l'œuvre avec les plus forts, quoiqu'ils ne soient pas nourris de la nourriture des forts ; ils sont compagnons de leurs peines, mais non pas de leurs consolations.

XIX. JOUR.

Des avantages qu'on trouve à imiter JESUS-CHRIST.

I. JÉSUS-CHRIST est venu au monde pour réparer la gloire de son Père, et l'établir sur la défaite et la ruine de ses ennemis et des nôtres; il nous invite à le suivre dans ce combat; c'est pour combattre les ennemis de Dieu, qu'y a-t-il de plus juste? c'est pour combattre nos propres ennemis qui ont conjuré notre perte, qu'y a-t-il de plus pressant pour nous? c'est pour réparer la gloire de Dieu, qu'y a-t-il de plus glorieux pour un homme? c'est pour suivre un Homme-Dieu, qu'y a-t-il de plus engageant? Mais les conditions que JESUS-CHRIST nous propose pour nous obliger à le suivre, ne sont pas moins engageantes. 1°. Il ne prétend pas que dans cette sainte guerre aucun de ceux qui combattront sous ses enseignes, soit bien moins traité

que lui, ni qu'il se jette dans aucun danger, s'il ne le voit lui-même à sa tête; il ne lui demande nulle action dont il ne lui ait lui-même donné l'exemple dans une occasion plus difficile.

II. En effet, s'il vous invite à porter la croix après lui, la vôtre approche-t-elle de la pesanteur de la sienne? s'il vous exhorte à faire violence à vos passions, est-ce jusqu'à suer du sang comme il a fait? S'il vous oblige à pardonner les injures, celles qu'on vous fait approchent-elles de celles qu'il a pardonnées à ses ennemis? Aurons-nous jamais des occasions de pratiquer la patience, comparables à celles qu'il a eues dans sa Passion? Les humiliations auxquelles il veut que nous nous soumettions, ont-elles rien de semblable à celles qu'il a souffertes dans sa mort? 2°. Il fournit à tous les frais de cette guerre spirituelle, à laquelle il nous engage; il nous promet et nous offre pour cela son secours, il ne nous demande qu'un peu de fidélité à cor-

respondre à ses graces, qu'un peu de bonne volonté, encore a-t-il plus de part que nous à cette bonne volonté; puisque, comme nous enseigne l'Apôtre, *c'est lui qui opère en nous et le vouloir et le faire.* *Philipp. c. 2. ℣. 13.*

III. 3°. Il nous assure de la victoire, pourvu seulement que nous voulions combattre. Dans les autres combats, on peut être brave et malheureux; combattre vaillamment et être vaincu; dans celui-ci, on est toujours victorieux quand on résiste, et quelques forts que soient nos ennemis, on peut toujours résister quand on le veut. Enfin JESUS-CHRIST notre Roi se réservant uniquement la gloire de la victoire, il nous en laisse tout le fruit; mais quel fruit? c'est-à-dire, un bonheur éternel, un bonheur infini. Ne faut-il pas être ou tout-à-fait lâche, ou tout-à-fait aveugle pour refuser de suivre JESUS-CHRIST à ces conditions? Hélas! on suit tous les jours les Princes à la guerre, quoique les conditions soient si différentes, quoi-

que les travaux et les dangers soient infiniment plus grands, les récompenses très-légères et peu assurées, et le succès très-incertain; et les Chrétiens refusent de suivre JESUS-CHRIST à des conditions si avantageuses, eux qui devroient le suivre avec ardeur quand il n'y auroit point d'autre récompense à espérer que la gloire de le suivre. Hélas! votre lâcheté fait assez voir combien vous êtes peu sensible à cette gloire; mais si vous vous aimez vous-même, pouvez vous être insensible à vos intérêts.

Examinez bien les conditions que JESUS-CHRIST *vous propose pour vous engager à le suivre, et rougissez de votre lâcheté, ou plutôt de votre folie d'avoir refusé jusqu'ici de le suivre à des conditions si avantageuses.*

Si quis mihi ministrat, me sequatur. *S. Joan. c.* 12. ℣. 26.

Quiconque fait profession d'être mon serviteur, il faut qu'il fasse aussi profession de me suivre.

Noli deficere in via angusta, ego prior transii, ego sum ipsa via, ego

duco, in me duco, ad me perduco. *S. Aug. in Psal.* 70.

Ne vous lassez point de marcher dans la voie étroite, je suis moi-même la voie et le guide, je vous menerai à moi par moi.

XX. JOUR.

Qu'il faut porter sa croix.

I. Il est rude de porter sa croix, il est rude de souffrir, rien n'est plus contraire à la nature, rien n'est plus fâcheux au sens, rien n'est plus au-dessus de la raison; mais rien n'est plus conforme aux lumières de la Foi, et aux maximes de l'Evangile. Quand on pense qu'on porte sa croix après Jesus-Christ, on passe par-dessus toute la répugnance qu'on y sent: quand on pense qu'on la porte avec Jesus-Christ, on cesse d'y avoir de la répugnance; mais quand on pense qu'on la porte pour Jesus-Christ, on

y trouve même du plaisir. Quelque peine qu'on trouve à souffrir, dès-là qu'on se souvient que JESUS-CHRIST nous en donne l'exemple, qu'il porte sa croix devant nous, on n'écoute plus les mouvemens de la nature, on n'écoute que la voix du Sauveur qui nous dit : *Si quelqu'un veut venir après moi, qu'il porte sa croix, et me suive.* On est si touché du bonheur et de la gloire qu'on trouve à suivre JESUS-CHRIST, qu'on ne pense pas à la peine qu'on y souffre.

S. Luc. c. 9. ℣. 23.

II. Mais on ne trouve pas même de peine à porter sa croix, quand on fait réflexion que JESUS-CHRIST la porte avec nous. La croix est un joug, il faut être deux pour porter le joug. Foibles et lâches que nous sommes, nous succomberions sous le poids, si nous étions seuls ; et c'est pour cela que JESUS-CHRIST se joint avec nous pour nous aider : c'est ce qui lui fait dire que son joug est doux ; il prend ce qu'il y a de plus pesant sur lui, et nous laisse ce qui est de plus léger, et

encore le porte-t-il plus que nous : car hélas ! que pourrions-nous sans son secours, sans sa grace ? l'onction qu'il répand avec sa grace sur le joug qu'il nous impose, l'adoucit beaucoup. N'avons-nous pas sujet d'envier le bonheur du Cyrenéen qui soulagea JESUS en portant sa croix avec lui ? Notre bonheur est-il moins grand quand nous portons la croix avec JESUS ? Il la porte avec nous pour nous soulager ; c'est le soulager en quelque manière, que de la porter volontiers avec lui.

III. Mais si nous aimons JESUS-CHRIST, non seulement nous portons la croix sans peine, quand nous pensons que JESUS-CHRIST la porte avec nous, mais nous y trouvons même du plaisir, quand nous pensons que nous la portons pour lui. Voir souffrir ce qu'on aime, et ne le pouvoir soulager, c'est un véritable martyre ; mais souffrir pour ce qu'on aime, et le convaincre par-là de la sincérité et de la générosité de son amour, c'est un très-grand plaisir. Une vie sans croix est la plus

grande de toute les croix à une ame qui aime JESUS-CHRIST, disoit saint François-Xavier. Sainte Thérèse assuroit que dans l'impuissance où elle étoit de voir et de posséder Dieu, la vie lui eût été insuportable, si elle ne lui eût fourni des occasions de souffrir quelque chose pour lui, et que par ce seul endroit la vie lui paroissoit supportable. Il faut aimer Dieu pour avoir ces sentimens, il faut même aimer pour les concevoir : si je ne les ai pas, si même je ne les conçois pas, ou je n'ai point d'amour pour Dieu, ou il est foible, ou il me doit être suspect.

Humiliez-vous d'avoir tant d'horreur des croix, puisque c'est une marque, ou que vous n'aimez pas JESUS-CHRIST, ou que vous l'aimez peu.

Si quis vult venire post me, abneget semetipsum, et tollat crucem suam quotidie, et sequatur me. *Saint-Luc. c. 9. ℣. 23.*

Si quelqu'un veut venir après moi, qu'il se renonce lui-même, qu'il porte sa croix tous les jours, et me suive.

Tota

Tota igitur vita Christiani, si secundùm Evangelium vivat, crux et atque martyrium. *Aug. Serm.* 32.

Toute la vie d'un Chrétien, s'il vit selon les maximes de l'Evangile, est une croix et un martyre.

XXI. JOUR.

De la miséricorde de Dieu à chercher le pécheur.

1. Le Prophète s'étonne que Dieu non seulement veuille bien penser à l'homme, mais encore qu'il veuille bien s'abaisser jusqu'à le rechercher: mais il y a bien plus de quoi s'étonner quand on considère la manière dont il le recherche. Premièrement, Dieu recherche l'homme le premier, quoiqu'il soit l'offensé. L'Evangile qui porte si loin l'amour des ennemis, ne le porte pas jusques-là. Il n'y a qu'un Dieu infiniment miséricordieux, qui le puisse faire. Dieu fait les premiers

pas pour rechercher le pécheur; hélas! s'il ne les faisoit, le malheur du pécheur seroit sans ressource : car il peut bien de lui-même s'éloigner de Dieu, mais il ne peut pas de lui-même faire les moindres démarches pour retourner à Dieu. Il faut que Dieu fasse toutes les avances; le pécheur ne peut venir à lui, s'il ne l'invite, s'il ne l'attire. Il faut que celui même qu'il a obligé par son péché d'être son ennemi, lui donne de quoi l'appaiser; il faut que Dieu presse le pécheur de demander le pardon, pour qu'il soit en état de le recevoir. Qui entendit jamais qu'un Juge priât un coupable de recevoir sa grace? C'est ce que fait Dieu quand il vous invite à la pénitence. Qui entendit jamais qu'un coupable refusât sa grace? C'est ce que vous faites, quand vous refusez de faire pénitence.

Obsecramus
s reconci-
mini Deo.
. *Cor. c.* 5.
. 10.

II. Secondement, Dieu recherche le pécheur avec empressement, n'ayant point besoin de lui. Quand nous serions tous dans le néant, ou dans l'enfer,

Dieu n'en seroit ni moins grand, ni moins heureux. Cependant à voir l'empressement avec lequel Dieu recherche le pécheur, vous diriez que son bonheur dépendroit de l'amitié de l'homme. Tous les empressemens d'un amant passionné, toutes les inquiétudes de la mère la plus tendre, n'approchent point de l'empressement que JESUS-CHRIST témoigne dans la recherche qu'il fait d'une ame fidelle, ni des inquiétudes qu'il fait paroître sur son égarement et sur sa perte. La parabole du bon Pasteur, et l'empressement avec lequel il recherche la brebis égarée; l'ardeur et l'inquiétude avec laquelle cette femme de l'Evangile cherche la drachme qu'elle a perdue; les transports de joie de l'un sur le retour de la brebis égarée, de l'autre sur le recouvrement de sa drachme, sont des figures, mais de foibles figures de l'empressement du Sauveur à rechercher une ame infidelle, et de sa joie quand il l'a trouvé. Mais ne sont-ce pas des reproches sanglans à votre indifférence sur l'empressement

de cette recherche ; et peut-être à la résistance que vous y avez apportée ? n'y en apportez-vous point encore ? Qui a plus d'intérêt à votre conversion, ou de Dieu, ou de vous ?

III. Troisièmement, Dieu recherche le pécheur avec condescendance, étant le Maître. C'est au serviteur à avoir de la condescendance pour son Maître, mais non pas au Maître à en avoir pour son serviteur. Dieu est le Maître, et un grand Maître : cependant quelle condescendance n'a-t-il pas pour le pécheur ? il prend son temps, il étudie son humeur, il ménage son esprit, il s'accommode à ses inclinations, il se sert même de ses foiblesses. Il ne parle dans l'Evangile que de pêche à des pêcheurs, que de commerce et de trésors à des hommes intéressés, que de guerre et de Royaume à des gens ambitieux, que d'amour et de dilection à un cœur tendre comme étoit celui de Magdeleine. Celui, dit saint Chrysologue, qui a tout fait, se fait toutes choses pour vous ; tout im-

muable qu'il est, il devient en quelque façon changeant pour vous changer, et prend toutes sortes de figures, pour en trouver une qui soit propre à entrer dans votre cœur. Il attire les ames intéressées par la vue des récompenses; les timides, par la crainte; celles qui sont plus généreuses, par la reconnoissance. Vous n'avez qu'à repasser sur votre vie, quels traits d'une condescendance admirable pour vous, d'une providence spéciale n'y remarquerez-vous pas? mais quel engagement n'est-ce pas pour vous d'y correspondre.

Puisque votre retour à Dieu par une véritable conversion est un si grand sujet de joie à JESUS-CHRIST, *que ne le lui donnez-vous, y trouvant si fort votre compte?* ℣. 176.

Erravi sicut ovis quæ periit, quære servum tuum. *Psal.* 118.

Je me suis éloigné de vous comme une brebis égarée, je ne puis retourner à vous si vous ne venez me chercher vous-même.

Deus vita mea, qui me persecutus es fugientem te, et oblitum tuî non es oblitus. *S. Aug.* I. *Conf.*

Mon Dieu qui êtes ma vie, vous m'avez poursuivi lorsque je vous fuyois, et vous vous êtes toujours souvenu de moi, quoique je vous eusse entièrement oublié.

XXII. JOUR.

Le modèle de la parfaite correspondance à la grace, dans la conversion de Magdeleine.

I. Si Dieu recherche le pécheur, il est bien juste que le pécheur y corresponde, et que sa correspondance ait du rapport à la recherche. La recherche que Dieu fait de l'ame infidelle, est prévenante; il faut que notre correspondance soit prompte. Il seroit bien raisonnable que nous prévinssions les recherches de la grace; mais cela ne

se peut, la grace cesseroit d'être grace, si elle n'étoit prévenante; il faut que si nous ne pouvons pas la prévenir, nous la suivions au moins de près par une correspondance prompte. La dignité de celui qui nous recherche, notre indignité et notre propre intérêt nous y engagent. Différer quelquefois un seul moment, c'est tout hazarder, ou tout perdre. Que n'en coûta-t-il pas à l'Epouse pour avoir différé d'ouvrir la porte à l'Epoux qui l'en sollicitoit avec tant d'empressement? Elle ne le retrouva après qu'avec peine, et se mit en danger de ne le point trouver du tout. Les Vierges folles, pour être venues un moment trop tard, trouvèrent la porte fermée. Magdeleine, dont on fait la fête aujourd'hui, fut plus sage, elle ne différa pas un moment, *ut cognovit*; si-tôt qu'elle a connu JESUS, elle le cherche, elle court, elle vole dans l'impatience qu'elle a de se jeter à ses pieds, les momens lui paroissent des années; ni créatures, ni attaches, ni respect humain, ni censures, ni railleries, rien ne l'arrête: unique-

ment attentive à la grace qui l'appelle, elle n'écoute point tout le reste.

II. Si la recherche que Dieu fait de l'ame infidelle est accompagnée d'empressement, il faut que sa correspondance soit fervente. Le Saint-Esprit, qui est l'auteur de cette recherche, est un Esprit d'ardeur; il ne s'accommode point d'une ame froide ou lâche. La grace est ce feu que JESUS-CHRIST lui-même est venu apporter au monde; si ce feu tombe dans un cœur froid, dans un cœur de glace, aussitôt il s'éteint. C'est cette ferveur qui paroît dans la conversion de Magdeleine; qu'elle ferveur! elle sacrifie tout à son Dieu; amans, plaisir, monde, tout cela ne lui est plus rien Dieu lui est tout. Uniquement occupée de JESUS, elle s'oublie elle-même elle fait servir à sa pénitence tout ce qui a servi à son péché, ses yeux ont allumé tant de feux impurs dans les cœurs, elle les condamne aux larmes dont elle arrose les pieds de son Sauveur, qu'elle essuie ensuite de ses che-

veux, afin que ces cheveux qui avoient été les instrumens de sa vanité, devinssent les instrumens de sa pénitence. Quelle ferveur ! l'imitez-vous dans votre pénitence? suivez-vous l'avis de l'Apôtre ! *Faites-vous servir à la justice, pour votre sanctification, ces membres qui ont servi à l'injustice, pour votre perte?* que vous en êtes éloigné ! une pénitence aussi lâche que la vôtre mérite-t-elle le nom de pénitence ? ou plutôt n'est-elle pas la matière d'une nouvelle pénitence ? *Rom. c. 6. v. 19.*

III. Enfin si la recherche que Dieu fait du pécheur, est condescendante, il faut que sa correspondance le soit. Ce n'est pas assez de correspondre à la grace, il faut y correspondre de la manière que la grace nous l'inspire ; ce n'est pas assez de vouloir être à Dieu, il faut y vouloir être comme il le veut. Si Magdeleine se fût ménagée, si elle eût voulu écouter les raisonnemens humains, si elle eût voulu attendre, pour prendre un lieu plus retiré que la maison ouverte du Pharisien, un temps

plus propre que celui d'un festin ; peut-être la grace se fût-elle retirée, si elle eût voulu seulement régler ses commerces sans les rompre, suivre JESUS-CHRIST sans quiter tout-à-fait le monde, le Sauveur ne se fût pas accommodé de tous ces tempéramens. Il vouloit qu'elle fût toute à lui, et que comme elle ne s'étoit point ménagée quand elle avoit voulu contenter sa passion, et suivre le penchant de son cœur, aussi vouloit-il qu'elle ne se ménageât point quand il s'agissoit de suivre et de contenter Dieu. Elle le fit, et c'est pour cela qu'elle fut une parfaite pénitente, qui se haït plus elle-même, qu'elle ne s'étoit aimée, et qui aime plus son Dieu qu'elle n'avoit aimé le monde. Quel modèle de pénitence ! mais qu'il est peu imité.

Vous avez peut-être imité Magdeleine dans ses déréglemens, prenez la résolution de l'imiter dans sa pénitence, et de bien étudier ce beau modèle.

Remittuntur ei peccata multa, quoniam dilexit multùm. *S. Luc. c. 7. v. 47.*

On lui pardonne beaucoup, parce qu'elle a beaucoup aimé.

Væ tempori illi in quo te non amavi, væ tempori illi in quo te graviter offendi ! *S. August. l. Sol.*

Malheureux le temps auquel je ne vous ai point aimé, malheureux le temps auquel je vous ai offensé !

XXIII. JOUR.

De la misère et de la corruption de l'homme.

Que l'homme est foible ! qu'il est misérable ! Il naît enfant d'Adam, héritier de son péché et de ses misères. Il a reçu de ce père malheureux en partage l'ignorance et l'erreur de l'entendement, la foiblesse et la corruption dans la volonté, et le désordre dans toutes les autres facultés ; une impuissance et une répugnance étrange pour tout bien, un furieux penchant pour tout mal. Quel funeste héritage !

mais quel sujet d'humiliation pour nous ! mais quelle heureuse nécessité d'avoir recours à Dieu, et de lui demander son secours ! un homme foible marchant sur le bord d'un précipice, poussé violemment de tous côtés, peut-il n'y pas tomber, si quelque puissante main ne le soutient ? C'est-là l'état de l'homme depuis le péché originel ; foible, corrompu, poussé par le demon, entraîné par sa concupiscence, attiré par mille dangereux objets, peut-il se garantir du précipice, si Dieu ne le soutient à tous momens par sa grace ? Ah ! Seigneur, si vous m'abandonnez un seul moment, je suis perdu.

II. Considérez saint Paul, quel homme ! quel saint ! quel Apôtre ! et cependant après avoir été ravi jusqu'au troisième Ciel, il se trouva enfoncé dans la boue, par la peine que lui fait cette funeste loi des membres. Cet homme si fortement uni à JESUS-CHRIST, qu'il proteste que rien n'est capable de l'en séparer, se trouve

si assujéti à la concupiscence, à cette captivité du péché, qu'il ne peut presque s'en défendre. Il ne fait pas le bien qu'il veut, il fait le mal qu'il ne veut pas ; et attaché qu'il est avec JESUS-CHRIST, cet homme nouveau, sur la Croix, il avoue qu'il se sent encore sujet à toutes les foiblesses du vieil homme. Enfin il reconnoît de bonne foi, qu'il n'y a que la seule grace de JESUS-CHRIST qui le puisse délivrer de toutes ses misères ; c'est ce qui fait le sujet de son humiliation. Mais si ses misères et ses foiblesses faisoient son humiliation, la force de la grace, sur laquelle il s'appuyoit, faisoit et sa confiance et sa consolation ; et c'est ce qui doit aussi faire la nôtre. *Rom. c. 7 v. 15.*

III. Si saint Paul se trouve réduit à cet état, que devons-nous penser de quelque homme que ce soit, pour vertueux qu'il paroisse ? Nous devons penser, dit saint Augustin, qu'il n'y a point d'homme, s'il étoit abandonné à lui-même et à sa propre foiblesse,

qui ne fût capable de commettre quelque crime que ce soit qui ait été commis par un autre homme. Il n'y a guères d'autre différence entre un grand Saint et un grand pécheur, que celle qu'y met la grace ; ôtez-la, ils seront égaux. Dieu voit de certaines conjonctures, dans lesquelles s'il mettoit le plus homme de bien, il deviendroit un grand scélérat. La grace de protection fait toute sa vertu, et tout son bonheur. Il y en a peu parmi les gens de bien, qui ne pussent dire avec le Pharisien, mais dans un sens bien différent : Grace à votre miséricorde et votre secours, de ce que je ne suis pas comme ce libertin, comme cet impie, comme cet impudique ; et avec saint Augustin : Je vous remercie, Seigneur, non seulement pour les péchés que j'ai commis et que vous m'avez pardonnés, mais encore pour ceux que je n'ai pas commis, parce que votre grace m'en a empêché ; car j'avoue que si elle ne m'eût soutenu, il n'y a point de désordres où je ne fusse tombé.

Quand vous sentez des mouvemens d'orgueil, vous n'avez qu'à rentrer dans vous-même pour y considérer vos misères et vos foiblesses; vous y trouverez de quoi rabattre votre orgueil.

Quis me liberabit de corpore mortis hujus? Gratia Dei per Jesum Christum. *Rom. c. 7. ℣. 24.*

Qui me délivrera de ce corps, qui est pour moi une source de péché et de mort? La grace de Dieu par JESUS-CHRIST.

Nullum est peccatum quod fecerit unus homo, quod non possit facere alter homo, si desit Rector à quo factus est homo. *S. Aug.*

Il n'y a point de péché qui ait été commis par un homme qui ne puisse être commis par quelqu'autre homme que ce soit, s'il n'est secouru par celui qui a fait l'homme.

XXIV JOUR.

Du détachement du monde.

Si quis autem Spiritum Christi non habet, hic non est ejus. *Rom. c. 8. v. 9.*

I. NOUS ne pouvons être sauvés, si nous ne sommes Chrétiens : nous ne sommes point Chrétiens, si nous n'avons l'Esprit de JESUS-CHRIST ; et nous n'avons point l'Esprit de JESUS-CHRIST, si nous ne renonçons à l'esprit du monde, si nous n'en sommes détachés. Il y a une opposition infinie et insurmontable entre l'Esprit de JESUS-CHRIST et l'esprit du monde ; la lumière n'est pas plus incompatible avec les ténèbres, dit S. Paul. C'est pour cela que saint Jean exhorte les Chrétiens à ne point aimer le monde, parce que l'amour du monde est incompatible avec l'amour de JESUS-CHRIST ; et saint Jacques proteste qu'on ne peut devenir l'ami du monde qu'en même temps on ne devienne l'ennemi de JESUS-CHRIST, et qu'en gagnant

Quæ societas lucis ad tenebras ? quæ conventio Christi ad Belial ? *2. Cor. c. 6. v. 14.*

Si quis diligit mundum, charitas Dei in eo non est. *1. Joan. c. 2. v. 15.*

l'amitié de l'un, on s'expose infailliblement à la haine de l'autre. Voulez-vous acquérir l'amitié du monde à ce prix ?

II. JESUS-CHRIST lui-même s'explique encore plus fortement sur l'opposition qu'il a avec le monde. Il déclare, *qu'il est impossible que le monde reçoive son Esprit, ne l'ayant pas voulu recevoir lui-même ; que son règne n'est point du monde, qu'il n'est point lui-même du monde ; que le monde ne l'a point connu*, ou que s'il l'a connu, ce n'a été que pour le haïr et pour le persécuter ; mais aussi qu'il n'est venu en terre que pour juger et condamner ce monde corrompu. C'est pour cela qu'il proteste qu'il ne prie point pour le monde, lui qui a prié pour ses bourreaux : *Non pro mundo rogo.* Bien loin de prier pour lui, il le frappe de sa malédiction, *væ mundo.* Quel est donc l'aveuglement des Chrétiens, qui pour justifier leur conduite, allèguent que c'est ainsi qu'en use le monde ! et c'est pour cela qu'il ne faut

Joan. c. 14 ℣. 17.

Joan. c. 8 ℣. 23.

Joan. c. 17 ℣. 9.

pas en usez ainsi, parce que vous avez promis dans votre baptême de renoncer au monde. Croyez-vous que quand il faudra paroître au tribunal de JESUS-CHRIST, ce soit une justification valable auprès de lui, de dire que si vous lui avez déplu, vous l'avez fait pour plaire au monde, c'est-à-dire à son plus cruel ennemi? Et c'est pour cela même, vous dira-t-il, que je vous condamne. Serviteur de JESUS-CHRIST, et esclave du monde, c'est ce que je n'accorde point ensemble.

III. Rien n'est plus aisé que de convenir que le monde est l'ennemi de JESUS-CHRIST; le nier, ce seroit démentir l'Evangile: mais rien n'est plus difficile que de convenir de bonne foi, qu'on entretient pourtant des intelligences avec le monde. Rien n'est plus aisé que de souscrire en général à la condamnation du monde; car comment justifier celui que la Sagesse éternelle condamne? mais rien n'est si difficile que de condamner en particulier ses maximes, quand on en fait

la règle de sa conduite. Rien n'est plus aisé que de reconnoître dans la spéculation, qu'il faut renoncer au monde quand on est Chrétien. JESUS-CHRIST nous le commande, nous nous y sommes engagés dans le Baptême; mais rien n'est si difficile dans la pratique, ni si rare que d'y renoncer entièrement. Qu'est-ce qui fait le monde? c'est l'attache excessive aux biens, aux plaisirs, aux honneurs: si vous avez cette triple attache, vous êtes véritablement du monde, et en même-temps l'objet de la malédiction du Sauveur. *Malheur à vous, riches, malheur à vous qui êtes toujours dans la joie et dans les plaisirs, malheur à vous qui briguez les premières places!* Quoi de plus clair? quoi de plus fort? Si vous avez l'esprit du monde, vous n'avez point l'esprit de JESUS-CHRIST; si vous n'avez point l'esprit de JESUS-CHRIST, vous n'êtes point Chrétien; et si vous n'êtes point Chrétien, qu'êtes-vous? sinon un réprouvé?

Qui consolationem vestram habetis et væ divitibus. Luc. c. 6 ℣. 24.

Sondez votre cœur pour connoître ses attaches, et vous jugerez par-là

s'il est au monde ou à JESUS-CHRIST.

Nolite diligere mundum, neque ea quæ in mundo sunt. 1. *Joan. c.* 2. ℣. 15.

N'aimez point le monde, ni les choses qui sont dans le monde.

Non vis relinquere mundum? relinquet te mundus. *S. Aug. Ser.* 245.

Vous ne voulez pas quitter le monde? le monde vous quittera.

XXV. JOUR.

La pratique de la mortification chrétienne.

1. Les plaisirs sont le premier objet de la mortification chrétienne, elle a pour but de les régler. Elle nous oblige à retrancher absolument tous les plaisirs criminels. Car, comment se faire un plaisir d'une action qui ôte la gloire à Dieu, et nous procure à nous un malheur éternel ? Elle nous oblige à nous interdire le plus ordinairement les plaisirs qui sont dangereux. Quel est l'homme qui voulût manger d'une viande, quelque agréable qu'elle fût au goût, s'il avoit sujet de craindre qu'elle ne fût empoisonnée ? La mortification nous fait modérer les plaisirs ou trop grands, ou trop continuels. Les plaisirs sont des remèdes que Dieu a accordés à l'infirmité humaine ; les remèdes ne seront plus des remèdes,

s'ils passent en usage. Les plaisirs sont un relâchement aux fatigues du corps, et à l'application de l'esprit: qui se reposeroit ou se divertiroit toujours, auroit-il besoin de se délasser, ou de se relâcher? Enfin la mortification engage à s'abstenir quelquefois des plaisirs les plus innocens; parce que, comme dit saint Grégoire, on doit se défendre par esprit de pénitence, les plaisirs même les plus légitimes, quand on s'est permis les plus illégitimes.

Ut quid per illicita cecidimus, etiam à licitis abstinendo surgamus.

II. La mortification a pour objet, en second lieu, de gouverner et de rectifier toutes les facultés et les puissances de l'homme. Elle modère l'activité et la curiosité de l'esprit; elle règle les mouvemens du cœur, ses desirs, ses affections, ses joies, ses craintes, ses aversions; elle réprime le libertinage et les égaremens de l'imagination; elle arrête les mouvemens ou déréglés, ou trop vifs de nos passions; elle les empêche de prévenir les lumières de la raison, et les ordres de la volonté. Si elles s'échappent, ou elle

les rappelle à leur devoir, ou elle les punit en les privant des objets qui les en ont fait sortir. La mortification s'occupe à retenir les saillies de notre humeur, à observer les mouvemens de l'amour-propre, et ces retours si subtils, mais si continuels sur nous-mêmes pour les retrancher; à veiller sur nos sens pour réprimer leurs égaremens, ou empêcher les suites. Enfin, elle nous oblige à retenir la chair dans l'assujétissement qu'elle doit avoir à l'esprit, à la gourmander quand elle veut se révolter; à la châtier par des austérités, quand elle s'est révoltée; et enfin à la traiter comme une esclave rebelle, assez insolente pour vouloir dominer.

III. La mortification chrétienne a enfin pour but, de nous assujétir aux peines et aux soins attachés à notre condition, à notre état, à nos emplois et à nos charges, et à tout ce qui est nécessaire pour en remplir les devoirs. Elle nous oblige de nous soumettre volontairement aux croix qui nous viennent de l'injustice des créatures,

comme sont les persécutions et les calomnies de nos ennemis ; ou de la Justice de Dieu, qui se sert des créatures, soit pour nous punir, soit pour nous éprouver ; ou de l'incommodité des saisons, les souffrant sans jamais s'en plaindre, ou de notre tempérament, comme sont les maladies ennuyeuses par leur longueur, ou sensibles par leur violence ; elle nous engage à recevoir ces maux en esprit de pénitence, reconnoissant que nous souffrons moins que ne méritent nos péchés ; supportant tout, non seulement avec patience, mais encore avec reconnoissance ; nous réjouissant de ce que le règne de la chair s'affoiblit en nous, de ce que le corps du péché se détruit, de ce que notre vieil homme est crucifié, de ce que nous sommes attachés avec JESUS-CHRIST sur la Croix. Voilà ce que renferme la mortification chrétienne. Est-ce ce que vous avez pratiqué jusqu'ici ? combien en êtes-vous éloigné ?

Ut destruatur corpus peccati. *Rom. c. 6. ℣. 6.*

Vetus homo noster simul crucifixus est. *Ibid.*

Examinez-vous sur tous les articles que renferme la mortification, pour vous

vous confondre de la pratiquer si peu, et pour prendre la réolution de le faire à l'avenir.

Semper mortificationem Jesu Christi in corpore nostro circumferentes. 2. *Cor. c.* 4. ℣. 10.

Portons toujours la mortification de JESUS-CHRIST *dans nos corps.*

Vis caro serviat animæ tuæ? Deo serviat anima tua. Debes regi ut possis regere. *S. Aug. Serm.* 37.

Voulez-vous que votre chair soit soumise à l'esprit? que votre esprit soit soumis à Dieu? il faut que Dieu vous gouverne pour pouvoir vous gouverner vous-même.

XXVI. JOUR.

DE L'OBÉISSANCE.

I. L'OBÉISSANCE est une vertu qui nous fait obéir à Dieu, et à ceux qui tiennent sa place; c'est une vertu générale, qui est de tous les états et de toutes les conditions. Comme il n'est personne qui n'ait quelque supérieur, au moins en quelque chose, il n'est personne qui ne doive obéir. L'obéissance est une vertu universelle, elle renferme toutes les vertus, ou elle les suppose. L'obéissance, dit S. Grégoire, plante toutes les autres vertus dans notre ame, et les conserve; elle les perfectionne. Elles cessent d'être des vertus si elle ne les règle, elles deviennent même des vices quand elles lui sont contraires. L'obéissance est le sacrifice le plus agréable que l'homme puisse faire à Dieu, parce que c'est le plus difficile, et parce que l'homme sacrifie par l'obéissance ce qu'il a de

meilleur et de plus cher, c'es-à-dire sa liberté. Aussi l'Ecriture nous assure-t-elle, *que l'obéissance vaut mieux que les sacrifices*, parce que, comme dit S. Grégoire, par les sacrifices, on immole la chair des animaux, par l'obéissance, on immole sa propre volonté. Les sacrifices même faits contre les ordres de l'obéissance deviennent abominables, et Dieu proteste lui-même qu'il regarde la désobéissance comme une espèce d'idolâtrie. 1. Reg c. 15.

II. Notre perfection consiste à faire la volonté de Dieu. Je suis sûr que je fais la volonté de Dieu, quand j'obéis à mon Supérieur, dès qu'il ne me commande rien de contraire à la Loi de Dieu. C'est un article de Foi : *Qui vous écoute*, dit le Sauveur, *m'écoute.* Le Supérieur peut quelquefois n'avoir pas raison dans le commandement qu'il me fait, mais la raison veut que je lui obéisse. Quelque peu raisonnable qu'il soit en me commandant, je suis toujours très-raisonnable en lui obéissant. L'obéissance, toute aveugle Luc. c. 10. v. 16.

qu'elle paroît, est toujours très-éclairée; elle paroît quelquefois contraire à la raison humaine, mais alors même elle est très-raisonnable, parce qu'elle a pour règle une souveraine raison, qui est la volonté de Dieu. Ce qui fait le péché du Supérieur, quand sa passion le fait commander, fait mon mérite, parce que c'est la charité qui me fait obéir. Que le sort d'un homme obéissant est heureux, toujours assuré que c'est Dieu qui le gouverne, peut-il craindre d'être mal gouverné? peut-il être inquiet? La conduite de l'obéissance fait le Paradis en terre de ceux qui la suivent.

III. Comme la pratique de l'obéissance paroissoit difficile à l'homme, qui aime passionnément sa liberté, il a fallu l'exemple d'un Homme-Dieu pour la rendre facile. Il n'est rien dit de lui depuis l'âge de douze jusqu'à trente ans, sinon qu'il obéissoit; *et erat subditus illis.* Voilà à quoi se réduisent les actions, toutes les vertus, tous les miracles de la vie cachée d'un

Luc. c. 2. v. 51.

Dieu; *il obéissoit*, mais à qui? à son Père? non seulement, mais à des créatures, mais à Marie, mais à Joseph; quelle humilité! quel exemple! mais en quoi obéit-il? dans les choses du monde les plus basses et les plus pénibles; il rend à Marie et à Joseph tous les services que les valets rendent à leurs maîtres: mais de quelle manière obéit-il? promptement, sans se plaindre, prévenant même leur inclination; exactement, sans rien omettre de ce qu'on lui prescrit; parfaitement, regardant la volonté de son Père dans celle de Marie et de Joseph, et leur obéissant comme à son Père même. Est-ce ainsi que vous obéissez? Ces murmures, ces difficultés, ces remontrances importunes et continuelles, cette lâcheté, cette négligence, ces respects humains, cette obéissance ou de nécessité, ou de bienséance, ou de pure politique, montrent assez combien vous êtes éloigné de cette parfaite obéissance de Jesus, qui proteste qu'il n'est point venu pour faire sa volonté, quelque sainte qu'elle fût, mais uni-

quement celle de son Père ; et qui après avoir vécu dans la pratique continuelle de l'obéissance, a voulu encore mourir par l'obéissance, aimant mieux, comme dit S. Bernard, perdre la vie que l'obéissance.

Dans quelque état que vous soyez, séculier ou Religieux, vous avez des Supérieurs à qui vous êtes obligé d'obéir. Examinez-vous pour connoître de quelle manière vous remplissez un devoir aussi essentiel.

Melior est obedientia quàm victimæ, et auscultare magis, quàm offerre adipem arietum. 1. *Reg. c.* 15. ℣. 22.

L'obéissance est meilleure que les victimes, et il vaut mieux sacrifier sa propre volonté en obeissant, que d'immoler des animaux.

Obedientia sola virtus est quæ virtutes cæteras menti inserit, insertasque custodit. *S. Greg.*

L'obéissance est la vertu seule qui plante les autres vertus dans notre ame, et qui les y conserve.

XXVII. JOUR.

De la confiance dans la Providence.

I. NE vous inquiétez point, dit le Sauveur, sur ce qui regarde votre nourriture et votre vêtement. On ne vous défend pas le soin, mais on vous défend l'inquiétude. On souffre cette inquiétude dans des infidèles, mais elle n'est pas excusable dans des Chrétiens; c'est manquer de foi et de confiance, que de s'abandonner à une crainte excessive là-dessus; et n'est-ce donc pas devenir en quelque manière infidèle? Rien n'est plus injuste que cette inquiétude; JESUS-CHRIST nous apporte lui-même les raisons les plus fortes pour la combattre. Dieu, dit-il, est votre Père, et votre Père céleste, et il sait vos besoins. S'il sait vos besoins, vous ne devez pas croire qu'il y manque faute de les connoître. S'il

est votre Père, et le meilleur de tous les Pères, pouvez-vous douter de sa bonté et de ses soins pour vous? Tout méchans, dit-il, que vous êtes, donnez-vous des pierres à vos enfans quand ils vous demandent du pain? et votre Père qui est aux Cieux aura-t-il plus de dureté? mais s'il est votre père qui est aux Cieux, il est tout-puissant; et si son pouvoir égale sa bonté, pouvez-vous manquer de quelque chose?

II. Il est votre Père, parce qu'il vous a créé: il a eu la bonté de vous créer, et de vous donner la vie, et il n'aura pas soin de vous la conserver? Les bêtes les plus féroces n'oublient pas leurs petits, et le Père céleste, qui leur a imprimé cet instinct, oublieroit ses enfans? Il a voulu que son Fils répandît son sang pour nous, qu'il rachetât notre ame à si grands frais, et il négligera le soin de notre corps? JESUS-CHRIST nous aura procuré un bonheur éternel aux dépens de sa vie, et il ne procurera pas notre établissement temporel, le pouvant avec tant

de facilité ? Il pourvoit à la subsistance des oiseaux, et il ne fournira pas aux besoins des hommes créés à son image, et rachetés de son sang ? Il revêtira les lys avec tant de magnificence, et il n'aura pas soin de nous fournir d'habits ? Si cette inquiétude est injuste, elle n'est pas moins inutile. Car, *Qui de nous*, dit le Sauveur, *peut avec tous ses efforts ajouter une coudée de hauteur à sa taille ?* Tous les Rois du monde, avec toute leur puissance, ne sauroient produire un grain de bled pour vous nourrir. *C'est en vain*, dit le Prophète, *qu'on travaillera à bâtir la maison, si le Seigneur n'y met la main lui-même.* Tous nos soins sont inutiles, si Dieu ne les bénit, s'il ne les seconde. *Luc.* ℣. 25. *Psal.* ℣. 1.

III. Mais d'où vient cependant que malgré cette providence nos besoins sont si grands, qu'on en voit même plusieurs manquer du nécessaire ? Le Seigneur, il est vrai, nous promet que nous ne manquerons de rien, *omnia adjicientur vobis.* Il est vrai encore ℣.

qu'il ne peut pas ne pas garder sa parole, mais à quelle condition nous l'a-t-il promis ? c'est à condition que nous chercherions premièrement le Royaume de Dieu. *Quærite primùm regnum Dei:* et c'est-ce que nous ne faisons pas. Nous cherchons à la vérité quelquefois le Royaume de Dieu, mais ce n'est pas en premier lieu, et c'est pourtant cette condition que le Sauveur exige ; si nous ne la gardons pas, il n'est obligé a rien. Pensez à moi, disoit-il à sainte Catherine de Sienne, et je penserai à vous ; ayez du zèle pour mes intérêts, vous dit-il, et je saurai ménager les vôtres ; ayez soin de votre salut, et j'aurai soin de votre fortune. Vous êtes méchant ; et vous voulez que Dieu ait pour vour une bonté extraordinaire : vous résistez continuellement à sa volonté, et vous voulez qu'il ait une condescendance universelle pour la vôtre, et qu'il prenne des soins tout particuliers pour l'entretien d'une vie que vous n'employez qu'à l'offenser. Fut-il jamais une prétention plus injuste ?

Matth. c. 6. v. 33.

Confondez-vous de vos vaines inquiétudes, et d'avoir si peu de confiance dans la Providence, dont vous avez pourtant si souvent senti les effets.

Quærite ergo primùm regnum Dei et justitiam ejus, et hæc omnia adjicientur vobis. *S. Matth. c. 6. ℣. 33.*

Cherchez donc premièrement le Royaume de Dieu, et sa justice, et l'on vous donnera le reste.

Tam Pater nemo. *Tertul. de Pœnitentia.*

Il n'y a point de Père si tendre et si charitable que vous, ô mon Dieu!

XXVIII. JOUR.

DU PARADIS.

I. L'ÉCRITURE, qui n'exagère rien, quand elle parle du Paradis, se sert d'expressions qui semblent tenir de l'exagération, et cependant elle en dit beaucoup moins qu'il n'y en a. *La récompense que Dieu prépare aux Saints va plus loin*, dit S. Paul, *que nos pensées et que nos desirs*; et cependant jusqu'où ne vont-ils pas? *Les biens de l'autre vie*, ajoute-t-il, *vont jusqu'à l'excès, et sont d'une élévation, à laquelle notre esprit ne peut atteindre.* Quelque excessifs que paroissent les tourmens des Martyrs, quelque horribles que paroissent leurs supplices, *ils n'ont pourtant nulle proportion avec le bonheur qui doit en être la récompense.* Peut-on dire quelque chose de plus fort, pour nous donner idée de la grandeur du bonheur qui nous attend dans le Ciel? et

Nec in cor hominis ascendit. 1. *Cor.* c. 2. ℣. 9.

Supra modum in sublimitate. 2. *Cor.* c. 4. ℣. 17.

Rom. c. 8. ℣. 18.

cependant ce qu'on en dit n'est rien en comparaison de ce qui en est.

II. Quelque chose qu'aient fait et souffert les Saints pour mériter une si grande récompense, on peut dire qu'ils l'ont pour rien, *Pro nihilo salvos facies illos. Il n'y a que dans le Paradis*, dit le Prophète, *que le Seigneur paroît magnifique*, et cependant quelle beauté, quelle magnificence. Dieu ne fait-il pas éclater dans toutes les créatures que renferme l'univers, dans les astres que nous voyons briller, et rouler sur nos têtes ? Quelque grands et quelque purs que puissent être les plaisirs que nous goûtons dans cette vie, ce ne sont que de petites gouttes qui découlent de cette source d'eau vive; mais dans le Ciel, *les Bienheureux seront, pour-ainsi-dire, plongés dans un torrent de plaisirs. Ils seront*, dit le Prohète, *enivrés de ces saintes délices, qu'ils boiront à longs traits dans la maison du Seigneur, quand ils seront assis à la table, où Dieu les servira lui-même.*

Quia ibi sollummodo magnificusest Dominus. *Isai. c. 33. v. 22.*

Torrente voluptatis tuæ potabis eos. *Psal. 35. c. 9.*

Inebriabuntur ab ubertate domus tuæ. *Ibid.*

Transiens ministrabit illis.

III. Ce qu'on peut dire de mieux du Paradis, c'est qu'il est le digne prix du sang d'un Dieu. Quel doit être un bonheur que Dieu achète à ce prix, et qu'il ne croit pas trop acheter ? Dieu ne sauroit plus nous donner, quelque chose qu'il nous donne, que JESUS-CHRIST n'a mérité pour nous. Sa puissance, sa sagesse et sa magnificence ne peuvent aller plus loin que les mérites de son Fils. Tout ce que peut nous donner Dieu, quand il ne se donnera pas lui-même, sera toujours moins que ce qu'il nous doit, parce que ce sera toujours moins que ce que son Fils a mérité pour nous, puisque ses mérites sont infinis : si c'est libéralité à notre égard, c'est justice à l'égard de son Fils dont nous sommes les membres, et dans les droits duquel nous entrons. Après cela ne pouvons-nous pas pousser nos espérances aussi loin que nos desirs ? Si nous ne le faisons pas, c'est que nous ne connoissons pas le prix du sang d'un Dieu.

Luc. c. 12. ℣. 37.

Proposito gaudio sustinuit crucem. *Heb. c. 12. ℣. 2.*

Tâchons d'animer notre courage et notre espérance dans la vue d'un si

grand bonheur, et ayons honte de faire si peu pour mériter une récompense qui a tant coûté aux Saints, et à JESUS-CHRIST *même.*

Non sunt condignæ passiones hujus temporis ad futuram gloriam quæ revelabitur in nobis. *Rom. c.* 8. ℣. 18.

Les souffrances de cette vie n'ont nulle proportion avec la gloire que Dieu nous prépare dans le Ciel.

Quis alius noster est finis, quàm pervenire ad regnum cujus nullus finis? *S. Aug. lib. de Civit. Dei.*

Quelle doit être notre fin, sinon d'arriver au Royaume qui n'a point de fin ?

XXIX. JOUR.

De l'incompréhensibilité de Dieu.

DIEU est incompréhensible, parce qu'il ne peut être compris par aucun temps, puisqu'il est éternel, qu'il est devant tous les temps, qu'il est après tous les temps; et qu'il les renferme, sans en être enfermé : il ne peut être compris par aucun lieu, parce qu'il est immense, qu'il est devant tous les lieux et au-delà de tous les lieux : il ne peut être compris par nos pensées, parce qu'il est devant toutes nos pensées et au-delà de toutes nos pensées, qu'il en est le principe, qu'il en doit être la fin et le principal objet. Il est dans notre esprit, mais il n'y est pas enfermé; il est dans notre cœur, mais il n'y est pas borné, parce qu'il est le principe de notre esprit et de notre cœur, qu'il est bien au-dessus des mouvemens de notre cœur et de notre esprit.

II. Dieu n'est rien de ce que nous pouvons voir, rien de ce que nous pouvons sentir, rien de ce que nous pouvons imaginer, rien de ce que nous pouvons concevoir ; tout ce que nous voyons, tous ce que nous sentons ; tout ce que nous imaginons est dans lui, puisqu'il est immense, mais ce n'est pas lui : nous le pouvons croire, nous le pouvons connoître, nous le pouvons adorer, nous le pouvons aimer, nous le pourrons même un jour posséder, mais nous ne pourrons jamais le comprendre. Bien loin que cela me fasse de la peine, mon Dieu, c'est ce qui me console, c'est ce qui me réjouit ; car c'est par-là même que je comprends que vous êtes mon Dieu, de ce que je ne puis pas vous comprendre. Foibles esprits qui ne veulent pas croire Dieu ; parce qu'ils ne peuvent pas le comprendre : s'ils le pouvoient comprendre, il seroit borné, et ainsi il ne seroit pas Dieu. Rien ne me donne plus de facilité à croire Dieu, que de ce que je ne puis pas comprendre ce que la foi m'en apprend. Son

incompréhensibilité me le fait en quelque manière comprendre, ou au moins m'en donne l'idée que j'en dois avoir.

III. C'est aux esprits purs et humbles que Dieu prend plaisir de se faire connoître; ils le sentent sans le voir, ils le goûtent sans le concevoir, et ils le comprennent en quelque manière sans le comprendre. *Je vous bénis, mon Père*, disoit le Sauveur, *de ce que vous cachez vos mystères aux sages du siècle, et aux orgueilleux, et de ce que vous les découvrez aux petits.* En effet, ce que Dieu leur en découvre, leur fait assez concevoir qu'il y en a encore davantage à connoître; et que ce qui fait l'objet maintenant de leur foi, sera un jour l'objet de leur béatitude, puisque ces perfections étant infinies par-là même qu'ils ne les pourront comprendre, elles seront capables de les rendre éternellement et infiniment heureux.

Matth. c. 11. v. 25.

Si vous ne pouvez pas comprendre Dieu, ni le connoître parfaitement,

vous pouvez parfaitement l'aimer, et c'est ce qui doit vous consoler.

Forsitan vestigia Dei comprehendes, et usque ad perfectum omnipotentem reperies. *Job. c.* 11. ℣. 7.

Est-ce que vous pourrez comprendre la conduite de Dieu? est-ce que vous pouvez connoître parfaitement le Tout-puissant.

Si quis non intelligat te, gaudeat, et sic amet non inveniendo invenire te potius, quàm inveniendo non invenire. *S. Aug. L. Confes. 6.*

Si l'homme, mon, Dieu ne vous comprend pas, qu'il s'en réjouisse, et qu'il croye vous connoître mieux quand il sent bien qu'il ne vous comprend pas, que s'il croyoit vous avoir compris.

XXX. JOUR.

De l'amour de JESUS-CHRIST.

I. L'AMOUR de JESUS-CHRIST fait notre bonheur dans cette vie ; si JESUS est fait pour nous, nous sommes faits pour lui ; tout autre objet peut amuser notre cœur, celui-là seul le peut contenter. Qu'y a-t-il de plus doux que d'aimer, mais d'aimer un objet infiniment aimable, mais de le posséder cet objet qui renferme tous les biens, et qui fait le souverain bonheur des Saints dans le Ciel ; mais de le posséder avec assurance, que rien ne peut nous l'arracher si nous ne le voulons, et avec une espérance certaine de le posséder encore un jour plus parfaitement ? N'est-ce pas là un Paradis en terre ? et n'est-ce pas l'avantage que nous procure l'amour de JESUS-CHRIST s'il est sincère ? Ah ! quel bonheur lorsqu'une ame peut dire : Mon JESUS est

à moi et je suis à lui, et rien ne m'en peut séparer. C'est cette bonne part qu'avoit choisi Magdeleine, et que personne ne lui pouvoit ôter. Marthe, dont on fait la fête aujourd'hui, occupée à servir son Maître, est généreuse; mais Marie occupée uniquement à l'aimer, et à jouir des fruits de son amour, est plus heureuse. Quelles douceurs! il faut les sentir pour les concevoir; mais il faut aimer tout de bon pour les sentir: *Da amantem, et senti quod dico.* Je mérite d'être malheureux, si je cherche mon bonheur ailleurs que dans JESUS-CHRIST, étant sûr de l'y trouver. *Augustin.*

II. L'amour de JESUS-CHRIST est le gage le plus sûr de notre bonheur futur, et la marque la plus infaillible de notre prédestination. La miséricorde envers les pauvres, la dévotion à la sainte Vierge sont des marques fort sensibles de la prédestination; mais après tout, elles ne sont pas absolument infaillibles; mais on ne peut avoir un amour sincère et constant pour J. C.,

et n'être pas prédestiné. L'Ange exterminateur qui désola les maisons des Egyptiens en tuant tous les premiers nés, épargna toutes les maisons qui étoient marquées du sang de l'Agneau, lequel étoit la figure de JESUS-CHRIST. Un cœur marqué de ce caractère peut-il être réprouvé? Les lions même respectèrent le nom de JESUS, qui étoit écrit sur le cœur de S. Ignace Martyr. Si un cœur où l'amour de JESUS est gravé, pouvoit être dans l'enfer, les flammes même de l'enfer le respecteroient, elles n'oseroient brûler un cœur qui brûle de l'amour de JESUS.

III. L'amour de JESUS-CHRIST n'est pas seulement la marque la plus infaillible de notre prédestination, il en est encore la cause la plus efficace. La prédestination est l'effet d'une heureuse distinction que Dieu fait de certaines personnes qu'il tire de la masse de perdition, d'un amour particulier qu'il a pour elles; et pour qui a-t-il cet amour particulier, si ce n'est pour ceux qui aiment particulièrement son

Fils? Il l'aime d'un amour infini; et ainsi ou il n'aime rien que lui, ou il n'aime rien que par rapport à lui, de sorte que nous sommes aimés à proportion de l'amour que nous avons pour JESUS-CHRIST. Si j'aime beaucoup JESUS-CHRIST, le Père éternel m'aime beaucoup; et en vertu de cet amour, il me prédestine; si je ne l'aime point, il ne m'aime point, il me réprouve. Si je bannis le Fils de mon cœur, je suis banni du cœur du Père; et si je suis banni du cœur du Père, que suis-je, sinon un réprouvé? Car qu'est-ce qu'un réprouvé, disoit le démon lui-même par la bouche d'un possédé, sinon un malheureux qui n'aime point et qui ne peut aimer JESUS?

Demandez au Père éternel, que puisqu'il ne nous aime et ne nous prédestine qu'autant que nous aimons son Fils, il nous donne lui-même les lumières pour connoître parfaitement son Fils, et les graces pour l'aimer.

Ipse enim Pater amat vos, quia vos me amatis. *S. Joan. c. 16. ℣. 27.*

Car mon Père vous aime, parce que vous m'avez aimé.

Si habemus te, quid amplius volumus? numquid amanti sufficis? *S. Bonav. in stimulo amoris.*

Si nous vous possédons, mon JESUS, *que desirons-nous davantage? n'avez-vous pas de quoi contenter un cœur qui vous aime?*

XXXI. JOUR.

Du zèle de la gloire de Dieu.

1. On regarde le zèle de la gloire de Dieu comme une vertu qui n'est que des parfaits, et pourtant elle n'est pas moins d'obligation que la charité, qui en est le principe unique et nécessaire. Point de salut pour nous sans charité, mais point de charité sans zèle de la gloire de Dieu. Ce que l'ardeur est au feu, le zèle l'est à la charité: peut-il y avoir du feu sans ardeur? peut-il donc y avoir de la charité sans zèle de la gloire de Dieu? Tout Chrétien, dès-là qu'il est Chrétien et enfant de Dieu par adoption, doit dire, aussi-bien que celui qui est Fils de Dieu par nature: *C'est une nécessité pour moi de m'occuper des intérêts de Dieu*, de procurer sa gloire. On appelle l'homme du Roi, dans les tribunaux de la Justice, celui qui a soin de

In iis Patris me sunt, opo me esse. *Luc.* c. ℣. 49.

Tu autem homo Dei. 1. *Timoth.* c. 6. ℣. 11.

maintenir les intérêts du Roi. S. Paul appeloit, pour cette raison, son disciple Timothée, *l'homme de Dieu*, parce qu'il étoit chargé des intérêts de Dieu dans son Eglise. On peut dire que saint Ignace, dont on fait la fête aujourd'hui, étoit l'homme de Dieu dans tout l'univers, puisqu'il a toujours cherché et procuré en tout et par tout, non seulement la gloire de Dieu, mais la plus grande gloire de Dieu. Tout Chrétien doit être l'homme de Dieu dans son état, un Roi dans son Royaume, un Prélat dans son Diocèse, un Magistrat dans son Office, un Père dans sa famille: leur principale occupation est d'y ménager les intérêts de Dieu, ils ne peuvent les négliger sans infidélité, mais ils ne peuvent les trahir sans une insigne perfidie.

II. Quand nous ne serions pas aussi obligés que nous le sommes à avoir du zèle pour la gloire de Dieu, nous devrions nous faire un honneur de la procurer, parce que rien n'est si glorieux pour nous. La gloire de Dieu

est le bien de Dieu; c'est donc quelque chose de divin, c'est donc quelque chose d'infini. En effet, si la gloire croît à proportion de la dignité de celui à qui elle appartient, quelle doit être l'excellence de la gloire de Dieu? Toutes les créatures, quelque excellentes qu'elles soient, ne sont rien devant Dieu; que peut donc être la gloire de toutes les créatures, comparée à la gloire de Dieu? La gloire de JESUS-CHRIST en tant qu'homme, étoit quelque chose de très-excellent et de très-parfait; et cependant quand il la compare à celle de son Père, il avoue lui-même qu'elle n'est rien: *Gloria mea nihil est.* Qu'est-ce donc que la gloire de toutes les créatures, comparée à celle de Dieu? il faut dire qu'elle est moins que rien; comme il n'y a proprement rien de grand que Dieu, il n'y a aussi rien de grand que sa gloire, et nous n'avons de véritable grandeur qu'autant que nous avons de zèle pour la procurer. Jugez par-là combien saint Ignace a été grand. *Joan. c. 8 v. 54.*

III. Il s'ensuit de là qu'une ame convertie, qu'une faute empêchée, que la moindre bonne œuvre, que le moindre acte de vertu est quelque chose de plus grand et de plus glorieux que tous les exploits des plus fameux conquérans, que les négociations les plus importantes, que la conquête ou le gouvernement d'un Empire. La foi nous l'apprend, et la raison même nous en convainc, parce que tout cela n'est que la gloire de la créature, au lieu que les bonnes œuvres, les actes de vertu, procurent la gloire du Créateur, d'où il arrive qu'il n'y a nulle comparaison de l'un à l'autre, nulle proportion. Que cette vérité bien conçue inspire aux bonnes ames d'ardeur pour toutes les actions qui peuvent contribuer à la gloire de Dieu! Quelle ferveur dans tous les exercices de piété! Quelle grandeur d'ame! Quelle noble et sainte fierté! Quel mépris pour tout ce qui n'est point Dieu, pour tout ce qui n'a point de rapport à sa gloire! Si vous êtes si peu ardent pour procu-

rer la gloire de Dieu, si peu fervent dans son service, si peu fidèle dans vos exercices de piété, c'est que vous ne croyez pas, ou au moins que vous ne concevez pas cette vérité. S. Ignace en étoit bien pénétré, lui qui protestoit, qu'il croyoit tous les travaux de sa vie bien employés quand il n'auroit empêché qu'un seul péché mortel. Quel zèle de la gloire de Dieu dans le cœur de ce grand Saint! mais quelle froideur, quelle lâcheté dans le vôtre!

Adressez-vous à saint Ignace, pour le prier qu'il vous obtienne un peu de ce zèle pour la gloire de Dieu, dont il a été embrâsé. Dans quelque état que vous soyez, vous avez et l'occasion et l'obligation de pratiquer le zèle.

Si ego glorifico meipsum, gloria mea nihil est. *S. Joan. c. 8. ℣. 54.*

Si je cherche ma propre gloire, ma gloire n'est rien.

Quidquid Deus non est, aut nihil

est, aut pro nihilo computari debet. *Imit. Christi.*

Tout ce qui n'est point Dieu, ou n'a point de rapport à Dieu, n'est rien, et se doit compter pour rien.

RÉFLEXIONS CHRÉTIENNES POUR TOUS LES JOURS DE L'ANNÉE.

AOUT.

PREMIER JOUR.

Qu'il y a un Dieu.

1. Il y a un Dieu. Cette vérité paroît évidente par elle-même, il n'y a qu'un esprit stupide qui la puisse ignorer, et il n'y a qu'un cœur entièrement corrompu qui en puisse douter. C'est une vérité qui se connoît autant par le sentiment que par le raisonnement;

la vouloir prouver, c'est, ce semble, l'obscurcir. Le consentement de tous les peuples, dans tous les lieux et dans tous les temps, quoiqu'ils soient si différens en toute autre chose, en est une démonstration sensible; c'est une voie de la nature qui ne peut mentir, ce ne peut être l'effet d'un faux préjugé, il n'en est point d'universel. Les sens, l'imagination et les passions, qui sont les sources des faux préjugés, ne favorisent point l'idée d'un Dieu, parce que cette idée les combat, bien loin de les favoriser. Un homme qui par la corruption de son cœur, est sourd et insensible à cette voix de la nature, prouve par son insensibilité même qu'il y a un Dieu, mais un Dieu vengeur. L'opposition d'un seul homme au sentiment de tout le genre-humain, est quelque chose de si extraordinaire, que ce ne peut être l'effet que d'un aveuglement et d'un châtiment extraordinaire. L'homme corrompu veut douter s'il y a un Dieu, parce qu'un Dieu infiniment pur est incommode à un cœur impur; et vous, mon Dieu, pour

vous venger, vous l'abandonnez à son doute; mais ce doute ne lui donnera pas la paix qu'il cherche au milieu de ses désordres. Il pourra douter, mais il ne pourra jamais se persuader qu'il n'y a point de Dieu. Fut-il jamais un Athée de bonne foi?

II. L'homme, pour être convaincu qu'il y a un Dieu, n'a qu'à ouvrir ses yeux pour contempler l'Univers. Tout ce qu'il y voit lui prêche qu'il y a un Dieu. Ces globes immenses que nous voyons rouler sur nos têtes avec une harmonie si charmante, et des révolutions si réglées; les astres qui sont placés dans ces globes, et qui sont si admirables pour leur grandeur, pour leur beauté, pour leur lumière, si rapides dans leur mouvement, si réglés dans leurs périodes, si constans dans leurs vicissitudes, si merveilleux dans leurs effets, n'annoncent-ils pas, Seigneur, votre gloire à tous ceux qui ne veulent pas être sourds à cette voix si éclatante? Tant de plantes qu'on voit sur la terre, qui ont chacune leur pro-

Cœli enarrant gloriam Dei *Psal.* 18. *v.* 1.

priété, tant de métaux qui ont chacun leur usage, tant d'animaux qui ont chacun leur instinct, tant d'agens, qui avec des inclinations si différentes, et souvent opposées, agissent pourtant de concert, et vont à la même fin; toutes ces créatures ne crient-elles pas à ceux qui ne veulent point boucher leurs oreilles, de peur de les entendre : *Ipse fecit nos, et non ipsi nos;* nous ne nous sommes pas faits nous-mêmes, c'est le Seigneur qui nous a faits? Cette opposition des quatre élémens, qui par leur discorde même entrent dans le concert de toutes les créatures, et par leurs combats servent à maintenir cette union, d'où dépend la conservation de l'Univers, cette opposition, dis-je, ne nous fait-elle pas sentir qu'il faut avoir renoncé à la raison, pour ne pas reconnoître que tout cela ne peut être que l'ouvrage d'une souveraine raison? Qui s'avisa jamais de penser qu'un Palais magnifique bâti dans toutes les règles de l'art, enrichi des meubles les plus superbes, orné des plus admirables peintures, fût un effet du hazard,

Psal. 99. 3.

et du concours fortuit de quelques atomes ? Quel Palais approche de la beauté, de la magnificence, de la proportion et de la régularité qui paroît dans la structure du monde ? Qui peut donc en être l'Architecte, sinon vous, ô mon Dieu ! et l'attribuer à un aveugle hazard, n'est-ce pas être encore plus aveugle ?

III. L'homme, pour vous connoître, Seigneur, n'a qu'à ouvrir les yeux, et à se regarder lui-même. Quoi de plus admirable que cette multitude, cette délicatesse, cet arrangement, cette proportion, ce rapport qu'ont entr'eux tant d'organes si différens dans leur matière, dans leur figure, dans leur situation, dans leurs mouvemens, dans leurs fonctions, qui concourent pourtant avec un concert si merveilleux et si infaillible à une même fin ? Qui ne vous voit pas, mon Dieu, en tout cela, que voit-il ? Mais si je rentre dans moi-même pour y considérer mon ame, quelles traces, et quelles preuves encore plus convaincantes

Signatum est super nos lumen vultûs tui, Domine *Psal.* 4 ℣. 7

de la vérités d'un Dieu n'y trouvai-je pas ? Ce penchant universel, et par conséquent naturel, pour le bien, cette aversion universelle pour le mal, ne prouvent-ils pas qu'il y a un premier et universel moteur qui imprime ce mouvement à tous les hommes ? Ces reproches de la conscience, qui fait que nous nous condamnons en secret dans de certaines actions, quoique personne ne nous accuse, ne font-ils pas sentir que nous reconnoissons un Juge Souverain dont il n'y a point d'appel ? Ce regard vers le Ciel, qui échappe à tout misérable dans sa peine, sans même qu'il y pense, ne marque-t-il pas qu'on sent qu'il y a un Dieu dans le Ciel qui nous peut secourir ? Ce mouvement continuel du cœur, qui le porte à chercher toujours son bonheur, sans que pourtant tous les biens que nous possédons sur la terre le contentent, n'est-il pas une preuve sensible que son cœur a une capacité en quelque manière infinie, et qu'il n'y a qu'un bien infini, qu'un souverain bien qui le puisse

remplir ? et quel est ce souverain bien, sinon vous, mon Dieu, qui seul nous pouvez contenter ?

Dites-vous souvent à vous-même : Il y a un Dieu. Nulle vérité n'est plus capable de nous retenir dans notre devoir, de nous rappeler quand nous en sommes sortis, de nous consoler dans nos peines, et de nous animer dans nos bons desseins.

Invisibilia ipsius à creatura mundi per ea quæ facta sunt, intellecta conspiciuntur. *Rom.* c. 1. ℣. 20.

Dieu, tout invisible qu'il est, se fait connoître, et se rend en quelque façon visible par les ouvrages qu'il a créés.

Nemo Deum negat, nisi cui expedit Deum non esse. *S. August.*

Personne ne nie qu'il y ait un Dieu, sinon celui à qui il seroit avantageux qu'il n'y eût point de Dieu.

II. JOUR.

Qu'il y a une Religion.

I. S'IL y a un Dieu, il doit y avoir une Religion. Qu'est-ce que la Religion? C'est un commerce entre Dieu et les hommes, dans lequel Dieu se fait connoître aux hommes et les hommes glorifient Dieu. Ne vous êtes-vous pas fait connoître aux hommes, Seigneur, et votre puissance, votre sagesse, votre bonté, et toutes vos autres perfections ne se sont-elles pas rendues visibles dans vos ouvrages? N'est-ce pas aussi un devoir indispensable à l'homme de vous glorifier? et c'est l'exercice de la Religion. Car si nous vous connoissons, mon Dieu, ne connoissons-nous pas en même temps que vous êtes infiniment parfait? Pouvons-nous donc nous dispenser de vous louer, et de vous aimer? ne connoissons-nous pas que vous êtes

un Être souverain, indépendant, et de qui tout dépend? Ne sommes-nous donc pas obligés de vous rendre nos hommages, soit intérieurs par l'adoration, soit extérieurs par le sacrifice? Ne connoissons-nous pas que vous êtes le principe de tous nos biens? Ne devons-nous donc pas avoir une parfaite reconnoissance pour vous, et vous la marquer par nos services? Ne connoissons-nous pas que Dieu est infiniment bon et infiniment libéral, et ainsi capable de subvenir à nos besoins? Nous devons donc nous adresser à lui par la prière; et l'exercice de tous ces actes, la pratique de tous ces devoirs, n'est-ce pas ce qu'on appelle Religion?

II. Le culte que nous rendons à Dieu par la Religion, doit être un culte extérieur, public et commun. Il doit être extérieur; car puisque l'homme a reçu de Dieu son corps aussi-bien que son ame, il doit lui faire hommage de ces deux parties. Il doit être public: l'homme, mon Dieu, ne doit-il pas se faire honneur de servir

un si grand Maître, et de le glorifier? et doit-il donc se contenter d'un culte secret? Ce culte doit être commun: tous les hommes reçoivent de Dieu tant de biens qui leur sont communs: ils doivent donc conspirer ensemble pour l'en remercier et pour l'honorer. L'homme est naturellement sociable: si donc les hommes doivent être liés ensemble par les liens de la société dans toutes les autres actions de la vie, ne doivent-ils pas l'être dans les principales, c'est-à-dire dans celles qui règlent le culte qu'on rend à Dieu? Comme l'inclination naturelle, jointe à la raison, et à un amour réglé que chacun a pour soi, sont les liens qui unissent les hommes ensemble pour faire la société: aussi un amour-propre mal réglé, des passions trop fortes, des intérêts particuliers, rompent souvent les liens, et causent la division. Il a donc fallu, mon Dieu, un lien plus fort pour retenir les hommes, et c'est celui de votre culte, c'est-à-dire de la Religion. Ce lien nous attache en même temps à vous et aux hommes.

avec tant de dépendance, que nous ne pouvons rompre avec les hommes sans rompre avec vous, et qui ne craindroit cette rupture?

III. Il n'y a qu'une Religion, tous les hommes n'ont qu'un même principe: ils ne doivent aussi avoir qu'une même fin qui est Dieu, et il ne doit y avoir qu'une voie qui nous conduise à cette fin; et c'est ce que fait la Religion. Il y a une infinité de chemins pour s'égarer; mais comme la vérité est une, il n'y a qu'un chemin qui nous y puisse conduire, et c'est ce chemin que la Religion nous apprend. Il n'y a que vous, ô mon Dieu, qui nous puissiez conduire à vous, il n'y a que vous qui vous honoriez comme vous le méritez, et il n'y a que vous qui puissiez nous apprendre comment il faut dignement vous honorer. Dieu est l'Auteur de la Religion naturelle, qui n'est autre que la raison, qui a toujours les mêmes principes et la même fin. L'homme, quand il l'a suivie, a été droit à Dieu; mais foible qu'elle

étoit, elle s'est laissée corrompre par les sens et par les passions. Il a fallu, mon Dieu, que vous parlassiez d'une manière plus claire et plus forte pour vous faire entendre et pour vous faire obéir. Et c'est pour cela qu'il a fallu une Religion surnaturelle. La Religion Juive en a été le commencement et comme l'ébauche, et la Religion Chrétienne en est la perfection. Béni soyez-vous, Seigneur, de m'avoir fait la grace de m'y appeler!

Remerciez Dieu de la grace qu'il vous a fait de vous appeler à une Religion si parfaite; mais prenez la résolution de ne la déshonorer pas par une vie ou déréglée, ou imparfaite.

Unus Dominus, una Fides, unum Baptisma. *Ephes. c. 4. ℣. 5.*

Il n'y a qu'un Dieu, qu'une Foi, qu'une Religion, qu'un Baptême.

Religio est quodammodo regalis via, quæ una ducit ad regnum æternitatis firmitate securum. *S. Augustin. lib. 10. de Civit.*

La Religion est le grand et l'unique

chemin qui conduit à ce Royaume qui nous est assuré pour une éternité toute entière.

III. JOUR.

Que la Religion Chrétienne est la seule véritable.

I. S'IL y a un Dieu, il y a une Providence ; s'il y a une Providence, il y a une Religion véritable ; et s'il y a une véritable Religion, ce doit être la Chrétienne, qui reconnoît et adore JESUS-CHRIST comme Homme-Dieu. La vérité de cette Religion est appuyée sur des preuves si fortes, que non seulement il doit être évident à tout homme qu'il peut prudemment croire que Dieu est l'auteur de cette Religion, mais qu'il ne peut pas ne le pas croire sans une extrême imprudence, et un horrible aveuglement. Cet accord de l'ancien Testament avec le nouveau, tant de figures si bien marquées,

et si parfaitement remplies, cette multitude presque innombrable de Prophéties, qui marquent la venue de JESUS-CHRIST, sa naissance, sa vie, ses miracles, ses souffrances, sa mort, sa résurrection, la descente du Saint-Esprit, la réprobation des Juifs, la vocation des Gentils, l'établissement de l'Eglise; cette multitude, dis-je, de Prophéties entièrement accomplies, sans qu'il y ait manqué une seule circonstance, n'est-elle pas une preuve convaincante de la vérité de la Religion que ces prophètes annoncent? ne s'y pas rendre n'est-ce pas être rebelle à la lumière, et aimer son aveuglement? Vous avez voulu, mon Dieu, pour rendre cette preuve plus forte, que les ennemis même de la Religion Chrétienne, c'est-à-dire les Juifs, fussent les dépositaires de l'Ecriture qui renferme ces Prophéties, et nous fournissent eux-mêmes des motifs pour nous affermir dans notre foi, des armes pour les combattre, et à vous, Seigneur, des instrumens pour les condamner.

11. Vous nous parlez, Seigneur, mais tout-puissant que vous êtes, vous ne nous parlez que par les miracles que vous seul pouvez faire. C'est la voix par laquelle vous nous intimez vos ordres, et nous annoncez les verités que vous voulez que nous croyions. Il est aussi impossible que les vérités que vous nous attestez par les miracles, ne soient pas infaillibles, qu'il est impossible que vous nous trompiez. Dieu n'a-t-il donc pas autorisé les vérités que JESUS-CHRIST nous a enseignées, sur-tout celle qui est le fondement de toutes les autres, c'est-à-dire la divinité de JESUS-CHRIST, par un très-grand nombre de miracles, accompagnés de toutes les circonstances qui peuvent lever tout soupçon, attestés par quantité de témoins oculaires, qui n'avoient nul intérêt de nous tromper, qui en ont rendu témoignage en divers lieux, en divers temps, devant quantité de personnes, qui en avoient pu être eux-mêmes les témoins; sans que personne ait contredit ces faits, et se soit inscrit en faux; et ils ont attesté hautement

ces miracles, quoi qu'ils s'exposassent par-là à la rage d'ennemis également puissans et cruels; ils les ont confirmés par beaucoup de miracles qu'ils ont fait eux-mêmes; mais sur-tout par un miracle plus grand que tous les autres miracles, c'est-à-dire par une constance invincible à tous les tourmens. Pouviez-vous, mon Dieu, quoi que vous soyez tout-puissant, rendre un témoignage plus autentique à la divinité de votre Fils? Qui ne se rend pas à cette preuve, n'est-il pas ou un stupide, ou un aveugle volontaire, ou un insensé?

III. Si on nie tous ces miracles, n'est-on pas contraint de reconnoître un miracle incomparablement plus grand, c'est la conversion du monde entier sans miracles? Car qu'y a-t-il de plus surprenant, que de voir quelques pécheurs, foibles, lâches, timides, sans naissance, sans crédit, sans capacité, sans talens, entreprendre de changer la face de l'Univers, d'abolir des erreurs presqu'aussi anciennes que

le monde, les coutumes les plus universellement reçues, de détruire les Dieux adorés jusqu'alors, d'abattre les idoles, de renverser leurs Temples, de confondre la sagesse des Philosophes, de braver la puissance et la fureur des Empereurs du monde, et de vouloir persuader à tout l'univers qu'un homme mort sur une croix est un Dieu ? quelle entreprise ! Mais de quels moyens se servent-ils pour y réussir ? La pauvreté, la misère, les persécutions, les supplices les plus cruels auxquels ils s'exposent, la mort même qu'ils endurent tous, sont les principaux moyens qu'ils embrassent ; ils proposent une doctrine qui crucifie la chair, qui combat les sens, les inclinations les plus naturelles, les passions les plus fortes, et ce semble la raison même, et ne permettent presque pour toute récompense en cette vie à ceux qui les suivent, que des persécutions, et l'obligation de maintenir cette doctrine aux dépens de leur vie ; quels moyens ! quel rapport à une si grande entreprise ! et cependant ces

hommes si foibles et si misérables, avec ces moyens, changent la face de l'Univers, convertissent le monde, font adorer JESUS-CHRIST crucifié par tous les peuples, par les Sages, par les Empereurs; et cette croix qui avoit été le scandale des Juifs, qui avoit paru une folie aux Gentils, devient un monument de gloire, que les Rois mêmes se font honneur d'imprimer sur leur front, et de porter sur leur couronne; quelle entreprise! quels moyens! quels succès! Si un miracle si surprenant, qui en renferme tant d'autres, n'est pas votre ouvrage, mon Dieu, de qui l'est-il donc, et quel autre que vous peut faire réussir une entreprise aussi grande par des moyens tout contraires? C'est pour moi, Seigneur, que vous avez opéré tous ces prodiges; c'est pour établir une Religion où je pusse aisément et sûrement me sauver. Comment pourrai-je jamais assez vous en marquer ma reconnoissance?

Remerciez Dieu de la grace qu'il vous a faite de vous appeler à la Religion

gion Chrétienne par préférence à tant d'autres qui sont dans l'infidélité, et tâchez de lui en marquer votre reconnoissance en honorant votre Religion par vos mœurs.

Non fecit taliter omni nationi, et judicia sua non manifestavit eis. *Psal.* 147. ℣. 9.

Le Seigneur n'a pas fait à toutes les Nations la même grace qu'il nous a faite, et il ne leur a pas fait connoître sa sainte Loi.

Sanguis Martyrum semen Christianorum. *Tertul.*

Le sang des Martyrs étoit une semence de Chrétiens.

IV. JOUR.

On ne peut servir Dieu et le monde.

S. Matth. 6. ℣. 24. Luc. c. 11. ℣. 23.

1. NUL *ne peut servir deux Maîtres*, dit JESUS-CHRIST. *Quiconque n'est point pour moi, est contre moi; et qui n'amasse point avec moi, dissipe.* Un ennemi déclaré est moins à craindre qu'un ennemi fourbe ou douteux; on se tient en garde contre l'un, mais comme on ne se défie point de l'autre, on est exposé à tous ses traits. Dieu ne veut point de cœur partagé, il veut tout ou rien; ne lui pas donner tout, c'est ne lui rien donner. Dieu est si grand, et votre cœur est si petit, et comment pourrez-vous y loger encore quelque chose avec Dieu? Dieu ne croit pas que ce soit trop vous donner, que de se donner tout à vous, et vous ne vous donnerez pas tout entier à lui? Y a-t-il donc quelque chose à perdre pour vous? Donnez tout, et vous trouverez tout;

donnez vous vous-même, et vous trouverez Dieu. S. Dominique, dont on fait la fête aujourd'hui, n'a été un si grand Saint, et n'a reçu de si grandes graces de Dieu, que parce qu'il s'est donné tout à Dieu, et sans la moindre réserve.

II. Dieu veut être dans notre cœur, comme un Roi dans son trône; un Roi ne souffre ni égal, ni compagnon; lui en vouloir donner un, c'est devenir rebelle. Nos ames sont les épouses de JESUS-CHRIST; l'amour d'époux est un amour délicat et jaloux; vous ne pouvez aimer d'autre que lui, sans lui être infidèle. Si vous donnez un rival à JESUS-CHRIST, vous lui donnez un ennemi, et vous devenez en même temps le sien. Mais que sera-ce donc de lui donner pour rival son plus cruel ennemi, c'est-à-dire le monde? Il faut que vous rompiez avec JESUS-CHRIST, si vous ne voulez pas rompre entièrement avec le monde; il n'y a point de tempérament à garder là-dessus. Vouloir accorder le monde avec

JESUS-CHRIST, c'est outrager JESUS-CHRIST. Le monde voudroit bien cet accord, il s'en feroit honneur, mais JESUS-CHRIST n'y veut point entendre, cet accord les déshonoreroit. On accorderoit plutôt la lumière avec les ténèbres, que JESUS-CHRIST avec le monde; si on veut mettre l'Arche sur l'Autel avec Baal, il faut qu'elle renverse cette idole, et qu'elle la brise.

III. Dieu ne veut point de ces gens neutres; une ame foible lui déplaît moins qu'une ame tiède, un ennemi déclaré qu'un lâche et foible ami. Il ne veut point de trève, il veut ou la paix, ou la guerre; les gens qui veulent se ménager avec deux Grands qui sont mal ensemble, se brouillent souvent avec tous les deux. Quand on veut contenter Dieu et le monde, on ne contente ordinairement ni l'un ni l'autre. Les devoirs qu'il leur faut rendre sont si incompatibles, qu'on ne peut remplir les uns, sans manquer aux autres. Malheur à vous, dit le Saint-Esprit, qui avez le cœur double,

On ne peut partager le cœur sans le déchirer. Un demi dévot fait plus de mal qu'un libertin ; comme on le croit bon, on n'est pas en garde contre lui, on l'imite sans scrupule ; au lieu que l'exemple d'un libertin est sans conséquence ; c'est une raison pour éviter une chose, de voir qu'il la pratique.

Sondez votre cœur pour voir s'il n'est point partagé, et s'il ne veut point tâcher d'accorder le monde avec JESUS-CHRIST ; *rien n'est plus commun, mais rien n'est plus dangereux.*

Nemo potest duobus Dominis servire. *S. Matth. c. 6. ℣. 24.*

Personne ne peut servir deux Maîtres.

Quid tibi de his quæ fecit Deus sufficit, cui Deus ipse non sufficit ? *S. August. in Psal.*

Si Dieu n'est pas capable de vous contenter, comment ses créatures, qui ne sont que l'ouvrage de ses mains, pourront-elles vous contenter ?

V. JOUR.

DE LA FIN DE L'HOMME.

Dieu nous demande des choses moins difficiles que le monde.

I. DIEU est non seulement un plus grand et un meilleur maître que le monde, mais plus commode, son service est plus aisé; en effet, peut-on rien voir de plus difficile que ce que le monde exige de ses partisans? L'ambition pousse ce jeune homme de qualité à la guerre, que ne lui en coûte-t-il pas? Il faut endurer la faim et la soif, le froid et le chaud, être exposé à toutes les injures de l'air, renoncer à la plupart des plaisirs, quelque penchant qu'il y ait, quelque complexion délicate qu'on ait, mener une vie plus rude que celle des Religieux les plus austères, ruiner sa fortune par de grandes dépenses, et sa santé par des fatigues excessives; se faire un honneur

d'exposer sa tête aux plus grands dangers, et en l'exposant, exposer son ame criminelle à un malheur éternel. Peut-on voir rien de plus difficile? et si vous le demandiez, mon Dieu, pour votre service, et pour notre salut, ne nous paroîtroit-il pas impossible?

II. Mais la vie d'un Courtisan qui paroît plus agréable, est-elle dans le fond moins incommode? car enfin, que ne lui demande pas le monde? Renoncer à sa liberté sans en avoir fait vœu, contraindre toujours ses passions sans pouvoir les vaincre, et sans vouloir les mortifier, ne dire jamais ce qu'on pense, ne faire jamais ce qu'on veut, n'oser jamais ce qu'on doit, blâmer ce qu'on estime, louer ce qu'on méprise, se soumettre à tout le monde, et vouloir être au dessus de tous; souffrir des injures sans oser s'en plaindre, et sans vouloir les pardonner, être à tout le monde, n'être jamais à soi, mourir de chagrin, paroître content, flatter tous les gens, se défier de tous, craindre toujours, espérer peu, hasar-

der beaucoup, n'obtenir rien ; n'est-ce pas la vie d'un Courtisan ? et n'est-ce pas la vie du monde la plus misérable ?

III. Dieu nous demande-t-il rien de si difficile ? Vous êtes Soldat de JESUS-CHRIST, il est votre Capitaine, vous vous êtes enrôlé par le baptême sous ses enseignes, et engagé de le suivre au combat. Avez-vous dans ce combat autant de fatigues à essuyer et de dangers à courir ? et cependant vous craignez de le suivre, vous reculez ; quelle lâcheté ! Il est votre Roi, vous lui devez faire votre cour ; demande-t-il des devoirs aussi gênans, des assiduités aussi grandes, des assujétissemens aussi pénibles, une obéissance aussi aveugle que le monde les exige de ses partisans ? Tout ce qu'il nous demande se réduit à l'aimer de tout notre cœur, et notre prochain comme nous-mêmes : *Qui diligit legem implevit ?* Quoi de moins difficile ? Ce que souffre un Soldat, ce que fait un Courtisan pour le monde est votre condamnation, ô vous qui ne voulez

Rom. c. 13. v. 8.

rien faire, ni rien souffrir pour Dieu!

Quand quelque chose vous paroîtra difficile, dites-vous à vous-même : Quoi! je ne ferois pas cela pour mon Dieu, moi qui n'ai rien trouvé de difficile, quand il a fallu contenter le monde ou ma passion!

Lassati sumus in via iniquitatis, ambulavimus vias difficiles. *Sap. c. 5. ℣. 7.*

Nous nous sommes lassés dans les voies de l'iniquité, et nous avons marché dans des chemins bien rudes.

Per quot pericula ad majus periculum itur? Amicus Christi si volo, nunc fio. *S. August.*

Que n'en coûte-t-il pas pour avoir la faveur des Grands? et par combien de dangers arrive-t-on à un plus grand danger? Pour être ami de Dieu, je n'ai qu'à le vouloir.

VI. JOUR.

Du Mystère de la Transfiguration.

I. JESUS-CHRIST mène trois de ses Disciples sur le Thabor, et *là il se transfigure devant eux, et son visage devient éclatant comme le soleil, et ses habits resplendissans et blancs comme de la neige*; il voulut que les mêmes Disciples qui devoient l'accompagner sur la montagne des Oliviers, l'accompagnassent au Thabor, et qu'ils fussent les témoins de sa gloire, comme ils le devoient être de ses douleurs. Ne voudriez-vous point être de ceux qui veulent bien accompagner JESUS sur le Thabor, mais non pas sur le Calvaire; qui veulent bien être compagnons de sa gloire, mais non pas de ses souffrances? Vouloir séparer ces deux choses, c'est vouloir l'impossible. Autant, dit saint Paul, que nous participerons

Sicut abundant passiones Christi in nobis, ita et per Christum abundat consolatio nostra. 2. *Cor.* c. 1. ℣. 2.

aux souffrances du Sauveur, autant nous participerons à ses joies. JESUS-CHRIST vouloit par sa transfiguration montrer à ses Disciples ce qu'il quitoit pour eux, et combien ils lui devoient : il vouloit fortifier leur foiblesse, et prévenir le scandale que devoient causer dans leur esprit les ignominies et les souffrances de sa Passion : il vouloit enfin animer leur courage par la vue de la gloire et du bonheur qui les attendoit, et qui devoit être la récompense des humiliations et des croix auxquelles ils devoient s'exposer pour son amour.

II. Pendant que JESUS s'entretenoit avec Moïse et Elie sur l'excès de l'amour qu'il devoit témoigner aux hommes en mourant pour eux, et qu'il ravissoit ses Disciples par le spectacle de la gloire, le Père éternel, pour contribuer à la gloire de son Fils, fit entendre sa voix : *C'est ici*, dit-il, *mon Fils bien-aimé, c'est l'objet de ma complaisance, c'est lui que vous devez écouter et que vous devez suivre ;* c'est mon Fils, c'est la Sagesse éter- Matth. c. 17. v. 5.

nelle, vous devez croire toutes les vérités qu'il vous enseignera; je vous le donne pour Maître, et je vous commande de l'écouter: *Ipsum audite*; soyez sûr qu'il ne peut vous tromper. C'est l'objet de ma complaisance éternelle, il doit donc être aussi l'objet de votre amour: et vous ne serez l'objet de ma complaisance, de cette complaisance qui fait les prédestinés, qu'autant que JESUS-CHRIST sera l'objet de votre complaisance et de votre imitation. *Ipsum audite*; c'est lui que vous devez suivre; c'est lui que je vous donne pour votre guide, mais pour un guide infaillible; pouvez-vous vous égarer en le suivant, et pouvez-vous manquer de vous égarer en ne le suivant pas? Le Père éternel vous y invite, il vous le commande; avez-vous besoin d'un commandement pour vous y obliger? L'amour que vous devez à JESUS, mais l'amour que vous vous devez à vous-même ne vous y engagent-ils pas assez fortement?

III. Les Disciples furent si charmés

de ce spectacle, si transportés de joie à la vue de la gloire de leur Maître, que Pierre ne put s'empêcher de s'écrier : Seigneur, qu'il fait bon ici ! et pourquoi ne demeurer pas éternellement dans un lieu où l'on se trouve si bien ? Mais l'Evangéliste ajoute, qu'il ne savoit ce qu'il disoit : oui, ce disciple si éclairé, qui avoit rendu un témoignage si éclatant à la divinité de son Maître, ne savoit ce qu'il disoit quand il vouloit demeurer toujours sur le Thabor, et passer sa vie dans les plaisirs et dans la joie ; quand il vouloit posséder sans souffrir, c'est-à-dire, sans le mériter, ce bonheur auquel on ne peut arriver que par la croix. Aussi en même temps que Pierre s'emporte dans ces vains désirs, tout ce beau spectacle disparoît, et les Disciples demeurent seuls avec JESUS ; mais non plus avec JESUS glorieux, trop heureux de posséder JESUS-CHRIST même dépouillé de sa gloire : car être au milieu des ignominies et des souffrances, et y être avec JESUS-CHRIST, c'est un véritable Paradis ; mais être

au milieu des plaisirs, et y être sans JESUS, c'est un véritable enfer, le pensez-vous? vous le penserez si vous aimez JESUS, et si vous ne le pensez pas, osez-vous dire que vous l'aimez?

Ne prétendez pas accompagner JESUS sur le Thabor, si vous ne voulez l'accompagner sur le Calvaire, ni participer à la gloire de JESUS-CHRIST, si vous ne participez à ses souffrances et à ses humiliations.

Petrus ait Jesu: Rabbi, bonum est nos hîc esse... non enim sciebat quid diceret. *S. Marc. c. 9. ℣. 4.*

Pierre dit à JESUS: Seigneur, il fait bon ici..... mais il ne savoit ce qu'il disoit.

Esse sine JESU gravis est infernus, esse cum JESU dulcis Paradisus. *Imit. Christ. L. 2. c. 8.*

C'est un rude enfer que d'être sans JESUS; c'est un Paradis bien doux que d'être avec JESUS.

VII. JOUR.

DU DESIR DU SALUT.

De la nécessité d'une volonté sincère de se sauver.

I. POUR se sauver, il ne faut que le vouloir, mais il faut le bien vouloir. Il n'est personne qui ne dise qu'il veut se sauver, et qui ne croye le vouloir; mais il en est peu qui le veuillent en effet. Il faudroit être fou pour dire qu'on se veut damner. Or il faut vouloir ou se damner, ou se sauver, il n'y a point de milieu; que fait-on? on s'abuse, ou l'on s'étourdit là-dessus. On s'imagine qu'on veut ce qu'on doit vouloir. On prend les mouvemens de l'esprit pour des mouvemens du cœur, ses sentimens pour des desirs: ou si on a des desirs, ce sont de ces desirs foibles et inefficaces, qu'on appelle velléités, qui n'aboutissent à rien qu'à nous amuser. On ne prend point les moyens

pour arriver à la fin qu'on se propose, on veut aller au terme sans en prendre le chemin ; cela s'appelle-t-il vouloir ? ou plutôt n'est-ce pas prendre plaisir à se tromper, et en s'imaginant vouloir ce qu'on ne veut pas, se mettre hors d'état de jamais rien exécuter ?

II. Il en est qui sont de meilleure foi. Ils veulent bien prendre quelques moyens pour se sauver, mais ils ne veulent pas ceux qui sont nécessaires, ou ils ne les veulent pas tous. Semblables à ces malades qui veulent bien prendre quelques remèdes, mais ceux qui sont plus à leur goût, et non pas ceux qui leur sont utiles : Est-ce vouloir de bonne foi guérir ? Ces gens-là veulent combattre lorsqu'il faut fuir, et fuir lorsqu'il faut combattre. Ils veulent composer avec le monde, lorsqu'il faut rompre avec lui. Ils veulent bien, disent-ils, quitter le péché mais non pas les occasions du péché ; renoncer aux plaisirs criminels, mais non pas à ceux qui sont dangereux ; employer quelque temps à la prière,

mais non pas à l'exercice de la pénitence; donner l'aumône, mais non pas payer leurs dettes. Ces gens sont d'autant plus en danger, que paroissant faire quelque chose pour se sauver, ils se croient en assurance, quoi qu'en ne faisant pas tout ce qu'il faut, c'est comme s'ils ne faisoient rien.

III. N'est-ce point là, Seigneur, ma disposition ? N'ai-je point d'autant plus sujet de craindre là-dessus, que je crains moins, puisque mon assurance n'est peut-être qu'un effet de mon aveuglement, qui me cachant mon danger, me met dans l'impuissance de m'en garantir ? Ma négligence à me servir des moyens que je dois juger être les plus propres pour mon salut, si je ne me veux tromper moi-même; mon opiniâtreté à rejeter ceux qui me paroissent ou difficiles ou contraires à mes inclinations ? mon inconstance à pratiquer ceux que je m'étois proposé, ne marquent-elles pas que je n'ai pas été jusqu'ici de bonne foi sur le desir de mon salut ?

que j'ai pris plaisir à me flatter, et à me tromper, et que par la fausse persuasion que je voulois sincèrement mon salut, lorsque je n'en prenois pas les moyens, je me suis mis dans l'impuissance de le faire ? Délivrez-moi, Seigneur, d'une illusion qui a des suites aussi funestes.

Sondez votre cœur ; examinez la sincérité de vos desirs sur l'affaire du salut, et jugez-en par le courage que vous avez à embrasser les moyens les plus propres pour l'assurer, et par votre fidélité à les pratiquer.

Non omnis qui dicit mihi, Domine, Domine, intrabit in regnum cœlorum. *S. Matth. c. 7. ℣. 2.*

Tous ceux qui me disent, Seigneur, Seigneur, n'iront pas au Ciel.

Ridiculum est dicere, volui, et non feci. *S. Bernard.*

C'est une chose ridicule de dire toujours je veux, et de n'en venir jamais à l'exécution.

VIII. JOUR.

DE LA MORT.

La mort est un passage du temps à l'éternité.

I. Le moment de la mort nous fait passer du temps à l'éternité, nous fait entrer dans un état éternel. *De quelque côté que tombe l'arbre*, dit le Sage, *il y demeure pour toujours; si l'arbre tombe du côté du septentrion*, c'est-à-dire, si l'homme meurt dans le péché, c'est pour une éternité infiniment malheureuse. *Si l'arbre tombe du côté du midi*, c'est-à-dire, si l'homme meurt dans l'état de grace, c'est pour une éternité infiniment heureuse. O moment fatal qui renferme une éternité toute entière! ô moment fatal qui décide de tout et pour toujours! que les hommes pensent peu à toi! et c'est pour cela qu'ils s'y préparent si peu, et c'est pour cela qu'ils prennent si peu. *Eccles. c. 11. ℣. 3.*

de mesures pour arrêter les terribles suites où tu les engages, qui ne sont rien moins qu'un bonheur, ou un malheur éternel.

II. Il n'y a rien de grand, rien d'important que ce moment d'où dépend l'éternité, parce qu'il n'y a rien de grand, rien d'important que ce qui est éternel; c'est cela seul qui doit être l'unique objet de nos soins et de nos empressemens, de nos craintes et de nos desirs, de notre tristesse et de notre joie, c'est ce qui doit uniquement nous occuper; tout le reste, quelque grand qu'il paroisse, n'est que bagatelle, n'est qu'amusement, n'est rien. Quand on parloit de quelque affaire au B. Louis de Gonzague, *Que sert cela*, disoit-il, *à l'éternité?* il n'y sert de rien; cela donc ne me regarde pas. Il est rude, mais il m'y sert, ah! qu'il est doux pour moi! Cela est agréable; mais il me nuit pour l'éternité, ah! qu'il est horrible pour moi! Un cachot m'y conduit, je le préfère au trône; un trône m'en écarte, c'est

un cachot pour moi. C'est ainsi qu'on pense, c'est ainsi qu'on parle quand on a de la foi, quand on est Chrétien, c'est-à-dire, rempli des sentimens de l'éternité. Qui est-ce donc qui est véritablement Chrétien? l'êtes-vous vous-même, et qu'êtes-vous si vous ne l'êtes pas?

III. Comme toutes les lignes du cercle vont aboutir à ce point qu'on appelle le centre, aussi tous les desirs, les actions et les desseins de l'homme doivent aboutir à ce point de temps, à ce moment fatal de la mort, duquel dépend l'éternité. Il ne doit rien omettre pour l'assurer, et pour faire en sorte qu'il se trouve joint avec la grace, avec l'amitié de Dieu: car quand j'aurois perdu biens, santé, repos, honneur; quand j'aurois été accablé de tous les maux, si dans le moment de la mort je me trouve en grace, que me nuit tout cela? Ce seul moment raccommode tout, me dédommage de tout. Quand j'aurois possédé tous les biens, joui de tous les plaisirs, et de

tous les honneurs, quand j'aurois été le plus heureux homme du monde, si dans ce dernier moment je me trouve en péché, que me sert tout cela ? tout est perdu pour moi et pour toujours. Ce seul moment détruit tout. Je n'ai donc point d'autre affaire au monde que de ménager ce moment, que de m'en assurer ; je veux donc oublier tout le reste pour y penser.

Imitez la pratique du B. Louis de Gonzague, et demandez-vous souvent à vous-même sur les desseins qu'on vous propose, et sur ceux que vous formez : Quid hoc ad æternitatem ? *Que sert cela pour l'éternité ?*

Ibit homo in domum æternitatis suæ. *Eccles. c. 12. ℣. 5.*

L'homme ira dans la maison de son éternité.

A momento pendet æternitas.

L'éternité dépend d'un moment.

IX. JOUR.

DE LA PÉNITENCE

Elle doit être proportionnée aux péchés.

I. LA pénitence doit être proportionnée à la grandeur et à la grièveté des péchés. *La pénitence est un sacrifice*, dit le Prophète, *mais elle doit être un sacrifice de justice pour mériter d'être acceptée de Dieu*; mais pour être un sacrifice de justice, elle doit proportionner la grandeur des peines à la grandeur des péchés. Les offenses légères, dit saint Augustin, se peuvent expier par des peines légères; mais de grandes offenses demandent de grandes peines. On satisfait aux premières par des prières, mais les secondes ne peuvent être réparées que par des gémissemens fréquens, des larmes abondantes, des aumônes considérables, et des jeûnes extraordinaires. Un grand pécheur doit être

Sacrificium Deo spiritus contribulatus. *Psal.* 50. ℣. 18.

Tunc acceptabis sacrificium justitiæ. *Ibid.* ℣. 20.

Qui potens es in iniquitate. *Psal.* 51. v. 3.

un grand pénitent. Est-ce ainsi que vous en usez ? *puissant dans l'iniquité*, comme parle l'Ecriture, vous êtes foible dans la pénitence ; grand pécheur, et lâche pénitent. Mais croyez-vous que ces foibles pénitences appaisent Dieu ? ou plutôt ne craignez-vous point qu'elles ne l'irritent davantage, et que vous ne soyez obligés de faire pénitence de vos lâches pénitences ?

II. La pénitence doit être, en second lieu, proportionnée à la multitude et à la durée des péchés ; c'est l'Ecriture qui nous prescrit cette règle, lorsqu'elle ordonne de *proportionner le nombre des coups au nombre des péchés*. *Deut.* c. 25. v. 2. Il n'y a pas un péché qui ne mérite sa peine particulière ; et ainsi où il y a eu beaucoup de péchés, il doit y avoir beaucoup de peines ; et quand l'iniquité a long-temps duré, la pénitence ne doit pas si-tôt finir. N'est-il donc pas surprenant que des gens qui ont, pour-ainsi-dire, blanchi sous le joug de l'iniquité, veuillent si-tôt secouer le joug de la pénitence ; que des gens qui peuvent

peuvent presque compter les momens de leur vie par leurs crimes, veuillent borner leur pénitence à quelques momens, et renfermer dans l'espace de peu de jours, et peut-être de peu d'heures, la pénitence des crimes qui ont duré plusieurs années ? Il faudroit condamner à des larmes presque continuelles des gens qui ont continuellement péché, et que ceux qui ont passé presque toute leur vie dans le péché, ne finissent leur pénitence qu'avec leur vie ? Y êtes-vous résolu ? heureux si la mort vous surprend dans un si saint exercice !

III. La pénitence doit être enfin proportionnée à la qualité des péchés. Et ainsi les injustices se doivent réparer par des restitutions, et non pas seulement par des aumônes ; les animosités, par des réconciliations ; les médisances, par des rétractations ; une vie scandaleuse, par une pénitence publique ; on doit réparer le trop d'attache qu'on a eu au monde, par le détachement et la séparation du monde ;

tant de visites dangereuses, ou inutiles, par des visites des pauvres; tant de temps perdu dans la lecture des mauvais livres, ou dans des entretiens trop libres, par l'application à la lecture et à la méditation, et par le silence: le mauvais usage qu'on a fait de ses biens dans le jeu, ou dans des dépenses toutes mondaines, en les employant à faire des aumônes; le luxe et la vanité, par la modestie; le soin excessif de cultiver sa beauté, par une sainte négligence de sa personne; la fierté et l'orgueil, par les exercices d'une vie humble et pénitente. Est-ce ainsi que vous faites pénitence? Puisque la pénitence doit nécessairement renfermer un changement de vie, c'est ne point faire pénitence que de ne la pas faire de cette manière. Jugez par-là combien vous pouvez peu compter sur votre pénitence passée.

Examinez un peu vos pénitences sur ces trois règles, et vous reconnoîtrez par-là combien vous avez été éloigné de les garder, et combien, par conséquent, vos pénitences vous doivent être suspectes.

Pro mensura dilecti erit et plagarum modus. *Deuteron. c.* 25. ℣. 2.

On proportionnera le nombre des coups au nombre des péchés.

Putant levi pœnitentiæ compendio de omnibus peccatis transigi posse. *Petrus Bles.*

Ils se persuadent faussement pouvoir faire pénitence en abrégé, et expier de grands crimes par de légères peines.

X. JOUR.

De la crainte des jugemens de Dieu.

Imit. Christ. I. Vous faites gronder sur ma tête, disoit ce saint homme, le tonnerre de vos jugemens, qui porte la frayeur jusqu'au fond de mon ame; car vos jugemens sont des abîmes qui n'ont point de fond; ce sont des secrets impénétrables à l'esprit humain; ce sont des voies cachées aux yeux les plus éclairés. *Les Cieux, Seigneur*, disoit Job, *ne sont pas purs en votre présence; ceux qui vous servent avec le plus de fidélité, ne peuvent répondre de leur persévérance, et vous avez trouvé de la corruption dans les Anges mêmes, ces Esprits purs, ces créatures si parfaites; que sera-ce donc de l'homme qui est revêtu d'une chair corruptible?* David, cet homme selon votre cœur, est renversé par le regard

Judicia tua abyssus multa. *Psal.* 35. ℣. 5.

Job. c. 15. ℣. 15.

Job c. 4. ℣. 18.

d'une femme. Salomon, le plus sage des hommes, devient le plus insensé en devenant idolâtre. Un des disciples de JESUS-CHRIST le trahit, et il se voit renié par celui qu'il avoit établi Chef de son Eglise. Qui après cela se croira en assurance ?

II. Job, cet homme si saint, tremble pour toutes ses œuvres, qui paroissent pourtant si pures, quand il pense que Dieu en sera le Juge. Il appréhende que les choses mêmes qu'il apportera pour sa justification, ne servent pour sa condamnation, et il reconnoît de bonne foi, *que si Dieu veut le juger à la rigueur, à peine de mille accusations qu'on lui suscitera, se pourra-t-il justifier d'une seule.* David, ce grand roi et ce grand Saint, prie le Seigneur de n'entrer point en jugement avec lui, et assure que si Dieu consulte moins sa miséricorde que sa justice, il ne se trouvera homme sur la terre qui se puisse justifier. S. Paul, ce vase d'élection, cet homme ravi jusqu'au troisième Ciel, *quoique sa*

Job. c. 9. v. 3.

Non poterit respondere unum pro mille. *Ibid.*

Cor. c. 4. *conscience ne lui reproche rien, n'ose se croire entièrement justifié, quand il pense que c'est le Seigneur qui le doit juger.* Ces saints Anachorètes, ces Anges du désert, ces illustres Pénitens tremblent jusqu'au fond de leurs grottes, dans la vue des jugemens de Dieu. Hilarion, après plus de soixante-dix ans de pénitence, ne les regarde qu'avec frayeur. Jérôme, tout atténué qu'il est par les saintes cruautés que l'esprit de pénitence lui a fait exercer sur lui, s'imagine entendre incessamment le son de la trompette qui le cite au jugement de Dieu, et est toujours dans le tremblement; et nous foibles et lâches, pécheurs et impénitens, nous sommes tranquilles; quelle stupidité!

III. Hélas! Seigneur, si les Cieux sont impurs en votre présence, que sera-ce de moi qui ne suis qu'impureté et péché? *Quanto magis abominabilis et inutilis homo?* Si les étoiles du firmament sont tombées, que deviendrai-je, moi qui ne suis que cendre

Job. c. 15. 16.

et poussière ? si les colonnes du Ciel ont été ébranlées, ne dois-je pas trembler, moi qui ne suis qu'un foible roseau ? *Si le juste à peine est sauvé, que sera-ce du pécheur et de l'impie ?* 1. Pet. c. 4. ℣. 18.

Je suis obligé d'avouer, Seigneur, avec autant d'humilité que de vérité, qu'il n'y a point de sainteté qui puisse subsister, si vous ne l'appuyez ; point de prudence qui ne s'égare, si vous ne la dirigez ; point de force qui ne succombe, si vous ne la soutenez ; point de chasteté qui ne se souille, si vous ne la conservez ; point de vigilance qui nous mette à couvert des embûches de nos ennemis, si vous ne la secondez.

Je suis obligé de reconnoître que nul homme, quelque saint qu'il paroisse, ne peut se justifier, si Dieu veut le juger à la rigueur, et quelques vertus qu'il paroisse avoir, il doit mettre son principal, ou plutôt son unique appui dans la miséricorde de Dieu. Oubliez donc, Seigneur, toutes mes vertus et mes bonnes œuvres, j'y consens, pourvu qu'en même temps vous ou-

Si habuerim quippiam justum, non respondebo, sed meum judicem deprecabor. *Job.* c. 9. ℣. 15.

bliyez mes péchés, pour ne vous souvenir que de votre miséricorde.

Servez-vous de la vue des jugemens de Dieu, non pas pour vous abattre et pour vous décourager, mais pour humilier votre orgueil, et animer votre lâcheté.

Non intres in judicium cum servo tuo, quia non justificabitur in conspectu tuo omnis vivens. *Ps.* 142. ℣. 2.

N'entrez point, Seigneur, en jugement avec votre serviteur; car si vous nous jugez à la rigueur, nul homme ne se pourra justifier.

Nusquam est securitas neque in Cœlo, neque in Paradiso, multò minus in mundo. *S. Bern.*

Quelle sûreté y a-t-il dans le monde pour le salut, s'il n'y en a point eu dans le Paradis terrestre, ni dans le Ciel?

XI. JOUR.

Des remèdes au péché d'impureté.

I. Il en est de certains vices comme de certains ennemis, qu'il faut attaquer, qu'il faut combattre avec audace, si on veut les vaincre; mais il en est qu'on ne peut vaincre qu'en fuyant; la crainte et la fuite font toute la valeur, ou au moins assurent la victoire. Tel est le péché d'impureté, c'est un dangereux ennemi. On est demi-vaincu, et on veut l'être tout-à-fait quand on s'en approche, ou qu'on s'en laisse approcher; dès qu'on écoute seulement ce pernicieux ennemi, on n'est pas loin de capituler avec lui. Il a des intelligences secrètes avec notre cœur et avec toutes nos passions; si nous leur interdisons tout commerce avec lui, nous serons bientôt trahis. *Craindre, veiller, prier et fuir*, si ce ne sont pas les seuls remèdes contre un

mal si pernicieux, ce sont au moins les principaux et les plus sûrs. Notre négligence à nous servir de ce remède, ou plutôt l'horreur que nous en avons, ne sont-elles pas des marques ou que nous ne voulons pas guérir d'un mal qui nous paroît si agréable, ou que nous y voulons tomber?

II. Les spectacles, les bals, les comédies, les livres de galanterie, les chansons trop tendres, les discours trop libres, les paroles équivoques ou lascives, les manières trop peu modestes des femmes, les airs trop enjoués, les parures trop mondaines, les nudités dangereuses, les conversations et les liaisons trop particulières, sont les moyens dont le démon d'impureté se sert pour faire régner le péché d'impureté dans le monde. Se permettre toutes ces choses, ou les souffrir dans ceux qui dépendent de nous, c'est agir de concert avec le démon d'impureté, pour seconder ses pernicieux desseins. Quelle honte pour des femmes et des filles qui se disent Chrétiennes, d'être

les instrumens du démon ! Prétendre avec tout cela d'être chaste, c'est prétendre l'impossible ; l'espérer, c'est présomption ; le demander à Dieu, c'est ou le tenter, ou lui insulter.

III. La pensée de la présence de Dieu est un puissant remède contre le péché d'impureté. Comment oser commettre, à la vue d'un Dieu, un crime que vous n'oseriez commettre devant un honnête homme ? Un seul témoin dans une action honteuse arrêteroit la passion la plus emportée, et l'œil de Dieu plus redoutable que tous les yeux de l'Univers, ne le fera pas ? C'est manquer ou de foi, ou de respect et de religion. Si l'œil de Dieu ne vous retient pas, que la crainte de la honte que vous aurez un jour de voir ces actions infâmes, ces œuvres de ténèbres paroître au Jugement dernier dans un si grand jour à la face de tout l'Univers, vous retienne. Que si cette crainte est encore trop foible, celle d'un feu éternel, qui doit être la peine de ce plaisir d'un moment, ne sera-t-elle

plus forte ? Voudriez-vous accepter le plus grand plaisir par la douleur que vous feroit le feu pendant un quart d'heure ? le pourriez vous ? approchez votre main d'un feu un peu ardent, et répondez ; et un feu infiniment ardent, feu éternel, ne vous arrêtera pas ?

Si vous n'êtes point encore engagé dans le péché d'impureté, servez-vous de ces remèdes par précaution, pour vous empêcher d'y retomber. Si par malheur vous y êtes engagé, servez-vous-en par nécessité pour vous aider à vous en relever.

Viæ inferi domus ejus, penetrantes in interiora mortis. *Prov. c. 1. ℣. 27.*

Le chemin qui vous conduit dans la maison d'une femme impudique, vous conduit à l'enfer, et vous y trouverez la mort en y cherchant votre plaisir.

Quidquid seminarium voluptatis est, venenum puta. *S. Hieron. ep. 11.*

Regardez et fuyez comme du poison tout ce qui peut vous porter aux plaisirs impurs.

XII. JOUR.

De la fuite des occasions.

I. Nous ne pouvons résister à la moindre tentation sans le secours de Dieu. Nos ennemis sont si puissans, nous sommes si foibles; leurs attaques sont si fréquentes et si violentes, notre résistance si lâche, notre penchant pour le mal si grand; les efforts de nos ennemis pour nous y pousser, si continuels, que nous ne pouvons manquer de succomber à la tentation, si le Seigneur ne nous soutient par sa grace. Mais autant que la grace nous est nécessaire pour résister à la tentation, autant nous est-elle assurée, quand nous ne nous y sommes pas jetés nous-mêmes. Dieu ne peut non plus manquer de nous la donner, que manquer à sa providence. S'il est obligé, comme Auteur de la nature, de pourvoir ses créatures des choses nécessaires

pour leur conservation et leur entretien, et de leur fournir même des armes, pour leur défense; il n'est pas moins obligé, comme Auteur de la grace, de fournir aux hommes des secours dont ils ont besoin pour conserver la vie spirituelle, et des armes pour se défendre de leurs ennemis invisibles.

II. Mais si nous nous jetons nous-mêmes dans la tentation, Dieu n'est point engagé à nous secourir de ses graces : car comme la providence de Dieu dans l'ordre naturel, n'assiste que ceux qui suivent les règles qu'elle a établies, et qui se servent des moyens qu'elle leur a prescrit, et qu'elle ne seroit pas obligée de conserver la vie à un homme qui ne voudroit point manger; ni de fournir à la subsistance de ceux qui ne veulent point travailler : aussi dans l'ordre surnaturel il n'a promis ses graces qu'à ceux qui suivront l'ordre de sa providence surnaturelle, et non pas à ceux qui le voudroient renverser. Et quel est cet ordre ? c'est de vous donner une grace pour éviter

cette occasion dangereuse ; et si sans votre faute vous vous y trouvez engagé, de vous donner une seconde grace pour vous soutenir. La seconde grace ne se donne que dépendamment de la fidélité qu'on a à correspondre à la première. Si vous avez manqué à la première, en vain vous esperez la seconde.

III. Dieu en use à-peu-près comme un Général d'armée. Si un Capitaine s'engage par son ordre dans une occasion dangereuse, on hasarde tout pour l'en tirer ; mais si au contraire, il s'y jette sans l'ordre, et même contre l'ordre de son Général, on l'abandonne à sa mauvaise fortune : s'il y périt, c'est pour lui, on plaint peu son malheur, et on blâme beaucoup sa témérité. Aussi Dieu vous assistera infailliblement dans les dangers où la providence vous aura engagé ; mais il vous abandonnera dans ceux où votre témérité vous aura précipité. Samson fut toujours victorieux de ses ennemis dans les plus grands périls où un homme

se puisse trouver, parce que c'étoit l'ordre de Dieu qui l'y avoit conduit. Mais la passion, mais un amour déréglé le précipite dans les mêmes périls; Samson n'est plus le même, c'est un misérable, c'est un lâche qui devient l'opprobre de son peuple, et le jouet de ses ennemis. D'où vient que fort dans de grandes tentations, vous avez quelquefois succombé dans de plus légères ? n'est-ce pas parce que les premières venoient de l'ordre de Dieu, et les secondes de votre passion ? c'est que la Providence avoit permis les unes, et votre témérité vous avoit engagé dans les autres.

Prenez la résolution d'éviter toutes les occasions dangereuses, puisque vous ne pouvez compter sur la grâce, si vous vous jetez dans le danger; et que c'est elle qui fait toute votre force.

Qui amat periculum, in illo peribit. *Eccli. c. 3. ℣. 27.*

Celui qui aime le péril y périra.

Ita spiritualis fortitudo nobis collata es, non ut præcipites, sed ut providos tueatur. *S. Cypr.*

La grace nous est donnée pour seconder notre précaution, et non pas pour appuyer notre témérité.

XIII. JOUR.

DU PÉCHÉ VÉNIEL.

I. DIEU est notre Père, il se fait, ce semble, honneur de cette qualité, et il veut que nous le mettions à la tête de toutes nos prières, pour animer notre confiance et exciter sa tendresse. Nous devons donc nous comporter avec lui comme de véritables enfans. Que diriez-vous d'un fils qui borneroit tous ses devoirs à l'égard de son père, à ne lui pas désobéir dans des choses importantes, et à ne le point outrager; qui ne se feroit pas une peine de lui déplaire et de le chagriner dans mille occasions; qui n'auroit ni ménagemens, ni complaisances pour lui; qui ne prendroit nul de ces petits soins qui marquent mieux la tendresse d'un

fils, que ces devoirs essentiels, auxquels on ne peut manquer sans être tout-à-fait dénaturé : un père auroit-il sujet d'être content de cette conduite? n'y seroit-il pas plus sensible qu'à la désobéissance ou à l'emportement d'un valet ? C'est-là votre conduite à l'égard de Dieu qui est notre Père, et le meilleur de tous les pères, quand vous vous mettez si peu en peine de commettre des péchés véniels, et croyez-vous après cela que Dieu soit content de vous ? Il semble en quelque façon être moins touché des grands péchés d'un libertin, ou d'un infidèle.

II. Jesus-Christ est notre ami, il ne dédaigne pas de prendre cette qualité, et en même temps de nous honorer en nous appelant ses amis. Un ami qui se retranche sur les services essentiels, n'est pas ou un véritable, ou un commode ami. Je n'aime pas un ami qui ne me veut servir que quand je serai dans un grand danger, ou dans la dernière extrémité. Dieu me préserve du malheur d'avoir jamais besoin

de lui. J'aime un ami qui soit attentif à toutes les occasions de me faire plaisir, qui les cherche, qui les prévienne, qui craigne de me déplaire dans les moindres choses : c'est peu de chose, dit un véritable ami, mais cela déplaît à mon ami, il faut donc l'éviter. Rien n'est petit de ce qui plaît ou déplaît à une personne qu'on aime. Ce sont là les sentimens qu'inspire une amitié tendre et sincère ; et quand on n'a pas ces sentimens, ou on n'aime point, ou on aime peu. Hélas ! puis-je dire après cela, mon Dieu, que je vous aime, quand je crains si peu de vous déplaire en commettant des fautes que je n'appelle petites que parce que j'ai peu d'amour pour vous ?

III. JESUS-CHRIST est l'Epoux de nos ames, et il veut bien les honorer de la qualité de ses épouses. Que diriez-vous d'une épouse qui, fière d'avoir gardé la fidélité essentielle à son mari, du reste ne le ménageroit sur rien, n'auroit ni tendresse, ni complaisance pour lui, mais beaucoup

d'indifférence, pendant qu'elle n'auroit que de la tendresse, que de la complaisance, que des recherches pour un étranger ? En vérité vaudroit-elle mieux pour son époux qu'une infidelle; et avec quel front oseroit-elle exiger de lui de la tendresse, et prétendre à des graces particulières? JESUS-CHRIST est notre époux, et un époux jaloux; il a une étrange délicatesse à l'égard des ames justes, qu'il regarde comme ses épouses : souffrira-t-il patiemment la complaisance qu'elles auront pour le monde son ennemi, aux dépens de celle qu'elles lui doivent ? sera-t-il insensible à leurs infidélités ? On est souvent moins touché de la haine ou des outrages d'un ennemi, que de l'indifférence ou des infidélités légères, mais fréquentes d'une personne qu'on aime. Et comment ne crains-je point, mon Dieu, les suites de mon indifférence et de mes fréquentes infidélités à votre égard, quoiqu'elles me paroissent légères ? Et comment osai-je prétendre avec une telle conduite à des graces extraordinaires, dont j'ai pourtant si

souvent besoin ? C'est, Seigneur, ne me faire guères justice, c'est vous la faire encore moins, c'est ou vous craindre peu, ou vous mépriser beaucoup.

Accoutumez-vous à ne point regarder vos fautes comme petites, dès-là qu'elles offensent un Dieu si grand et si bon. Vous devez coire que vous avez peu d'amour pour Dieu, quand vous regardez ce qui lui déplaît comme peu de chose.

Qui fidelis est in minimo, et in majori fidelis est. *S. Luc. c.* 16. ℣. 10.

Qui est fidèle dans les petites choses, le sera dans les grandes.

Nec citò ad majora progreditur qui etiam parva formidat. *S. Hieronim.*

Celui qui craint les fautes les plus légères, est bien plus éloigné de commettre les plus grièves.

XIV. JOUR.

DU MENSONGE.

I. L'HOMME est né pour la société, la société ne s'entretient que par le commerce qu'ont les hommes les uns avec les autres, qui fait la plus grande douceur, et la plus grande utilité de la vie; mais ce commerce ne peut subsister sans la bonne foi et sans la communication mutuelle et sincère de ses sentimens. Où il n'y a point de vérité il ne peut y avoir de société, et ainsi le mensonge détruit le commerce, renverse la société, et fait du monde un lieu de tromperies et d'embûches, où chacun est toujours en garde contre son prochain, pour n'en être pas ou trompé ou surpris. Aussi ne peut-on faire un reproche plus sensible à un honnête homme, que de l'appeler menteur. La passion persuade souvent aux hommes qu'ils ne peuvent effacer un

si grand affront, que par le sang de celui qui le leur fait. Nous sommes sensibles au reproche ou au soupçon même du mensonge, et nous ne sommes point sensibles à la honte de nous y laisser aller. Quel autre que vous, mon Dieu, qui êtes la vérité et la lumière éternelle, peut nous délivrer d'un si grand aveuglement!

II. Le mensonge n'est que des ames lâches, des esprits bas. Les animaux les plus foibles et les plus lâches sont les plus artificieux et les plus fins; et les plus petits esprits, les cœurs les plus mal-faits sont les moins droits et les moins sincères. Un menteur est ordinairement capable de toutes sortes de péchés, parce qu'il n'a point de principes de conscience ni d'honneur. Un homme qui a l'ame belle et le cœur noble, ne sait ce que c'est que mentir; il croit que c'est se trahir soi-même, que de trahir ses sentimens, et qu'on renonce à l'honneur, quand on renonce à la vérité. Comme il n'a point de sentimens bas et honteux, il

croit qu'il n'y en a point qu'il doive avoir honte de faire paroître. La prudence et la charité l'obligent quelquefois de ne pas dire tout ce qu'il pense ; mais jamais de dire les choses autrement qu'il ne les pense. Il n'est point d'intérêt qui l'y puisse obliger, parce que le plus grand de tous ses intérêts est celui de son honneur et de sa conscience, qui ne peut subsister sans sincérité et sans droiture.

III. Dieu qui est la première vérité, a une opposition essentielle et infinie au mensonge ; il ne peut non plus tromper ou mentir, que cesser d'être la vérité ; il ne peut même ni approuver ni permettre le mensonge, et s'il le pouvoit il ne seroit pas Dieu. Les actions qui paroissent les plus illicites, comme sont les homicides, peuvent devenir licites dans de certaines conjonctures. Un homme peut tuer un autre homme qui l'attaque, pourvu qu'il se tienne dans les bornes d'une juste défense ; mais il n'est point de circonstance, ou de conjoncture où il

soit

soit permis de mentir, même légèrement, quand il s'agiroit de la chose du monde la plus importante ; quand il s'agiroit non seulement de la conservation, mais même de la conversion de tout l'Univers ; et cependant vous comptez pour rien un mensonge léger, vous en faites tous les jours pour des bagatelles, et souvent même vous vous en faites un sujet de divertissement. Quel divertissement pour un Chrétien ! pour un homme qui doit croire que pour procurer tous les plus grands biens, pour empêcher tous les plus grands maux, il n'est pas permis de faire le moindre mensonge !

Prenez la résolution de ne vous permettre jamais le moindre mensonge, pour quelque raison que ce soit.

Qui loquitur mendacia peribit. *Prov. c. 19. ℣. 9.*

Celui qui fait souvent des mensonges, périra.

Si Christus est veritas, profectò Christum negat qui veritatem negat. *S. Aug. Serm. 1. de décol. S. Bap.*

Si JESUS-CHRIST *est la vérité, nier la vérité, c'est en quelque manière nier* JESUS-CHRIST.

XV. JOUR.

De l'Assomption de la Sainte Vierge.

I. L'ASSOMPTION de la Sainte Vierge est la consommation de sa sainteté. L'Ange l'appela pleine de grace dès le temps du mystère de l'Annonciation; quelle fut la plénitude de cette grace dans le moment de sa mort? Marie, dès le premier moment de sa Conception, fut plus élevée en grace, plus ardente en charité que les Séraphins; quelle fut sa grace, quelle fut sa charité au dernier moment de sa vie? Dieu seul, qui la combloit de tant de graces, en connoît la mesure. En effet, quels furent les accroissemens de cette grace pendant sa vie, qui fut de soixante-douze ans? à quel comble de

charité ne se trouva-t-elle pas arrivée à la mort, elle qui correspondoit à la grace avec toute la fidélité dont une pure créature est capable ? de sorte qu'à chaque moment la grace non seulement croissoit, mais encore doubloit. On peut dire que la charité de Marie se trouva si parfaite à la mort, qu'elle surpassa celle de tous les Saints réunis ensemble, et qu'elle mourut moins par une défaillance de nature, que par l'effort de l'amour. Les Justes meurent dans l'amour de Dieu, les Martyrs pour l'amour de Dieu ; mais il n'appartient qu'à la Mère de Dieu de mourir par un effort d'amour de Dieu. Mourir de la sorte, est-ce mourir ?

Multæ congregaverunt divitias super gressa es universas. *Prov. c. 31. v. 29.*

II. L'Assomption de Marie fut la consommation de sa gloire, la gloire de Marie fut proportionnée à son humilité ; et comme son humilité fut le fondement de son élévation, elle en fut aussi la mesure. Elle devoit être la plus élevée des créatures, parce qu'elle avoit été la plus humble. On peut dire d'elle, aussi-bien que de son Fils,

Quod autem ascendit, quid est nisi quia et descendit? *Ephes. c. 4. ℣. 8.*

Qu'elle n'est mont si haut, que parce qu'elle est descendue si bas. La gloire de Marie fut proportionnée à sa grace et à sa charité ; vous avez vu jusqu'où elle a été, jugez par-là de la mesure de sa gloire. Sa gloire fut aussi proportionnée à sa dignité ; et ainsi comme la dignité de Mère de Dieu surpasse non seulement la dignité de quelque créature que ce soit, mais encore celle de toutes les créatures ensemble, n'a-t-on pas sujet de croire, que comme le soleil a plus de lumière lui seul que tous les astres, aussi Marie elle seule a plus de gloire que tous les Saints ensemble, qui s'écrient la regardant dans son Assomption : *Qui est celle qui s'élève aussi éclatante que le Soleil ?* *Cantic. c. 6. ℣. 9.*

III. L'Assomption de Marie est la consommation de notre confiance. En effet, si elle monte aujourd'hui au Ciel, si elle y est assise à la droite de son Fils, c'est pour y faire l'office d'Avocate des hommes. Vous craignez, dit saint Bernard, de vous adresser au Père, il vous a donné son fils pour média-

teur ; mais peut-être que la majesté du fils même, parce qu'il est Dieu, vous épouvante, il vous a donné sa mère pour médiatrice auprès de son fils. Adressez-vous donc avec confiance à ce trône de grace et de miséricorde. Vous serez quelquefois plutôt exaucé en vous adressant à la Mère, qu'en vous adressant immédiatement au Fils, non pas qu'elle ait plus de pouvoir et de miséricorde que lui, puisqu'elle tient de lui tout ce qu'elle en a ; mais c'est que si son Fils est miséricordieux, il est juste ; s'il est notre Sauveur, il est notre Juge ; si l'un nous inspire des sentimens de confiance, l'autre nous imprime des sentimens de crainte. Mais dans Marie, il n'y a que de la miséricorde, il n'y a que de la tendresse d'une mère : *In Maria pura humanitas ;* et ainsi, quelque misérable, quelque pécheur que vous soyez, adressez-vous à Marie, non seulement sans crainte, mais avec toute sorte de confiance sûr que vous ne serez point rebuté.

Conjouissez-vous avec Marie, de sa gloire et de son pouvoir ; mais con-

jouissez-vous en aussi avec vous-même, puisque sa gloire et son pouvoir sont les motifs de votre confiance.

Quæ est ista quæ ascendit... pulchra ut luna, electa ut sol? *Cant. c. 6. ℣. 9.*

Qui est celle qui monte aujourd'hui belle comme la lune, éclatante comme le soleil?

Quantum enim gratia in terris adepta est præ cæteris, tantum est in Cœlis obtinet gloriæ singularis. *S. Bern.*

Autant que Marie a surpassé toutes les créatures en grace étant sur la terre, autant les surpasse-t-elle en gloire étant dans le Ciel.

XVI. JOUR.

De l'usage des biens.

1. Nos biens deviennent souvent pour nous des maux, par le mauvais usage que nous en faisons. Ce n'est pas un mal d'être riche, mais c'est un grand mal de ne pas faire un bon usage des richesses. C'est une des principales occupations de la prudence chrétienne, que de prescrire des règles là-dessus. On les peut réduire à trois; on doit modérer l'attache aux biens de la terre, on en doit régler la dépense, on doit s'appliquer à leur conservation. Premièrement on en doit modérer l'attache quand elle est trop grande, elle expose l'homme à de grands dangers, elle le rend susceptible de toutes les tentations, et capable de tous les crimes. De là vient cette avidité d'amasser des biens à quelque prix que ce soit. *Qui s'enrichit avec précipitation*, dit le

Qui aut festinat di

rit inno- Saint-Esprit, *ne s'enrichit pas avec*
v. c. 28. *justice.* Quand on a trop d'empresse-
ment pour amasser, on n'a guères le
temps d'examiner si les moyens sont
légitimes ; de là cette négligence à
s'éclaircir sur de certains points qui
obligeroient peut être à des restitu-
tions incommodes. On est bien aise
d'ignorer les obligations auxquelles on
ne veut pas satisfaire ; de là ces délais
continuels, quand il s'agit de payer
ses dettes, ne faisant pas réflexion que
ce n'est pas une moindre injustice de
retenir le bien d'autrui, quand on le
peut rendre, que de le voler.

II. Il faut en second lieu régler la
dépense de ses biens. Elle doit être
proportionnée, premièrement à la
quantité des biens. C'est une injustice
criante et un véritable brigandage, de
vouloir plus dépenser qu'on n'a de
biens ; c'est vouloir entretenir son luxe
aux dépens des marchands et des ar-
tisans. N'est-ce pas voler que faire des
dettes qu'on prévoit bien ne pouvoir
pas payer ? Secondement, elle doit

être proportionnée à la condition d'un chacun, il semble qu'il n'y a plus de différence de conditions. La vanité et l'ambition ont ôté toutes les bornes que la raison et l'équité y avoient mises: les moins distingués par leur naissance veulent se distinguer par leur luxe. Troisièmement, ceux qui sont dans le mariage doivent proportionner leur dépense au nombre des enfans qu'ils ont: qui en a beaucoup, doit moins dépenser. C'est une cruauté dans un père et dans une mère, de donner tout à leur plaisir et à leur vanité, pendant que des enfans n'auront peut-être pas de quoi pourvoir à leur nécessité. Enfin la dépense doit être proportionnée à la qualité de Chrétien, qui engage ceux qui la portent à la modestie, en les obligeant dans leur baptême de renoncer aux pompes du monde. La nudité des pauvres et des Autels, n'est-elle pas un sanglant reproche au luxe qui paroît dans les maisons, dans les équipages, et dans les meubles des Chrétiens?

III. Il faut enfin s'appliquer à la conservation de ses biens. Un père de famille est obligé par son état à conserver, à ménager, et quelquefois même à augmenter ses biens, quand il le peut légitimement, pour pourvoir à l'établissement de ses enfans, et les mettre en état de vivre selon la bienséance de leur condition, de peur qu'en négligeant leur fortune, il ne les expose au danger de hasarder et leur honneur et leur salut. C'est une obligation que Dieu, qui est encore plus qu'eux le père de leurs enfans, leur a imposée; et ainsi ceux ou qui par une négligence pitoyable, ou par la crainte de la peine et l'amour du repos, ou par une attache excessive à leurs plaisirs, négligent le soin de leur famille, et l'établissement de leurs enfans; qui laissent des affaires embrouillées, des sources de procès et de division, et par conséquent des occasions de beaucoup de péchés, en ruinant la fortune de leurs enfans, et hasardant leur salut, ne ruinent-ils pas eux-mêmes leur conscience, et ne mettent-ils pas leur

propre salut dans un danger évident? Quel sujet de crainte pour les pères ou voluptueux ou négligens?

Si la Providence vous a mis dans un état où vous possédiez du bien, examinez-vous pour voir si vous observez ces règles.

Divitiæ si affluant, nolite cor apponore. *Psal.* 61. ℣. 11.

Si vous avez de grands biens, n'y attachez point votre cœur.

Divitiæ si fluant, non vides quia si ibi cor posueris, et tu flues. *S. Aug. in Psal.* 61.

Les richesses passent, et ainsi si vous y mettez votre cœur, vous passerez avec elles.

XVII. JOUR.

De la nécessité de la Prière.

1. Le Salut est l'unique nécessaire dont parle le Sauveur, la grace est le moyen nécessaire pour y travailler, mais la prière est le moyen nécessaire pour obtenir la grace. C'est une nécessité, dit Jesus-Christ, de prier toujours. La nécessité de la prière montre la nécessité de la grace; mais la nécessité de la grace montre la nécessité de la prière; puisque c'est ou l'unique ou le principal moyen de l'obtenir. Il est des graces, dit Saint Augustin, que Dieu nous donne sans les demander, comme la vocation à la foi, parce qu'on ne peut pas demander ce qu'on ne connoît pas encore; mais pour les autres graces, dans le cours ordinaire de la providence, Dieu ne les accorde point, si on ne les demande, *petite et acci-*

Oportet semper orare. Luc. c. 18. 1.

Luc. c. 11. 9.

pieds; on vous les accordera, mais c'est à condition que vous les demanderez. C'est donc une nécessité de prier. Heureuse nécessité, qui nous oblige à la prière; car la prière est une reconnoissance de la dépendance que nous avons de Dieu, et du besoin de son secours, un recours fréquent à Dieu qui nous unit à lui, une marque de notre confiance en lui, et un exercice continuel d'humilité. Dieu peut-il nous faire un plus grand bien, que de ne nous accorder aucun bien que par la prière, puisque par-là même il nous procure de si grands biens?

II. La prière est nécessaire pour faire le bien, et pour nous mettre en état d'observer les Commandemens de Dieu. Dieu, juste qu'il est, ne peut, dit saint Augustin, nous commander rien d'impossible; mais en nous commandant, il nous avertit de faire ce que nous pouvons, et de demander ce que nous ne pouvons pas. Si nous n'avons pas toujours le pouvoir prochain de faire toutes sortes de

bien, nous avons toujours le pouvoir de prier, et par la prière d'obtenir les graces nécessaires pour faire quelque bien que ce soit. La prière renferme, pour-ainsi-dire, en vertu, toutes les graces. Si quelqu'un, dit saint Jacques, a besoin de sagesse, qu'il la demande à Dieu, qui ne la refuse à personne. Cette sagesse est la grace, c'est ce bon esprit, que selon la promesse du Fils de Dieu, son Père nous accordera infailliblement, si nous le lui demandons. Si donc nous sommes dans l'indigence, à qui nous en pouvons-nous prendre qu'à nous-mêmes? Un si grand bien ne mérite-t-il pas qu'on le demande? Mais si la grace est nécessaire pour faire le bien, elle est encore plus nécessaire pour y persévérer. La persévérance, dit saint Augustin, est un de ces dons que Dieu n'accorde jamais qu'à la prière.

Si quis indiget sapientia postulet à Deo qui dat omnibus abundanter. *Jac. c. 1. ℣. 5.*

Quanto magis pater vester dabit spiritum bonum petentibus se. *Luc. c. 11. ℣. 13.*

III. La prière n'est pas moins nécessaire pour éviter le mal et pour s'en délivrer, que pour faire le bien; elle est nécessaire pour éviter le mal,

c'est pour cela que JESUS-CHRIST a voulu que nous finissions la prière qu'il nous a lui-même enseignée, par demander d'être délivrés du mal, mais sur-tout du souverain mal, qui est le péché. Foibles que nous sommes, et portés au mal par un penchant naturel, nous n'avons point d'autres ressources dans nous-mêmes pour fortifier notre foiblesse, et réprimer ce funeste penchant, que la prière. Ainsi le Sauveur prévoyant la terrible tentation qui alloit attaquer ses Disciples dans sa Passion, leur déclara qu'il n'y avoit que la vigilance et la prière qui pussent les empêcher d'y succomber. C'est pour avoir négligé ses avis qu'ils firent une aussi horrible chûte. Mais la prière n'est pas moins nécessaire pour nous délivrer du péché quand nous y sommes tombés. Un pécheur est comme un paralytique, qui perclus de tous ses membres, n'a plus que l'usage de la langue pour exposer sa misère et demander du secours. L'état où est le pécheur le met dans l'impuissance de faire de lui-même un seul pas pour

retourner à Dieu : tout ce qu'il peut faire, c'est de reconnoître sa misère, de l'exposer à Dieu, de prier qu'il l'en délivre ; c'est son unique ressource, sans elle son mal seroit incurable. Il est de certains états où le pécheur n'a point d'autre grace que celle de la prière. Beni soit le Seigneur, disoit David, qui en me laissant la prière, m'a donné un moyen assuré de fléchir sa miséricorde.

Benedictus Deus qui non amovit orationem meam et misericordiam suam à me. *Psal.* 65. ℣. 20.

Quelque misérable que soit l'état où vous êtes, vous pouvez prier ; priez donc et priez souvent : il n'y a point de grace que vous ne puissiez obtenir par la prière.

Oportet semper orare, et nunquam deficere. *S. Luc. c.* 18. ℣. 1.

Il faut toujours prier, et ne s'en point lasser.

Deus impossibilia non jubet, sed jubendo monet et facere quod possis, et petere quod non possis. *S. Aug.*

Dieu ne nous commande point des choses impossibles ; mais il nous avertit

de faire ce que nous pouvons, et de demander ce que nous ne pouvons pas.

XVIII. JOUR.

De la nécessité de vivre par règle.

I. Le bonheur de notre éternité dépend de la sainteté de notre vie; la sainteté de notre vie dépend du réglement de notre vie, et le réglement de notre vie dépend du réglement de chaque journée; parce que notre vie n'étant qu'une suite de chacun des jours qui la composent, on peut dire que régler chaque journée d'une manière chrétienne, c'est régler et sanctifier toute sa vie et s'assurer par-là une heureuse éternité. Ce n'est pas assez de faire le bien, il faut le bien faire, on peut faire le bien avec lâcheté, par humeur, par coutume, par nécessité, par respect humain; faire le bien de

cette manière, c'est n'en point faire, parce que ce n'est pas le faire comme il faut. La sainteté de la vie ne consiste pas souvent à faire des choses extraordinaires ; on peut se sanctifier en ne faisant que des choses communes, mais en ne les faisant pas d'une manière commune. C'est une des plus solides pratiques de la véritable dévotion, c'est-là le grand secret de la vie spirituelle ; mais c'est un secret, Seigneur, que vous ne découvrez guères qu'aux ames humbles et fidelles.

II. Qu'est-ce que faire les choses communes d'une manière non commune ? C'est les faire avec une intention pure, avec ferveur, et sur-tout avec règle. Il est bien des gens qui font beaucoup de bien, mais ils le font sans ordre et sans règle ; et le bien même, quand il est déréglé, est-il un véritable bien ? c'est un défaut des plus ordinaires des personnes dévotes, d'agir par humeur. Aujourd'hui on fait du bien, parce qu'on s'y sent porté : demain on n'en fera plus, parce qu'on n'est

plus en humeur d'en faire ; on en fera trop un jour, et un autre jour on n'en fera pas assez ; et par là on détruit souvent dans une journée le travail de plusieurs semaines. *Si on détruit d'un côté ce qu'on a bâti de l'autre*, dit le Sage, *est-ce le moyen d'avancer ?* C'est cette conduite qui fait paroître quelques dévots bizarres, qui décrie la dévotion, et en détourne ceux qui voudroient l'embrasser. Rien n'est plus contraire à la vraie dévotion, qui a une conduite unie et toujours égale, parce qu'elle a des principes qui ne sont point changeans, c'est-à-dire, la raison et la foi. Votre inconstance dans la dévotion ne vient-elle pas de ce que vous n'agissez point par ces principes ?

Unus ædificans et unus destruens, quid prodest illis nisi labor. *Eccli. c.* 34. *v.* 28.

III. Rien n'est donc plus important que de s'accoutumer à vivre par règle, et de régler et ses devoirs et ses actions, et tous ses exercices de piété ; car quand on les fait par règle, on les fait avec plus de facilité, parce que les faisant ordinairement de la

même manière, on en acquiert l'habitude; et c'est le propre de l'habitude de nous faire faire les choses aisément, et pour la même raison on les fait avec perfection : car quand on fait les choses par règle on les fait bien, et en les faisant toujours bien, on apprend à les faire de mieux en mieux, et par-là on arrive enfin à la perfection. Mais on ne peut faire ses actions avec perfection, sans acquérir beaucoup de mérite, puisque tout le mérite de nos actions dépend de leur perfection. Enfin, quand on fait le bien avec règle, on le fait avec constance; parce que notre inconstance venant ordinairement de ce que nous agissons par humeur, dès-là que nous agissons par règle, nous agissons constamment. D'où vient que travaillant quelquefois beaucoup, vous avancez si peu? c'est que vous vivez par humeur, c'est que vous n'agissez point par règle.

Prenez la résolution pour fixer vos inconstances ordinaires, de vivre désormais par règle.

Justè quod justum est persequeris. *Deuter. c.* 16. ℣. 20.

Vous ne vous contenterez pas de faire le bien ; mais vous tâcherez de le bien faire.

Solliciti circa custodiam ordinis, ut ordo custodiat vos. *S. Bern.*

Ayez soin de garder l'ordre ; et l'ordre vous gardera.

XIX. JOUR.

De la manière de régler la journée chrétiennement.

I. POUR vivre chrétiennement, il faut vivre par règle, et pour vivre par règle, il faut régler les actions de la journée. Il faut premièrement régler la nature de ses actions, pour voir celles qu'il faut faire, ou ne pas faire. Il y a trois sortes d'actions qui composent toute notre vie ; les premières sont celles qui regardent le culte de Dieu, telles que sont la Prière, la Messe, la Méditation ou la lecture, l'usage des Sacremens, et tous les exercices de piété. La règle qu'il y faut garder est de s'en faire une loi, si indispensable, que nous ne nous en dispensions jamais, si ce n'est ou par impuissance de les faire, ou pour exercer la charité, qui doit être toujours la première règle. Les secondes actions regardent

nos affaires, nos emplois, et les devoirs attachés à notre condition; la raison nous prescrit ces trois règles pour ces sortes d'actions, 1°. de faire son plaisir de son devoir; 2°. de préférer toujours ce qui est d'obligation, à ce qui est de surérogation, quoique plus parfait; 3°. de ne point entreprendre d'affaires qui soient incompatibles avec l'affaire de notre salut, ou qui même nous en détournent trop. Les troisièmes sortes d'actions sont celles qui regardent nos divertissemens, car on a besoin de se relâcher de temps en temps. Voici les règles qu'il y faut garder. Comme les plaisirs et les divertissemens sont des remèdes à notre infirmité, il ne faut les prendre, aussi-bien que les remèdes, que par nécessité; il les faut prendre avec modération, il n'en faut point prendre de dangereux: car, quelle folie de vouloir conserver sa vie par des remèdes qui nous mettent en danger de la perdre!

II. Il faut, en second lieu, régler le

temps de ses actions, pour marquer en quel temps on les doit faire, et combien de tems on y doit employer; et ainsi, après avoir considéré ce que nous peuvent permettre notre condition, notre santé, nos forces, nos devoirs d'obligation, après avoir consulté Dieu et votre Directeur, qui nous tient sa place, il faut nous prescrire à nous-même un ordre du jour, qui nous marque le temps auquel nous devons faire chaque action, et combien nous devons nous y employer. De cette manière on fera les choses avec ordre, on évitera la confusion, et l'ennui que causent ordinairement l'oisiveté ou l'incertitude de ce qu'on doit faire, et par-là on participera à l'avantage des religieux, qui sont toujours sûrs de faire la volonté de Dieu, quand ils gardent leur règle. Quand on s'est prescrit cet ordre, il faut s'y attacher si constamment, qu'on ne s'en écarte ni par lâcheté, ni par infidélité, ni par légèreté, ni par le dégoût qu'on sent quelquefois à faire toujours la même chose. Mais on ne doit pourtant pas s'y

assujétir d'une manière servile, ni se faire un scrupule de changer cet ordre, quand la raison ou la nécessité, ou la charité nous y engagent. N'est-ce pas votre légèreté, et votre infidélité, et non pas ces motifs, qui vous font changer si souvent l'ordre qu'on vous a prescrit?

III. Il faut, en troisième lieu, régler la manière de ses actions; cette manière renferme deux choses, la méthode qu'on y doit observer et l'intérieur dont on doit les animer. Pour la méthode, il est bon de s'en prescrire une autant qu'on peut, pour les principales actions, comme sont l'Oraison, la Messe, la Confession et la Communion. Toute méthode ne convient pas à tous; telle qui est propre pour l'un ne l'est pas pour l'autre: elle doit être conforme à l'âge, au tempérament, à la condition, aux emplois et aux dispositions, et à l'attrait d'un chacun. Comme ces dispositions et cet attrait peuvent changer, il faut aussi pour lors changer de méthode, selon

l'avis d'un Directeur. Il est des ames que le Saint-Esprit dirige et attire particulièrement, et qui sont au dessus de toute méthode, il ne faut pas les y assujétir ; mais il en est peu. Pour l'esprit intérieur, il consiste, premièrement, dans l'intention qui doit animer nos actions, et qui leur donne le mérite et le prix. La principale doit être de glorifier Dieu ; il consiste, en second lieu, dans la ferveur, qui relève beaucoup les moindres actions et rend parfaites celles qui, d'ailleurs, paroîtroient assez imparfaites.

Prenez la résolution de faire vous-même, avec l'avis de votre Directeur, un ordre du jour selon ces règles, et de le suivre.

Corroboratusque est Joatham, eò quod direxisset vias suas coram Domino. 2 *Paral. c.* 27. ℣. 6.

Joathan acquit une merveilleuse force, parce qu'il avoit réglé ses voies devant le Seigneur.

Omnia quanto magis ordinata sunt, tanto magis utique bona sunt. *S. Aug.*

Plus toutes choses sont dans l'ordre, plus elle sont réglées, plus elles sont parfaites.

XX. JOUR.

De l'humilité.

1. Nous ne serons point sauvés, si nous ne sommes prédestinés; nous ne pouvons être prédestinés, si nous ne sommes semblables à Jesus-Christ: nous ne sommes point semblables à Jesus-Christ si nous ne sommes humbles; mais nous ne pouvons être humbles sans humiliation: car, comme dit S. Bernard, ce Saint également grand et humble dont on fait la fête aujourd'hui, c'est en vain que vous prétendez acquérir l'humilité par une autre voie que celle de l'humiliation. D'où vient donc que je la fuis avec tant d'horreur? Hélas! j'ai beau la fuir, elle me suivra malgré moi; elle est comme l'ombre, elle suit ceux qui la fuient: il m'en

viendra de la part des créatures, de la part de Dieu, de la part de moi-même. J'ai un si grand fonds d'humiliation en moi, il faudroit me séparer de moi-même pour me garantir de l'humiliation; puisque je ne la puis pas éviter, pourquoi ne pas tâcher au moins d'en profiter en l'acceptant, sinon avec joie, au moins avec patience? Saint Bernard, cet homme admirable, qui méritoit tant la gloire, et que la gloire suivoit, la fuyoit, et cherchoit avec tant d'ardeur l'humiliation; et moi qui ne mérite que l'humiliation, je cherche la gloire; quelle injustice!

II. Il est vrai, rien n'est plus rude à la nature, rien ne choque plus et notre raison et nos inclinations, que l'humiliation; mais rien ne s'accorde mieux avec la foi; rien n'est plus conforme aux lumières de la grace, qui nous fait regarder l'humiliation comme un des moyens les plus sûrs d'assurer notre salut, de procurer beaucoup de gloire à Dieu, qui établit sa gloire sur l'anéantissement de la créature,

de nous rendre semblables à JESUS-CHRIST, dont la vie a été une suite d'humiliations; de mériter son amour, qu'il ne donne qu'à ceux qui l'imitent et de lui marquer le nôtre par un sacrifice aussi difficile qu'est celui de notre honneur. Si nous n'avons pas assez de vertu pour aimer l'humiliation, à l'exemple d'un saint Bernard, ayons au moins assez de foi et de raison pour la souffrir sans murmurer. Il n'y a que votre amour, mon Sauveur, mais un amour généreux, qui me puisse engager à aimer l'humiliation que vous avez si tendrement aimée; mais il n'y a que l'amour des humiliations et des souffrances qui soit une preuve infaillible de mon amour pour vous: toute autre preuve est ou foible ou douteuse.

III. Il me semble, Seigneur, que je sens il y a long-temps un grand desir de vous témoigner mon amour, et que l'humiliation étant la preuve la plus convaincante et la plus sûre que je vous en puisse donner, elle commence

à me paroître aimable par cet endroit; d'où vient donc que je la crains pourtant si fort, en même temps qu'il me semble que je la veux aimer? Pourquoi me donnez-vous quelquefois des mouvemens d'entrer dans les voies cachées de vos anéantissemens par un mépris généreux de l'estime des hommes, et un amour sincère des humiliations, si vous ne demandez pas cela de moi? mais si vous me la demandez, comment me laissez-vous tant de répugnance? Otez-moi ces sentimens, ou ôtez-moi cette répugnance, ou plutôt donnez moi la force de la vaincre; donnez-moi de ces graces puissantes que vous avez données à un saint Bernard, qui au milieu de tant de gloire l'ont rendu si parfaitement humble.

Rien ne vous doit humilier davantage que l'horreur que vous avez de l'humiliation, puisque rien ne marque mieux combien vos sentimens sont peu conformes à ceux de JESUS-CHRIST.

Quantò magnus es, humilia te in omnibus, et coram Deo invenies gratiam. *Eccli. c. 3. ℣. 20.*

Plus vous êtes grand, plus vous devez vous humilier, si vous voulez trouver grace devant Dieu.

Humilitatis virtutem si appetis, viam non fugias humiliationis. *S. Bern.*

Si vous desirez acquérir la vertu d'humilité, ne fuyez point l'humiliation, qui est le chemin pour y arriver.

XXI. JOUR.

De la vraie et de la fausse dévotion.

I. Matth. v. 20. I. *Si votre dévotion*, dit le Fils de Dieu, *n'est plus parfaite que celle des Pharisiens, vous n'entrerez jamais dans le royaume des Cieux.* Le Sauveur nous fait le caractère de la fausse dévotion, et nous en donne toutes les marques dans la conduite des Pharisiens, et il nous fait connoître en même temps quelles sont les qualités de la vraie. Les Pharisiens mettoient toute leur dévotion dans des choses purement extérieures, dans des cérémonies légales, et quelquefois superstitieuses : au lieu que la véritable et solide dévotion s'occupe principalement à adorer Dieu en esprit et en vérité par les exercices d'une vive foi, et d'une charité sincère. Les Pharisiens étoient indulgens à eux-mêmes, et très-

sévères aux autres ; *et ainsi ils imposoient des fardeaux insupportables aux autres, et ne les vouloient pas toucher du bout du doigt :* au lieu que la véritable dévotion est très-sévère à elle-même, et très-indulgente aux autres. La dévotion des Pharisiens leur faisoit faire un scrupule de mille bagatelles : *Ils faisoient*, dit le Fils de Dieu, *passer leur boisson, de peur d'avaler un moucheron, et ils avaloient un chameau.* Ils faisoient un crime aux Apôtres de ne se point laver les mains, et ils ne se faisoient pas un sujet de peine d'avoir la conscience souillée de crimes : au lieu que la véritable dévotion ne néglige pas les petites choses, mais elle a une application encore plus grande pour les essentielles. *Matth. c. 23. ℣. 4.* *Ibid. ℣. 24.*

II. La dévotion des Pharisiens étoit intéressée ; *ils dévoroient*, dit JESUS-CHRIST, *les maisons des veuves, sous prétexte de longues oraisons qu'ils faisoient pour elles :* au lieu que la vraie dévotion ne se cherche elle-même en rien ; mais uniquement oc- *Marc. c. 12. ℣. 40.*

cupée des intérêts de Dieu et du prochain, elle est toujours prête de sacrifier les siens à la gloire de Dieu, et au salut du prochain, quand il s'agit de les procurer. Les Pharisiens étoient clair-voyans sur les moindres fautes d'autrui, et aveugles sur leurs propres fautes, quoique très-grossières. *Ils voyoient*, dit JESUS-CHRIST, *un fétu dans l'œil de leur prochain, et ne s'appercevoient pas d'une poutre qui étoit dans le leur.* Au contraire, la vraie dévotion rend un homme attentif à ses moindres défauts, et aveugle sur ceux des autres. Les Pharisiens étoient ardens pour les œuvres de surérogation, parce qu'elles les distinguoient et flattoient leur vanité, et négligeoient celles d'obligation : ainsi *ils payoient les dîmes de la Menthe et de Cumin, et ils négligoient ce qu'il y avoit de plus essentiel dans la loi*, savoir la justice, la fidélité et la miséricorde. Mais la véritable dévotion, zélée pour les œuvres de surérogation, l'est encore davantage pour celles d'obligation. La dévotion des Pharisiens affectoit un

Matth. c. 7. v. 3.

Matth. c. 23. v. 23.

zèle amer contre les plus légères fautes des autres, afin de mettre à couvert, à l'abri de ce faux zèle, leurs péchés qui étoient très-considérables. La véritable dévotion commence toujours la réforme par soi-même, et fait de ses propres défauts la principale matière de son zèle.

III. La dévotion des Pharisiens ne cherchoit que l'éclat, n'avoit du zèle que pour les bonnes œuvres d'ostentation; et ainsi le Fils de Dieu reprochoit aux Pharisiens, qu'ils ne faisoient leurs bonnes œuvres que pour être vus des hommes; qu'ils publioient leurs aumônes; qu'ils prioient dans les rues à la vue de tout le monde: au lieu que la véritable dévotion ne cherche qu'à cacher et ses vertus et ses bonnes œuvres, ne permettant qu'il lui en échappe qu'autant qu'il est nécessaire pour édifier le prochain, ou pour ne pas le scandaliser. Reconnoissez-vous dans vous toutes ces marques de la véritable dévotion? Vous ne pouvez vous sauver sans une véritable dévo-

tion, puisqu'elle n'est autre que le véritable Christianisme, et c'est à tort qu'on les distingue, puisqu'être un vrai Chrétien, et être dévot, c'est la même chose. Peut-être vous piquez-vous de dévotion, et peut-être avec cela n'êtes-vous pas Chrétien; cependant c'est par-là que vous devez juger si votre dévotion est véritable, si elle est sincère.

Examinez-vous, mais sans vous flatter, pour voir si vous reconnoissez dans vous les marques de la véritable dévotion, confondez-vous, et craignez si vous ne les trouvez pas, mais n'en demeurez pas à la crainte.

Nisi abundaverit justitia vestra plusquàm Scribarum et Phariseorum, non intrabitis in Regnum Cœlorum. *S. Matth. c.* 5, ℣. 20.

Si votre dévotion n'est plus parfaite que celle des Scribes et des Pharisiens, vous n'entrerez point dans le Royaume des Cieux.

Devotio est mentis conversio in Deum pio et humili affectu. *S. Aug.*

La dévotion est une conversion de l'ame à Dieu, accompagnée d'un sentiment d'humilité et de piété.

XXII. JOUR.

DE LA DOUCEUR.

LA douceur chrétienne n'est pas l'effet d'un esprit lent et timide, d'un naturel heureux, d'une bonne éducation, ou d'une honnêteté naturelle. C'est une vertu excellente, qui est l'effet d'une patience à l'épreuve de tous les maux et de toutes les injures; d'une humilité profonde, qui se croyant digne de tout mépris, ne croit jamais qu'on lui puisse faire tort; d'une mortification continuelle de ses passions, qu'elle tient si assujéties à la raison et à la grace, qu'elle ne leur permet pas le moindre mouvement déréglé. C'est une vertu qui renferme ou suppose presque toutes les autres vertus. C'est une effusion de l'onc-

tion du Saint-Esprit dans une ame, c'est la marque la plus sensible de la plénitude de JESUS-CHRIST dans un cœur. Il n'y a qu'un Chrétien, et un parfait Chrétien qui puisse avoir cette vertu; mais on n'est point véritablement Chrétien quand on ne l'a pas, parce qu'on n'a point l'esprit de JESUS-CHRIST. Vos impatiences si ordinaires, vos aigreurs, et peut-être vos emportemens, font assez voir que vous n'êtes point un véritable Chrétien, puisque vous n'avez point l'esprit de JESUS-CHRIST, qui est un esprit de douceur.

II. La douceur a deux effets; le premier est de modérer et de régler la colère; le second est d'étouffer l'animosité et le ressentiment. Elle modère et règle la colère. La douceur ne détruit pas tout-à-fait la colère, puisqu'elle peut être juste, qu'elle est souvent un effet du zèle, et un remède aux défauts qu'il veut corriger. Mais la douceur modère et règle la colère; elle fait qu'on ne se met ni aisément, ni souvent en colère, et qu'on ne s'y

met que pour de grandes raisons. La douceur souffre que la colère soutienne quelquefois la raison, mais non pas qu'elle la prévienne ou la trouble ; elle empêche les emportemens et les mauvais traitemens ; elle bannit les paroles aigres et outrageuses ; si elle permet quelques reproches, elle ne souffre pas qu'ils soient offensans. Elle veut qu'ils soient un effet de la charité et du zèle, et non pas de la passion ; si elle impose des peines, elles sont toujours moindres que les fautes ; de sorte que le coupable, s'il ne s'aveugle lui-même, sent bien qu'on en veut à sa faute, et non pas à sa personne, et qu'on souhaite le corriger, et non pas l'aigrir. Gardez-vous ces mesures dans votre colère ? Si vous ne le faites pas, croyez-vous que ce soit un moyen propre à corriger une faute, que d'en faire peut-être une plus grande en vous emportant ?

III. Le second effet de la douceur, est d'étouffer tout ressentiment, et de bannir entièrement du cœur non seu-

lement les haines et les desirs de vengeance, mais même les aigreurs; mais même la froideur et l'indifférence contre ceux qui nous ont offensés. Bien loin de se laisser aller aux paroles offensantes, un homme qui a une parfaite douceur, ne se permet pas même les plaintes ni les reproches; plus touché de l'offense de Dieu que du mal qu'on lui fait, il ne paroît sensible aux injures que par la part que Dieu y peut avoir, et par le mal qui en revient à celui qui en est l'auteur. Il ne se contente pas de pardonner les peines qu'on lui fait, il s'emploie encore auprès de Dieu pour obtenir le pardon à ceux qui les lui font; bien loin de haïr ses ennemis, il les aime sincèrement, ou plutôt il n'a point d'autre ennemi que lui-même et le péché; il ne sait point se venger du mal qu'en faisant du bien, et ne répond aux injures dont on l'accable, que par de bons offices, et aux persécutions qu'on lui suscite, que par la patience et par le silence. Voilà jusqu'où va la douceur chrétienne. Hélas! combien en êtes-vous éloigné? et com-

bien êtes-vous donc éloigné de JESUS-CHRIST, qui vous en a fait de si belles leçons, et vous en a donné de si beaux exemples ?

Examinez-vous pour voir si vous observez ces règles de la douceur chrétienne ; et confus de vous en voir si éloigné, prenez la résolution de travailler sérieusement à l'acquérir.

Melius est humiliari cum mitibus, quàm dividere spolia cum superbis. *Prov. c. 16. ℣. 19.*

Il vaut mieux être humilié avec les débonnaires, que de partager les plus riches dépouilles avec les orgueilleux.

Mansuetudine Rex noster vicit diabolum. Sæviebat ille, iste sufferebat. Victus est qui sæviebat, vicit qui sufferebat. *S. Aug. in Psal.*

Notre Roi a vaincu le démon par sa douceur ; celui-ci le persécutoit, et celui-là le souffroit. Celui qui persécutoit a été vaincu, et celui qui étoit persécuté, a vaincu.

XXIII. JOUR.

Du bon usage qu'on doit faire des maladies.

I. Les différens rapports dans lesquels nous pouvons considérer les maladies, nous marquent les dispositions différentes avec lesquelles nous les devons recevoir, et les différens usages que nous en devons faire. Nous pouvons premièrement regarder les maladies comme un effet du péché originel, et du malheur que nous avons d'être nés enfans d'Adam, et héritiers malheureux de son péché, et des peines dues à son péché. Dans cette vue nous devons nous soumettre à l'arrêt que la Justice de Dieu a prononcé contre la postérité d'Adam, et qui s'exécute pour lors sur nous; adorer ses ordres si rigoureux, mais qui, tout incompréhensibles qu'ils paroissent, nous font comprendre ce qu'est Dieu, ce qu'est

le péché, puisqu'un Dieu non seulement infiniment juste, mais infiniment miséricordieux, punit d'une manière si terrible un péché qui paroît, ce semble, si peu de chose en lui-même, et dont les suites sont pourtant si épouvantables? Car c'est à ce péché qu'on doit attribuer ce déluge de maux qui depuis plus de six mille ans a inondé tout l'Univers. Il n'y a plus de Noë privilégié qui puisse se tirer de ce déluge, plus d'arche où l'on se puisse sauver; il faut que tous les hommes y aient part, et vous voudriez vous en exempter?

II. Vous pouvez en second lieu regarder les maladies comme une peine que la Justice de Dieu vous impose pour vos propres péchés, qui sont si grands et en si grand nombre; et pour lors vous devez, 1°. Les recevoir en esprit de pénitence, et dire avec Job: J'ai péché, Seigneur, et étant aussi coupable que je le suis, quelques grands que soient les maux dont vous m'affligez, ils sont bien au-dessous. *Job. c. 7. v. 27.*

de mes iniquités. 2°. Bénir la sévérité miséricordieuse du Seigneur, qui voyant que c'étoit une nécessité pour vous, étant pécheur, de faire pénitence, et que cependant vous n'aviez pas le courage de la faire, vous procure le moyen de la pratiquer. 3°. Aimer et bénir la bonté et la condescendance du Seigneur, de vouloir bien, quoique cette maladie ne vous soit pas volontaire, et qu'il ne soit pas dans votre pouvoir de vous en exempter; de vouloir bien, dis-je, qu'elle vous devienne en quelque façon volontaire, et capable non seulement de satisfaire pour vos péchés, mais encore de vous mériter un bonheur éternel, dès-là que vous l'acceptez avec une entière résignation à la volonté de Dieu, et que vous la souffrez avec patience. Enfin unir vos souffrances avec celles de JESUS-CHRIST, les vôtres sont bien imparfaites, elles ont peu de mérite; mais unies avec celles de JESUS-CHRIST, que ne valent-elles pas?

III. Vous pouvez en troisième lieu

regarder les maladies comme une suite de vos désordres, comme elles le sont en effet à l'égard de ceux qui par leur intempérance, leurs impuretés, leurs divertissemens excessifs, les travaux trop grands où leur ambition les engage, et leurs autres déréglemens, s'attirent de fâcheuses maladies. Si vous avez quelque part à cela, et combien peu s'en trouve-t-il qui n'en aient point? il faut pour lors, premièrement, reconnoître et adorer la main de Dieu qui vous frappe, et qui vous prive avec justice d'une santé dont vous avez fait un si mauvais usage, et avouer, comme dit saint Grégoire, qu'il est plus avantageux pour nous de sentir les ardeurs de la fièvre, que de brûler du feu de la concupiscence. Secondement, souffrir avec patience les maux dont votre corps est affligé, afin que le corps qui a été si long-temps et le sujet et l'instrument de vos péchés, devienne le sujet et l'instrument de votre pénitence. Troisièmement, se réjouir de ce que le règne du péché se détruit dans vous, comme parle l'Apôtre, et de ce que la

maladie vous met dans une heureuse impuissance d'offenser Dieu. Enfin, remercier Dieu de la grace qu'il vous fait de vous donner le moyen d'expier par les douleurs que vous sentez, les plaisirs criminels auxquels vous vous êtes abandonné. Les maux les plus sensibles regardés dans ces vues, reçus avec ces dispositions, ne cessent-ils pas d'être des maux ? ne sont-ils pas de véritables biens ?

Confondez-vous d'avoir fait jusqu'ici un si mauvais usage de vos maladies, parce que vous ne les avez pas regardées dans ces vues, et faites résolution d'en faire un meilleur usage à l'avenir.

Nec in infirmitate sua quæsivit Dominum, sed magis in Medicorum arte confisus est. 2. *Paralip. cap.* 16. ℣ 12.

Il ne chercha pas le Seigneur dans sa maladie, et il mit toute sa confiance dans les Médecins.

Qui ex carnis blandimento peccavimus, ex carnis afflictione purgemur. *S. Greg.*

Il faut que cette chair qui a été souillée par tant de plaisirs impurs, soit purifiée par les douleurs de la Maladie.

XXIV. JOUR.

Des moyens d'acquérir ou de conserver la paix de l'ame.

1. Tout le monde souhaite la paix, mais qu'il y en a peu qui prennent le chemin pour y arriver! Le premier moyen et le plus sûr pour avoir la paix de l'ame, c'est de ne se mettre en peine que de plaire à Dieu. Quand je veux plaire aux créatures, je ne leur plais pas toujours, et c'est assez quelquefois de vouloir trop leur plaire, pour leur déplaire; et c'est ce qui trouble ma paix. Quand je plairois aux uns, je ne plairois pas aux autres; si je plais aujourd'hui, je ne suis pas sûr de plaire demain. L'homme est si inconstant et si bizarre, que c'est souvent assez qu'une chose lui agrée un jour, pour qu'elle ne lui agrée pas

l'autre; mais quand je plairois à tous et toujours, le bonheur que j'ai de plaire aux hommes me rend-t-il meilleur? me rend-t-il parfaitement content? Hélas! souvent il me rend plus méchant, et dès-là véritablement malheureux; peut-il donc me faire posséder la paix? Mais quand je veux plaire à Dieu, je suis sûr que je lui plais toujours; et quand je plais à Dieu je suis sûr que je suis saint, que je suis prédestiné, que je suis heureux autant qu'on le peut être en cette vie, et j'ai un gage assuré de l'être un jour éternellement; quelle source de paix!

II. Le second moyen d'avoir la paix, est de ne desirer que Dieu. Quand je desire, quand je cherche les autres biens, il n'est pas toujours dans mon pouvoir de les acquérir. Combien de gens souhaitent les richesses, les honneurs et les plaisirs! combien font de très-grands efforts pour les acquérir, qui ne les ont pas! Les desirs qu'ils ont de ces biens, ne servent qu'à les inquiéter; les efforts qu'ils font pour les

avoir, ne servent qu'à les fatiguer inutilement; et quand ils les auroient, ils ne les contenteroient pas, et ne leur procureroient pas la paix qu'ils cherchent. Ces biens sont légers, superficiels, vains, et toujours fort bornés; et comment pourroient-ils donc contenter un cœur dont la capacité est finie, et fixer ses desirs en lui faisant posseder cette paix qu'il ne peut trouver qu'en Dieu? Oui, mon Dieu, si je ne desire, si je ne cherche que vous, j'ai un moyen sûr de vous posséder et de vous trouver; je n'ai qu'à me donner à vous, et je vous trouve, et je vous possède; et en vous trouvant, je trouve tous les biens, mes desirs sont fixés, mon cœur est content, et jouit d'une paix que rien ne peut troubler.

III. Le troisième moyen d'avoir la paix, est de s'abandonner entièrement à Dieu. *Dieu me gouverne*, disoit le Prophète, *peut-il me manquer quelque chose?* Dieu pense à moi, ne puis-je pas sûrement m'oublier, et demeurer

Dominus regit me, et nihil mihi deerit. *Psal.* 22. ℣. 1.

en paix ? J'ai pour fonds de ma confiance et de ma subsistance tous les trésors de la providence, ils sont à moi ; si je m'y confie, dois-je craindre de tomber dans l'indigence? Je sais que la volonté de Dieu sur moi est une volonté de père, et du meilleur de tous les pères : je sais que c'est une volonté pleine de bonté et de tendresse ; et que puis-je donc souhaiter de mieux pour moi, sinon qu'elle s'accomplisse? Et je suis sûr qu'elle s'accomplira toujours, si je ne m'y oppose point. Hélas! Seigneur, puis-je avoir la pensée de m'y opposer ! Je ne veux que ce que vous voulez, et ainsi il n'arrivera que ce que je veux ; et qui peut donc troubler ma paix? je me jette entre les bras de mon Dieu, je me repose et je m'endors, pour ainsi-dire, dans le sein de son aimable providence, comment n'y être pas tranquille ? s'il est un Paradis en terre, n'est-il pas pour une ame qui est dans cette disposition ?

In pace in ipsum dormam et requiescam. al. 4. ℣. 9.

Puisque vous souhaitez tant la paix, prenez la résolution de vous servir de ces trois moyens si propres pour l'acquérir.

Pax Dei, quæ exuperat omnem sensum, custodiat corda vestra, et intelligentias vestras. *Philip. c.* 4. ℣. 7.

Je souhaite que la paix de Dieu, qui surpasse tout nos sentimens, remplisse votre cœur et votre esprit.

Pacem omnes desiderant, sed quæ ad veram pacem pertinent non omnes curant. *Imit. Christi, lib.* 3. *cap.* 25.

Tous desirent la paix, mais tous ne prennent pas le chemin qu'il faut pour y arriver.

XXV. JOUR.

De l'obligation qu'ont les Chrétiens d'être parfaits.

I. SOYEZ parfaits comme votre Père céleste, dit JESUS-CHRIST à tous les Chrétiens, dans la personne de ses Disciples. En effet, la pauvreté d'esprit, le détachement des biens de la terre, la nécessité de se renoncer soi-même, de porter sa croix, de perdre son ame, de pardonner les injures, d'aimer ses ennemis, de prier pour ses persécuteurs, de faire du bien à ceux qui nous font du mal, de mépriser, de fuir et de haïr le monde, de souffrir les plus grands maux sans murmurer, de ne se permettre pas un mauvais desir, pas un mouvement de colère, pas une parole injurieuse; ne sont-ce pas des obligations communes et essentielles à tous les Chrétiens ? et quelle perfection ne renferment-elles pas ?

La pratique de ces seules obligations ne feroit-elle pas de tous le Chrétiens autant de Saints, comme saint Paul les appelle ordinairement ? et n'a-t-elle pas fait de saint Louis, dont on fait la fête aujourd'hui, un grand Saint ? N'avons-nous pas en qualité de Chrétiens les mêmes obligations que lui, les mêmes moyens pour les remplir ? N'a-t-il pas eu en qualité de Roi, de plus grands obstacles que nous ? Quelle excuse pouvons-nous donc apporter si nous ne travaillons à devenir parfaits, à nous faire des saints ? Si l'exemple de saint Louis ne nous anime pas, il nous condamnera.

II. Ce n'est donc pas seulement à des Religieux, mais à tous les Chrétiens que parle JESUS-CHRIST, quand il les exhorte à être parfaits : ce n'étoit pas à des Religieux que saint Paul écrivoit, quand il leur disoit que ceux qui possèdent des biens en soient aussi détachés que s'ils ne les possédoient pas ; que ceux qui sont dans le mariage y vivent avec

le même dégagement que s'ils n'y étoient pas; que ceux qui usent du monde, en usent comme s'ils n'en usoient pas. Quelle perfection ! En effet, il faut que les Chrétiens, s'ils veulent remplir leurs devoirs, soient détachés au milieu des richesses, humbles au milieu des honneurs, modérés et mortifiés dans la jouissance des plaisirs. Tel a été saint Louis, c'est-à-dire, un parfait Chrétien, un grand Roi et un grand Saint. On nous met en main des talens, on veut que nous les fassions valoir avec usure; on nous donne des graces, on veut que nous y correspondions avec fidélité; on nous fournit d'excellens moyens pour arriver à la perfection; n'est-il pas juste que nous nous en servions ? On nous confie la vigne du Seigneur, c'est-à-dire, notre ame; n'est-ce pas pour la cultiver avec soin ? serions-nous excusables si nous la laissions en friche ? On veut que nous entrions dans la voie étroite, est-ce pour nous y arrêter ? et ne sont-ce pas autant de raisons qui nous engagent à la perfection ?

III. Si nous ne faisons valoir les talens mêmes avec usure, on ne se contentera pas de nous les ôter, on nous traitera comme des voleurs qui avons volé le bien du maître, que nous n'avons pas fait valoir; on nous jettera avec le serviteur négligent, dans les ténèbres extérieures; on ne nous privera pas seulement des graces que nous avons rendues inutiles, mais encore on nous punira de l'abus que nous en avons fait. La négligence que nous avons apportée à nous servir des moyens qu'on nous avoit fournis pour travailler à notre perfection, en remplissant les devoirs d'un état si parfait, et en s'appliquant à pratiquer et à acquérir les vertus chrétiennes, sera traitée d'une lâche prévarication; et on nous fera rendre compte des fruits que devoit rapporter la vigne du Seigneur que nous avons laissée en friche. Hélas! que de talens, que de nonchalance à les faire profiter! que de graces, et que d'infidélité à y correspondre! que de moyens de perfection, et que de négligence à s'en servir! quels

sujets de crainte et de confusion pour nous !

Confondez-vous de vous voir si éloigné de la perfection d'un Chrétien, prenez la résolution de travailler à en remplir les devoirs, puisque le nom même que vous portez vous oblige à être un Saint.

Estote ergo et vos perfecti sicut Pater vester cœlestis perfectus est *S. Matth. c. 5. ℣. 48.*

Soyez donc parfaits comme votre Père céleste est parfait.

Perfectum esse nolle, delinquere est. *Hieron. Ep. 1.*

C'est être coupable pour un Chrétien que de ne vouloir pas être parfait.

XXVI. JOUR.

De l'obligation d'imiter JESUS-CHRIST.

I. DIEU en créant l'homme à son image, a imprimé dans le fond de sa substance une obligation et une inclination naturelle de l'imiter, et de perfectionner par les actions de sa vie la ressemblance avec Dieu, qui n'avoit été qu'ébauchée dans la création. En effet, la perfection et le bonheur de la création consistent dans la ressemblance avec son Créateur; et cependant, dit saint Bernard, tout son malheur et tout son crime sont venus d'avoir voulu imiter Dieu, mais non pas l'imiter comme il faut. L'Ange au lieu de vouloir imiter sa bonté, a voulu imiter sa grandeur en s'égalant à lui; et Dieu pour punir son orgueil l'a précipité au fond des enfers. L'homme a voulu aspirer à la science universelle

du bien et du mal, qui n'appartient qu'à Dieu, et Dieu pour le punir l'a condamné à l'ignorance et à l'erreur. Qu'a fait le Verbe éternel, dit ce Pere? il s'est fait homme, il s'est fait humble, il s'est fait pauvre, il s'est mis dans un état, où non seulement l'homme peut imiter Dieu, sans péché et sans danger, mais encore, où toute sa perfection et tout son bonheur consistent à devenir semblable à lui; c'est ce qu'il a fait dans l'Incarnation.

II. Dieu s'est fait homme, dit saint Chrysostôme, afin que l'homme devînt en quelque manière Dieu par la ressemblance; il s'est fait semblable à nous, pour nous obliger de devenir semblables à lui. Car il ne s'est pas seulement incarné pour être notre Sauveur, mais encore pour être notre modèle; ou plutôt il n'a pu être notre Sauveur, qu'en devenant notre modèle: car pour être notre Sauveur, il a dû non seulement nous délivrer de la puissance du démon, et des peines éternelles, mais encore de l'esclavage du

péché, et de la tyrannie de nos passions, de l'avarice, de la sensualité, de la colère, de l'orgueil; et il n'a pu nous en délivrer qu'en nous portant à la pratique des vertus contraires à ces passions, de la pauvreté, de la mortification, de la douceur, de l'humilité; et il n'auroit pu nous inspirer l'amour de ces vertus si contraires à nos sens et à toutes nos inclinations naturelles, s'il ne nous en eût donné l'exemple. Il n'y a que lui qui ait pu dire : *Apprenez de moi que je suis doux et humble de cœur.* On ignoroit la nécessité, la pratique, ou au moins la perfection de ces vertus devant que Jesus-Christ fût venu au monde, devant qu'il nous en eût donné l'exemple; mais son exemple seul en fait connoître le prix, en facilite la pratique, et nous rend inexcusables si nous ne l'imitons. *Matth. c. 11. v. 29.*

III. C'est pour cela que Jesus-Christ nous dit : *Qu'il est la porte par laquelle il faut nécessairement entrer pour arriver à la vie, qu'il est le* *Joan. c. 10. v. 9.*

chemin qu'il faut suivre, qu'il est la lumière qui fait connoître ce chemin, qu'il est le guide qui nous y conduit, qu'on ne peut s'égarer quand on le suit, mais qu'on ne peut manquer de s'égarer quand on ne le suit pas. Que quiconque fait profession de le suivre, doit nécessairement se résoudre à l'imiter : Il nous dit de chaque action de sa vie, ce qu'il dit du lavement des pieds : *Si je vous ai donné ces exemples, ce n'est que pour vous engager à les suivre.* En effet, JESUS-CHRIST n'a pas fait une action, qui dans son intention, et dans celle de son Père, n'ait été non seulement pour persuader que le Père éternel dit à chaque Chrétien, ce qu'il dit à Moïse : *Inspice et fac secundùm exemplar ;* regardez mon Fils comme votre modèle, et tâchez de l'imiter : il ne sera point votre Sauveur, s'il n'est votre modèle ; et vous ne le suivrez point dans sa gloire, si vous ne le suivez dans sa vie. Puisque vous me faites ce commandement, donnez-moi, Seigneur, la force de l'exécuter, puisqu'aussi-bien votre Fils a dit,

Joan. c. 1. ℣. 14.
Joan. c. 8. ℣. 12.
Joan. c. 12. ℣. 16.
Exemplum enim dedi vobis, ut quemadmodum ego feci vobis, ita et vos faciatis.
Joan. c. 13. ℣. 15.
Exod. c. 25. ℣. 40.

que personne n'iroit à lui si vous-même ne l'y attiriez.

Puisque JESUS-CHRIST *ne peut être votre Sauveur, s'il n'est votre modèle, par le zèle que vous devez avoir pour votre salut, vous devez prendre la résolution de faire tous vos efforts pour vous rendre semblable à* JESUS-CHRIST.

Exemplum enim dedi vobis, ut quemadmodum ego feci vobis, ita et vos faciatis. *S. Joan. c.* 13. ℣. 15.

Car je vous ai donné cet exemple, afin que vous fassiez ce que vous m'avez vu faire.

Quid est intrare per januam? intrare per Christum. Quid est intrare per Christum? imitari vias Christi. *S. Aug. in Psal.* 90.

Qu'est-ce qu'entrer par la porte? c'est entrer par JESUS-CHRIST; *et entrer par* JESUS-CHRIST, *c'est imiter sa vie.*

XXVII. JOUR.

DU RECUEILLEMENT.

uc. c. 17. 21. I. LE *Royaume de Dieu est au-dedans de vous*, dit le Sauveur, il n'est point besoin de l'aller chercher fort loin : Et ce Royaume, ajoute S. Paul, *m. c. 14. 17.* *est la paix et la joie dans le S. Esprit ;* c'est le recueillement qui nous met en possession de ce Royaume, parce qu'il nous fait rentrer dans nous-mêmes. Ce qui fait le Royaume de Dieu dans le Ciel, c'est la présence de Dieu, et le bonheur qu'ont les Saints de l'y posséder ; ce qui fait le Royaume de Dieu sur la terre, c'est la présence de Dieu dans nous, et le bonheur que nous avons de l'y contempler, et en quelque manière de l'y posséder. Le recueillement renferme deux choses, une attention continuelle ou fréquente à Dieu, et une attention continuelle ou fréquente à nous-mêmes. 1°. Attention à Dieu, pour regarder toujours

Dieu, et faire de sa gloire la fin de toutes nos actions ; pour consulter toujours Dieu, et faire de ses lumières la règle de notre conduite ; pour ne s'appuyer que sur Dieu, et faire de son secours et de sa grace l'unique fondement de notre confiance. La seconde partie du recueillement, est l'attention à nous-mêmes, pour observer nos voies, pour veiller sur mille mouvemens naturels et sensuels qui nous échappent, sur beaucoup de vues humaines qui se mêlent dans nos meilleures actions, sur une infinité de retours imperceptibles, mais presque continuels de l'amour-propre ; pour modérer notre activité naturelle et arrêter les saillies de notre humeur ; c'est l'occupation du recueillement.

II. Ce recueillement est utile, mais il est difficile ; nous sommes tous portés à la dissipation : non moins jaloux de la liberté de notre esprit, que de celle de notre cœur ; nous regardons comme une espèce de captivité, le recueillement, qui le renfermant dans

nous-mêmes, le dépouille de cette liberté qu'il a de parcourir tout l'univers, et de se répandre sur toutes sortes d'objets. La vanité ne contribue pas peu à cette aversion que nous avons pour le recueillement; si nous entrions souvent en nous-mêmes, nous y verrions bien des foiblesses et des misères, des passions mal réglées, une conscience embrouillée; cette vue ne flatte pas notre orgueil, mais au contraire, elle nous humilie beaucoup; c'est pour cela que nous détournons autant que nous pouvons les yeux d'objets si désagréables. La lâcheté se joint à la vanité: la charité que nous nous devons à nous-mêmes, le zèle que nous sommes obligés d'avoir pour notre salut, nous engageroient à faire tous nos efforts pour arrêter ces désordres, que nous appercevrions en nous si nous y rentrions; nous aimons mieux les ignorer, pour nous épargner la peine d'y remédier.

III. Si le recueillement est si difficile, il n'est pas moins nécessaire à ceux qui veulent travailler sérieuse-

ment à leur perfection. L'humilité est le fondement de la perfection, et la connoissance de soi-même, est le fondement de l'humilité; mais le recueillement est le moyen le plus infaillible d'acquérir cette reconnoissance, puisque son occupation est de nous faire rentrer continuellement dans nous-mêmes pour nous y faire voir nos misères, et par cette vue nous tenir continuellement dans l'humilité. Nous ne sommes orgueilleux, que parce que nous ne nous connoissons point; et nous ne nous connoissons point, parce que nous ne rentrons jamais dans nous-mêmes: nous sommes des vrais étrangers chez nous. Si l'humilité est le fondement de la perfection, la pureté du cœur est le chemin le plus sûr pour nous y conduire, et nous ne pouvons acquérir cette pureté de cœur que par le recueillement, qui nous faisant observer nos voies, et veiller sur tous nos mouvemens, nous met en état d'arrêter tous ceux qui sont déréglés, et qui souilleroient la pureté de notre cœur. Enfin l'union avec Dieu fait la

consommation de notre perfection, et le recueillement est le chemin le plus court et le plus sûr pour y arriver; ou plutôt ce n'est que cette union même. Heureux le chemin qui nous conduit à un si heureux terme!

La nécessité du recueillement doit vous inspirer le desir de l'acquérir, mais la difficulté doit vous obliger à faire de grands efforts pour y réussir.

Regnum Dei intra vos est. *S. Luc. c.* 17. ℣. 21.

Le Royaume de Dieu est au-dedans de vous-mêmes.

Memento interdum reddere teipsum tibi. *S. Bern. de Consid.*

Souvenez-vous de ne vous donner pas tellement tout aux autres, que vous ne vous rendiez de temps en temps à vous-mêmes par le recueillement.

XXVIII. JOUR.

De l'abus des graces.

I. Il est des graces importantes, des graces décisives, rien n'est plus à craindre que d'en abuser. Il est des crises dans la grace, aussi-bien que dans la nature ; et les propriétés des unes nous expriment heureusement les propriétés des autres. 1°. La crise de la nature, est un effort qu'elle fait pour se délivrer d'un grand mal qui est prêt à l'accabler. La crise, dans l'ordre surnaturel, est un effort de la grace pour délivrer une ame d'un état dangereux où elle est prête de périr : telle fut celle qui opéra la conversion de saint Augustin, dont ont fait la fête aujourd'hui. 2°. La crise naturelle a des jours déterminés, auxquels il faut être attentif. Aussi la crise surnaturelle a ses temps, a ses bons momens qu'il ne faut pas laisser échapper, a ses conjonctures heureuses qu'il faut ménager.

3°. Comme dans la nature il n'est pas dans le pouvoir des malades, ni des médecins de procurer des crises quand ils veulent, aussi ces graces critiques, ces fortes graces, qui opèrent la conversion, ne sont pas dans notre pouvoir ; et quand on les a laissées échapper, on ne les rappelle pas quand on veut. Esaü demanda cette grace de conversion, et il la demanda avec larmes, il ne l'obtint pas ; si saint Augustin n'eût été docile à cette voix qu'il entendit dans le jardin, et fidèle à la grace qui accompagne cette voix, peut-être étoit-il perdu.

Non enim invenit pœnitentiæ locum, quam quam cum lachrymis inquisisset eam. *Heb. c. 12. ℣. 17.*

II. 4°. Si les crises dans la nature sont rares, aussi ces graces fortes, ces graces critiques de conversion ne sont pas fort communes ; ce sont des conjonctures heureuses qui naissent de l'assemblage de plusieurs circonstances souvent assez singulières, du concours de plusieurs causes qui ne se trouvent pas aisément ensemble, et que Dieu par l'effet d'une providence particulière fait concourir à la conversion d'une per-

sonne: ces rencontres de tant de causes si différentes étant difficiles, doivent être rares. Quelle imprudence de ne pas se servir de ces heureuses conjonctures ! mais quelle présomption de croire qu'on pourra les recouvrer quand on voudra ! 5°. Les crises de la nature sont causées par un combat terrible de la nature contre les mauvaises humeurs qui l'accablent, et dont elle veut se délivrer : de là ces mouvemens et ces symptômes extraordinaires. Aussi la crise de la grace est un effort qu'elle fait pour se délivrer des péchés et des passions sous le poids desquels elle est prête de succomber : de là ces mouvemens extraordinaires, ces combats des passions avec la raison, de la nature avec la grace, quand il s'agit de rompre avec les créatures, auxquelles on étoit le plus fortement attaché, et de haïr souverainement ce qu'on avoit souverainement aimé : combats que saint Augustin nous décrit si bien ; aussi en avoit-il l'expérience, puisqu'ils s'étoient passés dans son cœur. Quels renversemens ne causent pas tous ces

efforts violens ? heureux renversemens, qui changeant entièrement un homme, établissent le règne de Dieu dans son ame !

III. Enfin la dernière et la principale propriété de la crise, est qu'elle est décisive pour la vie, ou pour la mort : si la nature se trouve la plus forte, le malade est sauvé ; mais si la nature se trouve la plus foible, si elle succombe sous l'abondance des mauvaises humeurs, c'est un homme mort, il n'y a plus de ressource. Aussi, dans les crises surnaturelles, si la grace est victorieuse, si elle l'emporte sur les passions, sur les mauvaises habitudes, comme il arriva à saint Augustin dans sa conversion, voilà un homme sauvé, il marche à grands pas à la sainteté ; mais si la grace, malgré ses grands efforts, se trouve la plus foible, et est vaincue par les passions, selon toutes les apparences, c'est un homme perdu.

ic. c. 19. 20. *Trop heureuse*, disoit le Sauveur en pleurant, *ville de Jérusalem, si tu avois connu le temps de la visite, et si tu*

l'avois su ménager ; mais malheur à toi de ne l'avoir pas reconnu, et de n'en avoir pas su profiter. Ce sera la source de tous tes malheurs, et de ta réprobation. Hélas ! cette menace, Seigneur, ne me regarde-t-elle point, moi qui ai reçu des graces si fréquentes, et qui en ai si souvent abusé ? et ne m'annonce-t-elle point votre abandon et ma réprobation ? La crainte que j'en ai me fait juger qu'il y a encore à espérer pour moi, et que vous ne mépriserez pas la prière que je vous fais, et le desir que vous m'inspirez de me convertir.

Si vous sentez quelque mouvement de conversion, n'y résistez pas, de peur que ce ne soit une grace critique qui soit décisive pour votre salut, ou pour votre réprobation.

Si cognovisses et tu quidem in hac die tua quæ ad pacem tibi, nunc autem abscondita sunt ab oculis tuis..., eò quod non cognoveris tempus visitationis tuæ. *S. Luc. c.* 19. ℣. 42.

Si tu avois connu dans les jours qui

t'étoient marqués, ce qui pouvoit assurer ton salut et ta paix; mais tous cela t'est maintenant caché, parce que tu n'as pas connu le temps de ta visite.

Te nemo amittit, nisi qui dimittit. *S. Aug. Conf.*

Personne ne vous perd, Seigneur, que celui qui vous abandonne le premier.

XXIX. JOUR.

De la conformité à la volonté de Dieu.

1. NOTRE perfection consiste à faire la volonté de Dieu, et à nous y soumettre; la volonté en Dieu est infiniment sainte; et elle est la règle de toute sainteté. Nous sommes donc saints à proportion de la conformité que nous avons avec cette règle. JESUS-CHRIST est notre modèle, et nous sommes autant saints que nous sommes semblables à lui, et nous sommes autant semblables à lui; que nous sommes conformes à la volonté de Dieu. La volonté de son Père a été son unique règle, et l'unique fin de tous ses desseins et de toutes ses actions. Aussi proteste-t-il qu'il n'est pas venu pour faire sa propre volonté, quoiqu'elle fût très-juste, mais celle de son Père. Notre perfection et notre

Descendi cœlo non faciam vol ratem mea sed volu

tem ejus qui misit me. *Joan. c. 6. ℣. 38.* sainteté consistent dans la charité ; *la charité est la plénitude de la Loi*, dit saint Paul, mais la charité parfaite consiste à faire la volonté de Dieu. *Qui garde mes commandemens et fait ma volonté*, dit JESUS-CHRIST, *c'est celui-là qui m'aime véritablement.* Vous êtes quelquefois en peine si vous aimez Dieu, et c'est un juste sujet d'inquiétude : si vous êtes toujours prêt à faire sa volonté, et de vous y soumettre, soyez sûr que vous l'aimez.

Joan. c. 14. ℣. 21.

Ibid.

II. Notre bonheur consiste dans la conformité à la volonté de Dieu, la félicité de la vie présente consiste dans la paix ; mais comme on ne peut avoir la paix quand on résiste à la volonté de Dieu ; *Quis resistit ei et pacem habuit?* aussi ne peut-on manquer d'avoir la paix quand on est parfaitement soumis à la volonté de Dieu. La pratique de cette vertu fait trouver le Paradis en terre, et fait de ceux qui s'y exercent autant de Bienheureux ? Qu'est-ce qui fait le Paradis ? qu'est-ce qui fait le bonheur des Saints ? c'est qu'ils n'ont

Job. c. 9. ℣. 4.

point d'autre volonté que celle de Dieu c'est qu'ils sont transformés en Dieu. Si Dieu vouloit qu'un Ange quittât le Paradis pour venir se confiner avec quelque criminel dans un cachot, il trouveroit le Paradis dans ce cachot, et son souverain bonheur dans l'exécution de la volonté de Dieu. Que feriez-vous, disoit-on à un Saint fortement attaché à la volonté de Dieu, si cette volonté vous condamnoit à l'enfer ? Ce que je ferois, répondit-il, j'embrasserois si fortement mon Dieu, en m'unissant à sa volonté, que je l'entraînerois avec moi dans l'enfer ; et j'aimerois mieux être dans l'enfer avec Dieu, et par sa volonté, qu'en Paradis sans mon Dieu, et contre sa volonté. L'enfer deviendroit pour moi un véritable Paradis. Quels sentimens ? Les vôtres y sont-ils conformes ?

III. La conformité à la volonté de Dieu, rend un homme heureux du bonheur de Dieu même. Qu'est-ce qui rend Dieu infiniment heureux ? c'est qu'il fait tout ce qu'il veut ; c'est

qu'il ne veut que le bien, c'est qu'il trouve dans lui-même tout le bien qu'il veut. Un homme parfaitement conforme à la volonté de Dieu, a tous ces avantages. Il fait tout ce qu'il veut, parce qu'il ne veut que ce que Dieu veut; et parce que la volonté de Dieu s'accomplit toujours, de quelque manière que ce soit, la sienne s'accomplit toujours aussi. Il ne veut aussi que le bien; car qui ne veut que ce que Dieu veut, ne peut vouloir que le bien, et le plus grand bien. Enfin il trouve en lui-même tout le bien; car sa conformité à la volonté de Dieu, l'unissant étroitement à Dieu, elle lui fait posséder Dieu; et quel bien peut manquer à celui qui possède Dieu? Si nous ne voulons pas avoir le Paradis à ce prix, nous méritons bien l'enfer, qui est la juste peine du trop grand attachement à sa propre volonté. Qu'est-ce que l'enfer? c'est un lieu où l'on veut faire toujours sa propre volonté, et où on ne la fait jamais; où l'on ne veut jamais faire la volonté de Dieu, et où on la fait toujours. Quel tourment!

Puisque vous souhaitez tant d'être heureux, prenez donc l'unique chemin qui peut sûrement et facilement vous conduire à ce bonheur ; c'est-à-dire, la conformité à la volonté de Dieu.

Qui habet mandata mea et servat ea, ille est qui diligit me. *S. Joan. c.* 14. ℣. 21.

Qui fait ma volonté en gardant mes Commandemens, c'est celui qui m'aime.

Cesset voluntas propria, et infernus non erit. *S. Bern.*

Qu'il n'y ait plus de propre volonté, et il n'y aura plus d'enfer.

XXX. JOUR.

DE L'AMOUR DE JESUS-CHRIST.

Nous devons aimer JESUS-CHRIST, *parce qu'il nous aime.*

1. L'AMOUR ne se peut mériter ni payer que par l'amour. JESUS-CHRIST nous a aimés, comment pouvons-nous nous défendre de l'aimer ? *Aimons Dieu*, dit saint Jean, *parce qu'il nous a aimés le premier ;* mais de quelle manière nous a-t-il aimés ? La mesure d'aimer, dit saint Bernard, c'est d'aimer sans mesure ; c'est celle que JESUS-CHRIST a gardée dans l'amour qu'il a eu pour nous. N'est-ce pas nous avoir aimés sans mesure, que de nous avoir plus aimés que nous ne nous aimons nous-mêmes, et pourtant jusqu'où ne va pas notre amour propre ? Il nous a aimés plus que tous les Bienheureux

1. *Joan. c.* 4. *v.* 19.

ensemble n'aiment Dieu ; car leur amour est fini, et celui de JESUS-CHRIST est infini : il nous a aimés plus que ses biens, que sa gloire, que sa vie, puisqu'il nous les a sacrifiés : *Sic dilexit.* N'est-ce pas là aimer sans mesure ? Quand JESUS-CHRIST ne seroit aussi aimable qu'il est, qu'il n'auroit pas autant fait et souffert pour nous, dès qu'il nous aime, et qu'il nous aime avec excès, pouvons-nous nous défendre de l'aimer, nous qui aimons un homme, quelque vil qu'il soit, et un chien même, dès-là qu'ils nous témoignent de l'amour ? JESUS-CHRIST ne croit pas trop faire de nous donner tout son amour, quoiqu'il soit infini, et nous partagerons le nôtre qui est déjà borné ? Si je ne puis vous aimer, mon Sauveur, autant que vous le méritez, je veux vous aimer autant que je le puis ; c'est la mesure que j'y veux garder, sans cela, je ne vous aime pas autant que je le dois. *Joan. c. 13. v. 1.*

II. JESUS nous a aimés sans aucun

motif de notre côté, tirant de lui-même et de sa bonté toutes les raisons de nous aimer; nous aimons les personnes, parce que nous les trouvons aimables. JESUS nous a rendus aimables en nous aimant, n'ayant rien trouvé en nous qu'il pût aimer : car, ou il nous a regardés dans le néant de la nature, et ce qui n'est point encore ne peut pas être aimable; ou il nous a regardés dans le néant de la grace, c'est-à-dire, dans le péché originel ou actuel où nous étions engagés; et bien loin d'être aimables en cet état-là, nous étions des objets de haine et d'horreur pour lui; et néanmoins dans cet état il nous a aimés, et nous a rendus en même temps aimables, parce que l'effet de son amour a été de nous racheter de son sang, de nous obtenir le pardon de nos crimes, et de nous justifier par sa grace. Hélas! mon Sauveur, vous m'avez aimé lorsque vous n'aviez nul sujet de m'aimer, lorsque vous aviez toutes les raisons de me haïr; et moi je ne vous aimerois pas, ayant des raisons infinies

de vous aimer, vous qui êtes si aimable ! Si après cela vous n'êtes pas l'objet de mon amour, je mérite et je consens d'être l'objet de votre haine ; quelle horrible, mais quelle juste peine !

III. Jesus nous a aimés non seulement sans aucun motif de notre côté, mais encore sans aucun intérêt du sien : car hélas ! mon Sauveur, quel intérêt avez-vous que je vous aime ? si je ne vous aime pas, tout le malheur en sera pour moi ; mais pour vous, vous n'en serez ni moins grand, ni moins heureux ; vous êtes suffisant à vous-même, et que peut contribuer à votre gloire et à votre bonheur l'amour d'une vile créature comme moi ? Quoi ! mon Sauveur, vous m'avez aimé n'ayant nul intérêt de m'aimer, et je ne vous aimerois pas, moi qui suis engagé par le plus grand de tous les intérêts à vous aimer ! car si je ne vous aime pas, que suis-je qu'un réprouvé ? Mais peux-tu dire, mon ame, que tu aimes ton Jesus ? et s'il te demandoit aussi-bien

qu'à Pierre, si tu l'aimes, pourrois-tu répondre aussi véritablement que lui que tu l'aimes? et si tu le répondois, ton peu de crainte de lui déplaire, ton peu de desir de lui plaire, ton peu de zèle pour sa gloire, ton peu de ferveur pour son service, ton ingratitude pour ses bienfaits, ton infidélité à ses graces, ton indifférence pour ses recherches, ton mépris pour ses maximes, ton éloignement pour ses exemples ne te démentiroient-ils pas?

Imaginez-vous que Notre-Seigneur vous fait la même demande qu'à saint Pierre, m'aimez-vous? et sondez votre cœur, mais sans vous flatter, pour juger si vous pouvez lui répondre avec vérité que vous l'aimez.

Nos ergo diligamus Deum, quoniam prior dilexit nos. 1. *Joan. c.* 4. ℣. 19.

Aimons donc Dieu, puisqu'il nous a aimés le premier.

Si pigebat amare Deum, redamare non pigeat. *S. Bern.*

Si nous ne voulons pas aimer Dieu

les premiers, aimons-le au moins après qu'il nous a aimés.

XXXI. JOUR.

De l'indépendance de Dieu.

I. DIEU est indépendant, et il n'y a que lui d'indépendant. L'indépendance est sa différence essentielle ; ce qui s'appelle dans les Rois souveraine puissance, et indépendance, est une véritable foiblesse ; une plus grande indépendance. Ils dépendent d'autant de gens qu'ils en ont besoin pour les servir et pour les défendre, c'est-à-dire, qu'ils sont plus dépendans que les autres, il leur faut plus d'appuis pour les soutenir ; ôtez-leur ces appuis, aussi foibles que les autres, ils tombent ; tout ce qui les distingue, c'est qu'ils tombent de plus haut. Mais Dieu est parfaitement indépendant ; il ne dépend d'aucun sujet pour produire ses

plus beaux ouvrages ; il n'appartient qu'à lui de travailler sans autre fond que le néant ; il ne dépend point du concours des créatures dans l'ordre de la nature ; elles ne peuvent rien sans lui, mais il peut tout sans elles ; il s'accommode par condescendance à leurs inclinations ; mais quand il lui plaît, il les fait agir contre leurs inclinations. Il se sert du feu pour rafraîchir les trois enfans dans la fournaise de Babylone, et fait des flots de la mer Rouge des remparts aux Israélites. Il n'est pas moins indépendant dans l'ordre de la grace, il agit indépendamment des dispositions. Quelles dispositions trouva-t-il dans des Pêcheurs pour en faire des Apôtres ? Les obstacles les plus grands ne sont pas des obstacles pour lui. D'un Publicain il fait un Evangéliste ; d'un Persécuteur, un Vase d'élection, avec la même facilité, qu'il fait de Jean-Baptiste un Précurseur. Il sait nous contenter par la pauvreté, et nous réjouir par les souffrances. Il n'y a que notre salut qu'il ne peut pas procurer sans nous,

mais il peut au moins se glorifier par notre perte malgré nous.

II. Si Dieu est indépendant, tout dépend de lui. Vous ne pouvez rien faire sans moi, dit JESUS-CHRIST : quelle dépendance de Dieu dans l'ordre de la nature ! Dieu nous a tirés du néant, à chaque moment il nous empêche d'y tomber en nous conservant, il nous soutient continuellement sur ce vaste abîme dont nous a tirés sa main toute-puissante : s'il la retire, dans le moment même nous y tomberons. Nous ne pouvons former le moindre mouvement, la moindre pensée, s'il ne concourt avec nous. Notre dépendance n'est pas moins grande dans l'ordre de la grace. Saint Paul appelle notre justification une création : en effet, Dieu nous justifie sans trouver de notre côté aucun fond, aucune disposition. Nous ne pouvons pas faire la moindre bonne action, pas former un bon desir sans la grace que nous ne pouvons mériter ; que seroient les plus grands Saints sans la grace ? quelle

Creati in Christo Jesu. *Ephes. c. 2. ℣. 10.*

Non ex operibus, alioquin gratia non est gratia. *Rom. c. 11. ℣. 6.*

différence de l'homme abandonné à lui-même, et agissant seul, et l'homme agissant avec Dieu ? David un grand Saint, est David agissant avec Dieu ; mais David adultère et homicide, c'est David seul. Salomon le plus sage des hommes, c'est Salomon avec Dieu ; Salomon idolâtre, c'est Salomon seul. Pierre méprisant les menaces des Juifs, c'est Pierre avec Dieu ; mais Pierre tremblant à la voix d'une femme, et reniant son Maître, c'est Pierre seul. Ah ! Seigneur, ne m'abandonnez pas à moi-même, car si vous me laissez seul, je ne puis que pécher et me perdre.

III. Notre bonheur et notre gloire consistent dans la dépendance que nous avons de Dieu. Rien n'est plus humiliant que de dépendre d'autrui, mais rien n'est plus glorieux que de dépendre de Dieu. Dépendre de Dieu et le servir, c'est régner. La dépendance que nous avons de Dieu quand nous nous y soumettons volontiers, nous attache à Dieu, et ainsi elle nous fait partici-

per à la toute-puissance de Dieu. Aussi saint Paul se vante-t-il de pouvoir tout, mais avec Dieu, auquel il étoit parfaitement attaché et soumis. Rien ne nous affoiblit et ne nous abaisse davantage que de vouloir être indépendant de Dieu. L'Ange qui étoit si élevé et si glorieux, voulut se soustraire à cette dépendance, et il fut précipité au fond des enfers, pour dépendre éternellement de Dieu malgré lui, parce qu'il n'avoit pas voulu en dépendre volontairement: il n'a pas voulu en dépendre en se soumettant à sa volonté, et il en dépendra en se soumettant aux supplices dont Dieu punira sa révolte. Pour moi, Seigneur, je mets toute ma gloire et tout mon bonheur à dépendre de vous; ne permettez pas que je sois assez aveugle pour me vouloir soustraire un seul moment à cette dépendance.

Prenez la résolution de mettre toute votre gloire et tout votre bonheur dans une dépendance continuelle de Dieu, et de ne vous en soustraire jamais par aucun péché mortel.

Omnia possum in eo qui me confortat. *Philip. c. 4. ℣. 13.*

Je puis tout avec Dieu qui me soutient.

Væ universo qui obviam forte offenderit cedere nescia rectitudo: nam fortitudo est. *S. Bern. in Consid.*

Malheur à tout ce qui s'oppose à cette droiture inflexible de Dieu : car cette droiture est la force et la puissance même.

RÉFLEXIONS CHRÉTIENNES POUR TOUS LES JOURS DE L'ANNÉE.

SEPTEMBRE.

PREMIER JOUR.

De la ferveur dans le service de Dieu.

I. LA grandeur du Maître que nous servons, nous oblige à le servir avec une grande ferveur. Soyez fervens, dit l'Apôtre, car c'est le Seigneur que vous servez. Quelques efforts que vous

Glorificantes Dominum quantumcumque potueritis, supervalebit enim adhuc. *Eccli. c. 43. ℣. 32.*

fassiez, dit le Sage, pour servir et glorifier Dieu, ils seront toujours au-dessous de ce qu'il mérite. Si la grandeur de la ferveur avec laquelle nous devons servir, se doit mesurer par la grandeur du Maître que nous servons, avec quelle ferveur ne devons-nous pas servir Dieu ? Il est grand dans lui-même, grand par rapport à nous, grand dans sa nature, grand dans son pouvoir, grand dans ses ouvrages : il est grand en tout, et il n'y a rien de grand que lui : *Tu solus Altissimus.* Tout ce qu'on appelle grand n'est point grand en soi ; mais par rapport à nous, il nous paroît grand, parce que nous sommes petits ; mais si on le compare à Dieu, il nous paroîtra moins que rien. Nous devons donc servir Dieu avec une ferveur proportionnée, non pas à sa grandeur et à son mérite, car cela ne se peut ; mais au moins à notre pouvoir. Mais hélas ! que pouvons-nous ? Quand nous aurons fait tous nos efforts, Seigneur, nous pourrons dire avec vérité et avec confusion, que nous sommes des serviteurs

Psal. 82. ℣. 19.

Magna videntur, non quia magna sunt, sed quia parvi sumus. *Sen.*

Luc. c. 17. ℣. 10.

inutiles ; et que ferons-nous, si nous ne le faisons pas ?

II. La grandeur humaine a quelque chose qui éblouit et enchante la plupart des hommes. On s'attache aux Grands avec empressement, on se fait honneur d'être à eux, on les sert avec ardeur, on ne craint rien tant que de leur déplaire, on ne souhaite rien tant que de leur plaire, on étudie leurs inclinations pour les prévenir, on exécute avec une promptitude et une exactitude surprenante toutes leurs volontés, on a une complaisance universelle pour tous leurs sentimens, on admire et on loue jusqu'à leurs défauts, on leur sacrifie tout, bien, repos, santé, plaisirs, honneurs, conscience, salut. Et après tout, que sont ces Grands régardés en eux-mêmes ? Ils ne sont grands qu'en injustice en qu'en impiété ; et par-là les derniers de tous les hommes. Et que sont-ils, comparés à Dieu ? des vers de terre, des néants un peu mieux parés que les autres. Cependant on fait tout,

on sacrifie tout pour ces néants, on les sert avec une ferveur admirable; et on ne fait rien pour Dieu, on ne voudroit pas lui sacrifier le moindre intérêt et le moindre plaisir, on le sert avec la dernière négligence. Il n'y a que vous de grand, mon Dieu : il n'y a donc que vous qui méritiez d'être servi avec ardeur, et il n'y a presque que vous dont le service soit négligé. Quelle honte pour vous ! mais quel sujet de confusion pour nous !

III. La grandur de l'obligation que nous impose ce grand-Maître que nous servons, et la grandeur des engagemens que nous avons pris avec lui, nous obligent encore à le servir avec une grande ferveur. Nous ne pouvons satisfaire à ces obligations sans ferveur. *Vous serez saints, parce que je suis saint*, dit le Seigneur. *Soyez parfaits comme votre Père céleste*, dit JESUS-CHRIST : *Aimez Dieu de tout votre cœur.* Quelles obligations ! pouvons-nous les remplir sans ferveur ? Nous sommes obligés, en qua-

Sancti eritis quoniam ego sanctus sum. *Levit. c. 11. v. 45.*
Matth. c. 5. v. 48.

lité de Chrétiens, de renoncer au monde et à nous-mêmes, de suivre JESUS-CHRIST, de porter la croix après lui, de marcher par la voie étroite, de nous faire une continuelle violence, d'arracher notre œil, s'il nous scandalise; c'est-à-dire, de nous séparer des personnes les plus chères et les plus utiles, d'aimer nos ennemis, de pardonner les injures les plus cruelles, de préférer Dieu à tout, et d'être dans la disposition de plutôt perdre les biens, l'honneur et la vie, que de l'offenser mortellement : tous ces devoirs sont d'une obligation indispensable pour un Chrétien : puis-je y satisfaire, non seulement sans ferveur, mais sans une grande ferveur? Et comment cette ferveur peut-elle s'accorder avec une aussi grande lâcheté que la mienne?

Confondez-vous de votre lâcheté dans le service de Dieu, et servez-vous de la considération de la grandeur du Maître que vous servez, et des obligations qu'il vous a imposées pour réveiller votre ferveur.

Spiritus ferventes, Domino servientes. *Rom. c.* 12. ℣. 11.

Soyons fervens, car c'est le Seigneur que nous servons.

Solus Deus in comparatione vilis. *Salvian.*

Quoiqu'il n'y ait que Dieu qui soit grand, il n'y a presque que Dieu qui soit méprisé, et dont le service soit négligé.

II. JOUR.

DE LA FOI.

1. SANS la foi, point de vertu; mais avec la foi, on a toutes les vertus. Elle en est le principe, elle en est le fondement et l'instrument universel pour les acquérir; elles naissent et meurent, elles croissent et décroissent avec elles. La foi nous entretient dans l'humilité, en nous faisant connoître ce que c'est que Dieu, et ce que nous sommes; elle anime notre espérance par la grandeur des biens éternels qu'elle nous propose; elle anime notre charité, en nous mettant devant les yeux les perfections de Dieu, ses bienfaits, et les obligations que nous lui avons; elle excite notre ferveur par la vue du Maître que nous servons, et la certitude des grandes récompenses qu'il nous promet: elle soutient notre patience, en nous assurant qu'un moment d'une légère tribulation opérera

en nous une éternité de bonheur : enfin elle nous inspire un respect profond et une attention extraordinaire dans nos prières, en nous donnant une haute idée de la grandeur et de la majesté de celui à qui nous parlons. Ah ! Seigneur, augmentez ma foi pour augmenter mes vertus. Mais hélas ! si je ne puis obtenir cette vive foi que par mes prières, je ne puis prier comme il faut, si je n'ai déjà cette foi.

II. Si les vertus naissent et s'augmentent avec la foi, elles périssent aussi ou diminuent avec la foi. Si je perds la foi, je perds en même temps toutes les vertus ; si ma foi diminue, en même temps toutes mes vertus diminuent ; si ma foi devient imparfaite, mon humilité devient imparfaite, mon espérance devient chancelante, et ma charité languissante ; ma ferveur se relâche, ma patience m'échappe, mon zèle se rallentit, ma mortification s'affoiblit, mon attention dans la prière se change en des distractions et des irrévérences continuelles.

Des

Dès que je n'ai plus la foi, je puis dire que je suis réduit à rien sans le sentir : *Ad nihilum redactus sum, et nescivi.* Je ne suis plus qu'aveuglement, que foiblesse, que misère, que péché. Ah ! Seigneur, quelque perte que je fasse, si la foi me reste, je ne suis pas sans ressource ; mais si je perds la foi, tout est perdu pour moi. *Psal.* 72. ℣. 22.

III. *Croyez-vous*, dit le Sauveur, *que quand le Fils de l'Homme viendra sur la terre pour juger les hommes, il y trouve de la foi ?* Hélas ! c'est parce qu'il n'y aura plus de vertu dans le monde, que Dieu ne le pourra plus souffrir, que sa patience ne pourra plus attendre, et qu'il sera obligé de venir pour le juger. Mais pourquoi est-ce qu'il n'y aura plus de vertu ? c'est, dit JESUS-CHRIST, parce qu'il n'y aura plus de foi. *Il n'y a plus de Saints sur la terre*, dit le Prophète, *parce qu'il n'y a plus de foi, parce que les hommes ne croyent plus les grandes vérités que la foi leur apprend.* Le peu de foi que nous voyons parmi les Chrétiens, et *Luc.* c. 18. ℣. 8. Defecit Sanctus, quoniam diminutæ sunt veritates à filiis hominum. *Psal.* 11. ℣. 2.

le peu que nous en avons nous-mêmes, ne nous donne-t-il pas sujet de craindre que nous ne soyons proche de ce grand, de ce terrible jour, où on ne jugera les hommes que pour n'avoir pas eu de foi, ou pour n'avoir pas accordé leur vie avec leur foi ? Ah! Seigneur, je crois, mais augmentez, mais animez ma foi : donnez-moi la foi, mais non point une foi morte, qui ne serve qu'à me rendre coupable, qui ne serve qu'à me condamner et à vous justifier ; mais une foi vive qui soit animée par la charité, et qui me fasse vivre conformément aux vérités qu'elle m'enseigne.

Demandez souvent, ou plutôt continuellement à Dieu la foi, mais une vive foi, puisque si vous l'avez, vous aurez bientôt toutes les vertus, et vous pratiquerez toutes les bonnes œuvres.

Justus autem ex fide vivit. *Rom. c.* 1. ℣. 17.

Le juste vit par la foi.

Confiteris te nosse Deum, factis autem negas : non rectè, sed impiè,

linguam Christo, animam diabolo dedisti. *S. Bern. in Cant.*

Vous avez la foi, vous confessez de bouche qu'il y a un Dieu, mais vous le niez en même temps par vos œuvres : bien loin que cette foi vous justifie, elle vous rend plus coupable : car si vous donnez votre langue à Dieu, vous donnez votre ame au Démon.

III. JOUR.

Il est plus aisé de contenter Dieu que le monde.

I. RIEN n'est plus aisé que de contenter Dieu. Il n'a égard qu'à notre bonne volonté; et nos bons desirs, s'ils sont sincères, lui tiennent lieu d'effets. Si vous avez voulu de bonne foi faire le bien, quoique vous ne l'ayez pu, c'est devant Dieu comme si vous l'aviez fait, dit saint Augustin. Vous vouliez pratiquer une bonne œuvre, on vous en a empêché; Dieu ne laisse pas

Voluisti cisti. *S. Aug.*

de vous en tenir compte. Touché d'une vive douleur de votre vie passée, vous voudriez pouvoir égaler votre pénitence à vos crimes; votre santé ne vous le permet pas, Dieu voit votre cœur, cela suffit. Vous êtes sensible à la misère des pauvres, l'état de vos affaires ne vous permet pas de les pouvoir soulager; vous en avez la volonté, vous en aurez le mérite. Et ainsi avec un peu de bonne volonté, on peut être pénitent sans austérités, aumônier sans richesses, et Martyr même en quelque façon sans mourir. Si vous ne contentez pas Dieu à ce prix, c'est bien votre faute.

II. Le monde n'est pas si aisé à contenter. Il n'a égard qu'au succès et aux effets. Toutes les meilleures intentions du monde ne lui tiennent pas lieu du moindre service. Qu'un homme employé dans une importante négociation ait eu les intentions les plus droites, et la conduite la plus sage; si ses desseins se trouvent déconcertés, par la faute même de ceux qui l'emploient, l'af-

faire n'a pas réussi, c'est un imprudent, c'est un misérable, il faut qu'il paye la faute d'un plus puissant que lui. Qu'un Général ait été sage, brave, vaillant; qu'il n'ait épargné ni ses soins, ni son sang, ni sa vie: si par un contretemps imprévu il perd la bataille, il faut qu'il porte la peine de la bizarrerie de la fortune : on récompense d'une funeste disgrace sa vie exposée, son sang répandu. C'est ainsi que le monde en use, et cependant on abandonne Dieu pour s'attacher à lui.

III. Quelque injuste que soit le monde, il ne manque pas après tout de prétextes pour justifier sa conduite. Il ne voit pas notre cœur, ni nos intentions, et ainsi il ne se croit pas obligé de les récompenser. D'ailleurs il n'exige nos services, que parce qu'il en a besoin. Les grands du monde sont ceux qui ont les plus grands besoins, toutes nos bonnes intentions n'y remédient pas, et ainsi ils ne croyent pas nous en devoir tenir compte. Mais pour vous, Seigneur, vous lisez dans

nos cœurs, et aucune de nos intentions ne vous est cachée : c'est pour cela que vous n'en laissez aucune sans récompense. Vous ne demandez pas nos services par le besoin que vous en avez, mais par le desir que vous avez de nous récompenser. Quel bonheur de servir un Maître si commode et si libéral ! si je ne le sers, je mérite d'être privé de ce bonheur, et d'être livré à la servitude d'un Maître aussi dur et aussi ingrat qu'est le monde. Ah, l'étrange punition ! moins j'y suis sensible, plus elle est grande.

Reconnoissez votre bonheur, d'être engagé au service d'un aussi bon Maître qu'est Dieu. Que sa facilité ne serve pas de prétexte à votre lâcheté, mais de motif à votre ferveur.

Pax hominibus bonæ voluntatis. *S. Luc. c. 2. ℣. 14.*

La paix et toutes sortes de biens sont pour les hommes de bonne volonté.

Voluisti, fecisti. *S. Aug.*

Si je veux sincèrement faire quelque bien, et que je ne le puisse pas, c'est devant Dieu comme si je l'avois fait.

IV. JOUR.

Le péché mortel est un mal infini.

I. LA grandeur du péché se mesure par la dignité de la personne offensée. Il n'y a point de crime qui soit petit dès-là qu'il offense la majesté des Rois; leur grandeur rend grandes toutes les fautes qui les attaquent. Le péché qui ose attaquer la majesté infinie d'un Dieu, ne doit-il donc pas être regardé comme quelque chose d'infini ? La bassesse infinie de l'homme, et la distance infinie qu'il y a de lui à Dieu, jointe aux obligations infinies qu'il a à Dieu, ne contribuent-elles pas aussi à rendre le péché un mal infini ? Dieu, tout juste qu'il est, ne croit pas trop punir le pécheur en le punissant d'une peine qui est infinie dans son objet, puisqu'elle renferme la privation d'un bien infini; et infinie dans sa durée, puisqu'elle n'a point d'autres bornes,

que celles de l'éternité; Dieu le condamne à souffrir éternellement pour expier ses péchés; et cependant il ne les effacera jamais. Si la dette n'étoit pas infinie, le pécheur pourroit enfin satisfaire à la Justice de Dieu par ses peines; mais il paiera toujours sans pouvoir jamais s'acquitter.

II. Ce qui nous fera mieux comprendre l'infinité du péché, c'est que quand toutes les créatures qui ont été, qui sont et qui seront jamais, fussent-elles aussi parfaites que la Sainte Vierge, endureroient pendant plusieurs millions de siècles tous les tourmens des Martyrs; quand elles sacrifieroient tous leurs biens, leurs plaisirs, leur gloire et leur vie, elles ne pourroient pas dignement satisfaire pour un seul péché mortel. Il a fallu, pour expier le péché, et pour offrir au Père éternel une réparation égale à l'offense; il a fallu, dis-je, qu'un Dieu se fît homme, et mourût sur une croix. Il n'y avoit que Jesus-Christ, Dieu et homme, qui pût satisfaire dignement

pour un péché. Le péché qui ne pouvoit être réparé que par une satisfaction infinie, ne renferme-t-il pas une malice infinie? Un Dieu mourant sur une croix pour expier le péché, nous fait mieux concevoir que tous les raisonnemens du monde, quel est le mal et la griéveté du péché. Hélas! si je l'avois conçu, l'aurois-je commis avec tant de facilité?

III. Nous nous alarmons si fort pour les moindres maux qui nous menacent: il n'y a point de précautions que nous ne prenions pour les prévenir; d'où vient que nous sommes si tranquilles, que nous craignons si peu un mal infini, que nous prenons si peu de précautions pour l'éviter, sinon que nous sommes infiniment aveugles? Et c'est la suite funeste du péché. Car, hélas! si nous n'étions aveugles, nous craindrions plus le péché que tous les maux du monde, plus que la mort, plus même que l'enfer. Car l'enfer, dès-là qu'il n'est que le mal de la créature, est un moindre mal que le péché qui

est le mal du Créateur. Ce qui fait le plus grand mal de l'enfer, c'est le péché. Les Saints qui connoissent Dieu, qui connoissent ce que c'est que le péché, ne balanceroient pas là-dessus, s'il falloit choisir l'un ou l'autre. Si je voyois, disoit saint Anselme, d'un côté le péché, et de l'autre l'enfer, dans la nécessité de prendre l'un ou l'autre, je me jetterois dans l'enfer plutôt que dans le péché. Et nous, malheureux que nous sommes, nous nous faisons tous les jours un bonheur de nous précipiter dans le péché qui nous conduit à l'enfer. Ne méritons-nous pas bien l'enfer, si nous aimons le péché? Un mal infini ne peut être dignement puni que par un supplice infini.

Un mal infini mériteroit une haine infinie; mais puisque vous ne pouvez pas haïr le péché d'une haine infinie, haïssez-le autant que vous le pouvez, et prenez la résolution de n'épargner rien pour l'éviter.

Miseros autem populos facit peccatum. *Prov. c.* 14. ℣. 34.

C'est le péché qui rend les peuples misérables.

Mallem purus à peccato gehennam intrare, quàm peccati sorde pollutus cœlorum regna tenere. *S. Augustin, Serm. 9.*

J'aimerois mieux entrer dans l'enfer sans péché, que d'entrer dans le Paradis avec un péché.

V. JOUR.

DE LA CONTRITION.

I. Il est deux sortes de contritions. L'une parfaite, qu'on appelle proprement contrition, qui est un regret d'avoir offensé Dieu, parce qu'il est infiniment bon, et que le péché lui déplaît; douleur généreuse et désintéressée. L'autre, qu'on appelle attrition, est un regret d'avoir offensé Dieu, parce que par le péché nous sommes devenus les objets de sa haine et de sa vengeance; douleur imparfaite

et un peu intéressée. L'une et l'autre ne justifient point le pécheur, et ne suffisent point pour la pénitence, si elles ne sont souveraines, c'est-à-dire, si elles ne surpassent toute autre douleur. Dieu est le souverain bien, le péché qui lui est infiniment opposé, doit être le souverain mal; nous devons donc en concevoir une souveraine douleur: parce que Dieu est le souverain bien, nous devons l'aimer par-dessus tout. Ne pas aimer Dieu par-dessus tout, c'est ne le point aimer. Parce que le péché est le souverain mal, nous devons le haïr par-dessus tout. Ne haïr pas le péché par-dessus tout, c'est ne le point haïr d'une haine qui l'efface et le détruise, ni qui suffise par conséquent pour la pénitence. Est-ce ainsi que vous haïssez le péché? Si cela étoit, il y a long-temps qu'il seroit détruit dans votre cœur. Hélas! n'y règne-t-il point encore?

II. Si vous haïssez souverainement le péché, vous devez avoir plus d'horreur pour lui que pour tous les plus

grands maux, vous devez plus le craindre que la pauvreté, que la maladie, que l'infamie, que la mort même. Vous devez être, sinon plus sensiblement, au moins plus sincerement affligé d'avoir commis un péché, et en le commettant d'avoir perdu Dieu, que vous ne le seriez d'avoir perdu tous les biens, et d'être tombé dans toutes sortes de maux. C'est la disposition où se doit trouver un véritable pénitent, parce que c'est celle qui est absolument nécessaire pour effacer le péché; et ainsi elle se doit trouver même dans l'attrition, qu'on se persuade faussement être si aisée. Est-ce là votre disposition? Est-ce celle avec laquelle vous vous êtes approché jusques ici du Sacrement de Pénitence? Oseriez-vous répondre qu'oui? Et si vous ne le pouvez pas avec vérité, comment pouvez-vous répondre de la bonté de votre pénitence, à laquelle il manque une condition si essentielle?

III. Hélas! le peu de crainte et d'horreur que vous avez à la vue du

péché, ou du danger de le commettre, la tranquillité que vous conservez après l'avoir commis, l'indifférence, ou plutôt l'insensibilité sur la perte de votre Dieu, le peu d'empressement que vous témoignez à réparer une si grande perte, le peu d'ardeur à embrasser les moyens qui vous y peuvent servir, le peu de courage à surmonter les obstacles qui vous en peuvent empêcher, tout cela marque assez que vous êtes bien éloigné d'avoir une souveraine horreur du péché, et qu'ainsi vous ne regardez pas Dieu comme votre souverain bien, puisque vous ne regardez pas le péché qui lui est infiniment opposé, et qui vous le fait perdre, comme votre souverain mal. Si cela est, pouvez-vous vous flatter d'avoir les dispositions nécessaires pour la pénitence? et si vous ne les avez pas, que sont toutes vos pénitences, sinon un vain amusement et une véritable illusion?

Rentrez un peu en vous-même, pour sonder votre cœur; et examinez, mais sans vous flatter, quelles sont vos dispositions à l'égard du péché, quand

vous approchez de la pénitence. En avez-vous une souveraine douleur ?

Dolor meus super dolorem : in me cor meum mœrens. *Jerem. c.* 8. ℣. 18.

Ma douleur d'avoir offensé Dieu, doit être au-dessus de toute autre douleur, et mon cœur en doit être extrêmement affligé.

Pœnitentiam certam non facit nisi odium peccati. *S. Aug.*

Nous ne pouvons nous assurer de la vérité de notre pénitence, si nous n'avons une haine sincère pour le péché.

VI. JOUR.

De la surprise de la mort.

Vigilate, quia nescitis diem neque horam. *Matth. c 24. ℣. 42.*

I. NOUS ne savons quand la mort viendra. JESUS-CHRIST nous en assure : *Veillez, car vous ne savez ni l'heure ni le jour.* Mais nous savons encore par son témoignage, qu'elle viendra lorsque nous y penserons le moins : *Quâ horâ non putatis ;* et ainsi la surprise de la mort n'est pas moins certaine que l'incertitude du jour de la mort, puisque cette vérité n'est pas moins appuyée que l'autre sur la parole d'un Dieu qui ne nous peut tromper. *Luc. c. 12. ℣. 40.* *Le Fils de l'homme viendra*, dit-il, *à l'heure que nous y penserons le moins ;* il viendra comme un voleur dont le but est de surprendre, parce qu'il ne peut réussir dans son dessein que par la surprise. C'est ce qu'il nous marque si fortement dans la parabole des Vierges, et dans la surprise des

Vierges folles. Il n'y a point de vérité que le Sauveur ait eu plus à cœur de nous imprimer dans l'esprit, parce qu'il en voyoit les conséquences. Il nous l'a rendue évidente par des textes si formels et si souvent réitérés; il l'a rendue sensible par des comparaisons, par des paraboles, par des exemples. Pouvoit il faire davantage pour nous obliger de veiller, et d'être toujours sur nos gardes ?

II. JESUS-CHRIST ne nous épouvante que pour nous assurer : il ne nous menace de nous surprendre, que par le desir qu'il a que nous ne soyons pas surpris, pour nous obliger à prendre toutes nos précautions pour éviter une surprise dont il prévoit les funestes suites, que nous ne comprenons pas assez. Il voit notre aveuglement, il en a pitié, il n'épargne rien pour nous éclairer : malheur à nous, si nous fermons les yeux à toutes ces lumières ! Il voit notre assoupissement, il veut nous réveiller par toutes ses menaces. Cet assoupissement ne tient-il pas beau-

coup de la mort! Si des menaces si terribles ne nous en retirent, il proteste qu'il viendra nous surprendre lorsque nous y penserons le moins: faisons-lui le plaisir de le tromper en quelque façon, en veillant continuellement, en nous tenant toujours sur nos gardes. Si nous pensons toujours à nous préparer à la mort, la mort ne pourra venir lorsque nous n'y penserons point.

III. Remarquez que notre Seigneur ne nous dit pas, préparez vous à la mort lorsqu'elle viendra, mais soyez prêt, *Luc. c. 12. ℣. 40.* *Estote parati*; pour nous donner à entendre qu'il n'est plus temps de se préparer à la mort, quand elle vient; il faut déjà être prêt. Il est de certaines affaires qui demandent qu'on les prévienne, il n'est plus temps de s'y préparer quand on est surpris. Il n'est plus temps de penser à pourvoir une Place de provisions de guerre et de bouche, quand l'ennemi en a formé le siége. Il n'est plus temps de penser aux apprêts d'un grand voyage sur

mer, quand le vaisseau est à la voile. Sera-t-il temps de penser à vous munir du secours des bonnes œuvres, quand la mort qui viendra vous surprendre et vous assiéger comme un ennemi implacable, vous mettra dans l'impuissance d'en faire ? Sera-t-il temps de penser à faire les apprêts d'un voyage aussi grand que celui du temps à l'éternité, dans le moment qu'il faudra partir, et qu'on vous prononcera ce terrible arrêt : *Morieris tu et non vives ;* il faut dans un moment mourir ? est-il temps de dire pour lors : *Dispone domui tuæ*, mettez ordre à vos affaires ? Helas ! vous n'aurez pas commencé à y penser qu'il faudra partir. Toute la vie n'est pas trop longue pour faire les apprêts necessaires à un voyage si grand et si important, et vous prétendez les faire en un moment ; quelle ridicule prétention ? *Isai. c. 38. v. 1.*

Puisque les conséquences de la surprise de la mort sont si grandes, prenez la résolution de veiller et de vivre chaque jour comme si ce devoit être le dernier de votre vie ; et prenez tous les

mois un jour pour vous préparer plus particulièrement à la mort.

Estote parati, quia horâ quâ non putatis filius hominis veniet. *S. Luc. c.* 12. ℣. 40.

Soyez toujours prêts, car le Fils de l'Homme viendra lorsque vous y penserez le moins.

Latet ultimus dies, ut observentur omnes dies. *S. Aug. Hom.* 13.

Dieu a voulu que le dernier jour de notre vie nous fût caché, afin qu'il n'y eût point de jour dans notre vie où nous ne veillassions.

VII. JOUR.

DU JUGEMENT DERNIER.

De la sentence de condamnation contre les réprouvés.

I. ALORS, dit le Sauveur, le souverain Juge prononcera cette terrible sentence de condamnation contre les réprouvés : *Discedite à me maledicti ; Matth. c. 25, v. 41.* retirez-vous de moi qui suis votre Dieu, et que vous avez contraint par vos crimes d'être votre ennemi : *de moi* qui étois votre Sauveur, et que vous avez obligé par vos ingratitudes d'être votre partie et votre Juge : *de moi* qui devois être votre souverain bonheur, et qui va faire votre souverain malheur. Vous avez voulu vous séparer volontairement *de moi*, pour vous attacher à la créature, pour y trouver votre plaisir ; vous serez malgré vous éternellement séparés *de moi*, pour y trouver votre supplice : *Vous ne serez plus*

Osée. c. 1. ℣. 9. *mon peuple, et je ne serai plus votre Dieu.* Ou si je vous fais sentir que je suis encore votre Dieu, ce n'est qu'en vous punissant en Dieu. Ah! Seigneur, punissez-moi de quelle peine il vous plaira, j'y consens, pourvu que je ne sois point éternellement séparé de vous : *Ne permittas me separari à te.*

Dilexit maledictionem et veniet ei, et noluit benedictionem et elongabitur ab eo: et induit maledictionem sicut vestimentum. *Psal.* 108. ℣. 18.

II. *Allez maudits ;* aimez, si vous voulez, honorez, adorez des hommes, *mais maudits de Dieu. Vous avez aimé la malédiction, et vous l'avez trouvée,* et en même temps toutes sortes de maux ; vous avez *fui la bénédiction, et elle s'enfuira de vous, et avec elle tous les biens.* Non seulement *vous serez revêtus de la malédiction comme d'un habit, mais elle pénétrera jusqu'à la moëlle de vos os, jusqu'au fond de votre ame.* Vous serez maudits dans vos biens, maudits dans votre honneur, maudits dans vos plaisirs, maudits dans votre corps, maudits dans votre ame : *Discedite maledicti.* Mais où iront-ils, Seigneur, ces malheureux en se séparant de vous? *in ignem,*

dans le feu. Hélas ! comment pouvoir demeurer, comment subsister dans un feu dévorant? ils y subsisteront pourtant, et abandonnés de la Providence pour tout le reste, ils n'en sentiront point d'autres effets que d'être toujours soigneusement conservés, pour être toujours cruellement tourmentés. Ah! Seigneur, quel funeste soin, quelle cruelle providence !

III. Mais combien de temps seront-ils dans ce feu ? éternellement : *In ignem æternum.* Tant que Dieu sera Dieu, c'est-à-dire, tant qu'il haïra le péché, et que ces misérables aimeront le péché ; et comme Dieu ne cessera jamais d'être Dieu, non plus que de haïr le péché, non plus qu'eux de l'aimer, ils ne cesseront jamais de souffrir, de brûler, d'enrager. Il n'étoit pas préparé pour vous ce feu éternel, mais pour les demons : *Qui paratus est diabolo et Angelis ejus.* Vous avez voulu être compagnons de leur révolte, vous le serez de leur supplice. Quel coup de foudre pour ces misérables ! *Matth. v. 41.*

bles ! mais quel sujet de frayeur pour nous ! Ces paroles : *Venez après moi, et portez votre croix*, vous paroissent rudes maintenant ; mais celle-ci : *Allez maudits dans le feu éternel*, vous paroîtront un jour bien plus rudes. Vous ne pouvez vous garantir des suites de celles-ci qu'en vous rendant attentif et docile à celles-là. Mais quel autre que vous, Seigneur, peut me donner cette docilité ? Ah ! que volontiers je vous suivrai, même en portant la croix, pour n'être point un jour séparé éternellement de vous.

Quand vous vous sentirez rebuté de ces paroles de J. C. Si quelqu'un veut venir après moi, qu'il se renonce soi-même, qu'il porte sa croix et me suive ; pensez que ce n'est qu'en leur obéissant que vous éviterez la terrible sentence qui sera prononcée contre les réprouvés.

Tunc dicet et his qui à sinistris erunt : Discedite à me maledicti in ignem æternum. *Matth. c. 25. ℣. 41.*

Alors il dira à ceux qui seront à sa gauche :

gauche : Allez maudits dans un feu éternel.

Quem ultorem timetis, facite vobis debitorem. *S. Ambros.*

Si vous voulez éviter dans le jugement les effets de la colère d'un Dieu vengeur, faites-en maintenant votre débiteur.

VIII. JOUR.

De la Nativité de la Sainte Vierge.

L ON se réjouit beaucoup à la naissance des Grands, c'est à tort. Ils naissent pécheurs comme les autres, et dès-là condamnés aussi-bien qu'eux à être misérables. Aussi semblent-ils condamner par les pleurs qu'ils versent, aussi-bien que les autres hommes, la joie dont on honore leur naissance. La naissance de MARIE n'a point ce malheur, elle est un sujet de joie pour nous, et de gloire pour elle : MARIE

ne naît point pour être misérable, parce que dès-lors non seulement elle est sainte, mais encore la plus sainte des créatures. *On dit des choses glorieuses de vous;* dit le Prophète, *ô sainte Cité de Sion;* c'est-à-dire, ô divine MARIE ! *que vos fondemens sont assis sur les saintes montagnes;* c'est-à-dire comme l'explique saint Grégoire, que vous vous trouvez plus élevée en grace, dès le commencement de votre vie, que les Séraphins les plus élevés, que les plus grands Saints dans le comble de leur sainteté et de leur gloire. C'est cette montagne que le Prophète vit, qui étoit située sur le sommet des plus hautes montagnes. Quelle gloire pour vous, sainte Vierge! mais quel sujet de consolation et de confiance pour nous !

Fundamenta ejus in montibus sanctis. *Psal.* 86. ℣. 1.

Gratia quæ aliis vertex fuit, Mariæ radix ac fundamentum fuit. *S. Greg.*

Et erit præparatus mons domus Domini in vertice montium. *Isai.* c. 2. ℣. 2.

II. Il étoit de la bonté et de la sagesse du Verbe éternel de remplir sa Mère d'une grace plus abondante dès le premier moment de sa vie, que n'a été celle des plus grands Saints au moment de leur mort. Elle devoit

être dès-lors pleine de grace. Dieu se sert de trois règles dans la distribution de ses graces. La première est la dignité des personnes à qui il les donne : car il doit proportionner la grace à la dignité ; s'il ne le faisoit, il déshonoreroit en quelque façon son présent, et le couvriroit d'une confusion qui retomberoit sur lui. Puisque MARIE devoit surpasser infiniment en dignité toutes les autres créatures par la qualité de Mère de Dieu, elle devoit aussi les surpasser en grace. Mais, dira-t-on, elle n'étoit pas encore Mère de Dieu dans sa naissance ? Ne l'étoit-elle pas déjà dans les desseins de Dieu ? ne l'étoit-elle pas dans son éternité, à laquelle rien n'est futur, tout est présent ? et puis, ne proportionne-t-on pas les fondemens à la hauteur et à la magnificence d'un Palais qu'on veut élever, quoiqu'il ne soit pas encore bâti ? les dispositions ne doivent-elles pas être proportionnées à l'excellence de la forme qui doit animer un sujet, quoiqu'elle n'y soit pas encore ? et quelle devoit donc être la grace qui

devoit préparer MARIE à recevoir un Dieu ? quelle devroit être la nôtre qui recevons tous les jours dans la Communion le même Dieu ?

III. La seconde règle dont Dieu se sert dans la distribution des graces qu'il fait à ses créatures, c'est l'amour qu'il a pour elles. Aimer, c'est vouloir du bien ; et vouloir du bien et en faire à l'égard de Dieu, c'est la même chose. Si donc Dieu a plus aimé la Sainte Vierge dès sa naissance, qu'il n'a jamais aimé aucune créature, ne lui a-t-il pas dès ce moment plus témoigné son amour en lui communiquant plus abondamment le plus grand des biens, qui est sa gloire ? Le Verbe éternel n'a-t-il pas dès-lors plus aimé la Sainte Vierge, puisqu'il l'a aimée comme celle qui devoit être bientôt sa mère, et à laquelle il devoit avoir plus d'obligation qu'il n'en a jamais eu à toutes les créatures ? Enfin la dernière règle de la mesure de la grace que Dieu confère à ses créatures, est l'emploi auquel il les destine,

Si nous consultons cette règle pour juger de la grandeur de la grace de MARIE, jusqu'où ne nous conduira-t-elle pas, puisque le Père éternel l'avoit choisie pour être comme la Réparatrice du monde perdu; qualité qu'elle a en quelque façon méritée par le consentement qu'elle donna au Mystère de l'Incarnation, et au sacrifice de la Croix qu'elle offrit avec son Fils? Aussi saint Bernard nous assure-t-il que JESUS-CHRIST ayant racheté le monde par son sang, il en a mis tout le prix entre les mains de MARIE. A qui pouvons-nous donc mieux nous adresser qu'à elle pour obtenir les graces qui en sont le fruit?

Mirari inventricem gratiæ, Restauratricem omnium sæculorum. *S. Bern.*

Saluez Marie comme pleine de grace *dès sa naissance, et priez-la qu'elle vous communique un peu de cette plénitude.*

Multæ filliæ congregaverunt divitias; tu supergressa es universas. *Prov. c. 31. ℣. 29.*

Plusieurs filles ont amassé des richesses; mais, ô sainte Vierge, vous les avez toutes surpassées!

Redempturus genus humanum universum pretium contulit in Mariam. *S. Bern.*

JESUS-CRIST étant venu pour racheter le monde, a mis entre les mains de sa Mère les graces qui sont le prix de cette Rédemption.

IX. JOUR.

DE L'INCERTITUDE DU SALUT.

L'incertitude du salut nous oblige d'y travailler avec crainte.

Philipp. c. 2. ℣. 12. I. TRAVAILLEZ, dit l'Apôtre, à votre salut, avec crainte et avec tremblement. En effet, le moyen de ne pas trembler, quand on pense que le salut est une affaire dont les conséquences sont si grandes, les difficultés en si grand nombre, les dangers si certains, le succès si incertain? Si les conséquences en sont grandes, il faut une application très-grande pour les prévenir. Si les difficultés sont en si grand nombre, il faut de

grands efforts pour les surmonter : si les dangers sont si certains, il faut une vigilance et une précaution continuelle pour s'en garantir. Si le succès en est si incertain, quelle mesure ne doit-on pas prendre pour l'assurer ? et c'est cette seule crainte du Seigneur qui est le commencement de la sagesse, et dont le Prophète prioit Dieu de le pénétrer, qui peut nous donner cette assurance ?

II. Nous portons, dit le même Apôtre, un trésor très-précieux dans des vases très-fragiles. Ce trésor est notre ame; il est bien précieux, puisqu'il vaut tout le sang d'un Dieu. Mais tout précieux qu'il est, nous le portons dans un vase bien fragile, qui est notre corps. Un homme qui porteroit une liqueur infiniment précieuse, de laquelle dépendroit la conservation de sa vie, dans une fiole de verre, et qui étant très-foible, se verroit obligé de marcher pendant la nuit dans un chemin rude et difficile, parmi des précipices, avec quelle crainte et quelle précau-

tion ne marcheroit-il point, pensant qu'il ne faudroit qu'un faux pas pour tomber et tout perdre ? C'est-là une naïve expression de l'état où nous sommes. Puisque nous sommes dans le même état, ne devons nous pas avoir la même crainte et la même précaution ? et notre sécurité-là-dessus n'est-elle pas une vraie témérité ?

III. Notre salut dépend de Dieu et de nous : s'il ne dépendoit que de Dieu, il seroit en bonnes mains, nous ne devrions nous en tenir sûrs : mais hélas ! pour notre malheur, il dépend aussi de nous, il ne peut pas être en de plus mauvaises mains. Une volonté foible, un esprit aveugle, un cœur corrompu, qui a un grand penchant pour le mal, beaucoup de répugnance pour le bien, ne sont point d'un grand secours, ou plutôt sont un grand obstacle au salut, et c'est-là pourtant notre disposition. Hélas ! Seigneur, disoit un saint homme, ne vous fiez pas à moi, je me connois bien, je vous trahirois ; ne m'abandonnez pas non plus à moi-

même, je me sens bien, je me perdrois. Nul n'est tant à craindre pour moi que moi-même. Délivrez-moi donc, mon Dieu, de moi-même, et ne me livrez pas aux desirs de mon cœur, et à mes inclinations déréglées.

Puisque rien n'est plus à craindre en matière du salut, que de ne rien craindre, craignez toujours, c'est le moyen de l'assurer : mais que ce soit une crainte qui vous humilie, sans vous troubler, qui excite votre précaution, mais qui ne vous ôte pas la confiance.

Cum metu et tremore vestram salutem operamini. *Philip. c. 2. v. 12.*

Travaillez à votre salut avec crainte et tremblement.

Timor est fundamentum salutis : timendo cavebimus, cavendo salvi erimus. *Tertull.*

La crainte est le fondement du salut. Si nous craignons, la crainte animera notre précaution, et notre précaution assurera notre salut.

X. JOUR.

Qu'il ne faut point différer sa conversion.

I. POURQUOI différer votre conversion à un autre temps ? êtes-vous sûr de l'avoir ce temps ? Le temps passé n'est plus à vous, l'avenir n'y sera peut-être jamais, Dieu seul vous en peut répondre ; s'est-il fait votre caution ? ne vous menace-t-il pas du contraire ? Il n'y a donc que le temps présent qui est à vous : c'est le seul fonds sur lequel vous puissiez compter pour votre conversion ; que ne l'employez-vous donc ? Il est si court, il passe si vîte, que ne le ménagez-vous donc ? à peine avez-vous fait réflexion qu'il est, que déjà il est passé, et avec lui peut-être l'unique fondement de la miséricorde de Dieu, l'unique ressource de votre salut. Je me convertirai, direz-vous, dans quelque temps ;

et pourquoi non maintenant ? Jusqu'à quand direz-vous avec saint Augustin rebelle à la grace : *Encore un peu de temps, encore un peu de temps ; et ce peu de temps ne finissoit point : bientôt, bientôt ; et ce bientôt ne venoit point.* Que ne dites-vous plutôt avec Augustin résolu de se rendre à la grace : *Jusqu'à quand dirai-je demain, demain ? Pourquoi non aujourd'hui ? pourquoi non à ce moment ?*

Modò, modò, et illud modò non habebat modum. *Aug. lib. Confes. 8.*

Quandiù cras et cras? quare non modò, quare non hac hora finis turpitudini meæ. *Aug. ibid.*

II. Pourquoi différer votre conversion ? il faut la grace pour vous convertir ; elle vous presse maintenant de le faire, pourquoi ne lui pas obéir ? elle s'offre maintenant à vous, et vous la rejetez. Mille fois indignement rebutée de vous, ne se rebutera-t-elle point enfin ? Le mépris et l'abus que vous en faites, ne vous en rend-il pas indigne ? Plus vous différerez votre conversion, plus vous multiplierez vos péchés ; et plus vous multiplierez vos péchés, plus vous éloignerez Dieu de vous, plus vous le refroidirez, plus vous l'irriterez. Et quelles graces devez-

vous attendre d'un Dieu non seulement refroidi, mais irrité contre vous ? Ayant si long-temps vécu dans le péché, vous auriez besoin d'une grace extraordinaire, d'une grace forte pour vous convertir. Cette grace extraordinaire est l'effet d'une bonté extraordinaire : la devez-vous raisonnablement espérer d'un Dieu que vous avez si souvent méprisé, si indignement outragé ? et sur quel fonds appuyez-vous donc l'espérance de votre conversion pour l'avenir ? vous n'en avez point d'autre que celui d'une aveugle présomption.

III. Pourquoi différer votre conversion ? Pour se convertir, il faut avoir une volonté sincère et efficace de le faire. Plus vous différerez à vous convertir, moins vous serez en état de le vouloir : plus vous différerez votre conversion, plus vous multiplierez vos péchés, plus vos passions deviendront violentes, et vos mauvaises habitudes fortes ; plus votre raison deviendra foible, votre volonté déréglée, et votre,

esprit aveugle. Tout cela contribuera-t-il à vous donner de la facilité pour vous convertir ? ou plutôt n'y mettra-t-il pas des obstacles presque invincibles ? Vous ne pouvez rompre avec le péché lorsque vous n'y tenez encore que par un filet ; et comment le pourrez-vous lorsque vous y serez attaché par un cable ? Vous ne pouvez vous résoudre à vous tirer du bourbier, où vous n'êtes encore que jusqu'aux genoux ; et le pourrez-vous lorsque vous y serez enfoncé jusqu'au cou ? Ne croyez-vous donc pas que différer de vous convertir, c'est vous exposer à un danger évident de ne vous convertir jamais et de mourir dans l'impénitence ? quel malheur ! et comment dès ce moment ne prenez-vous pas la résolution de le prévenir ?

Puisque vous ne pouvez pas répondre de l'avenir, déterminez-vous à travailler dès ce moment à votre conversion.

Converte me et convertar, quia tu Dominus Deus meus. *Jérem. c.* 31. *v.* 18.

Convertissez-moi, Seigneur, et je me convertirai, parce que vous êtes mon Seigneur et mon Dieu.

Ubi mihi legis te indulgentiam acceptorum si te correxeris; lege tibi mihi quantum victurus es. *S. Aug. Serm.* 16.

Montrez-moi dans cet endroit de l'Ecriture où il est dit, que Dieu vous pardonnera si vous vous convertissez; montrez-moi qu'il y soit marqué combien de temps Dieu vous donnera pour vous convertir.

XI. JOUR.

Du jugement téméraire.

1. *NE jugez point*, dit le Sauveur, *si vous ne voulez point être jugés : car on vous jugera de la même manière que vous jugerez les autres.* Il n'appartient qu'à Dieu de juger, sur-tout des intentions des hommes. C'est un droit essentiel à la souveraineté de Dieu, et inaliénable. Le cœur de l'homme est un sanctuaire où Dieu seul a droit d'entrer. Lui seul en peut donc connoître les mouvemens, lui seul peut juger de ses intentions : c'est usurper la jurisdiction de Dieu, c'est attenter sur sa souveraineté, que de vouloir en juger. Il n'y a que Dieu qui pénètre dans les plus secrets replis de notre conscience : les affaires qui s'y passent sont du ressort de Dieu seul, les hommes n'y ont rien à voir. Il est vrai qu'il a établi sur la terre le tribunal de Matth. c. 7 ℣. 1.

la pénitence, où il permet aux hommes de juger; mais ce n'est qu'en qualité de ses Lieutenans, et ils ne peuvent juger que sur le témoignage du coupable même: il est innocent pour eux dès-là qu'il ne s'avoue pas criminel. Après tout, ils ne jugent pas souverainement; il y a appel de leur sentence au tribunal de Dieu. Hélas! Seigneur, moi qui ai tant de sujet de craindre vos jugemens, comment oserois-je juger les autres, puisqu'en les jugeant, je m'expose à toute la rigueur de vos jugemens?

II. Celui qui juge témérairement, ne fait pas seulement une injure à Dieu, mais encore à son prochain: quel droit a-t-il de les juger? Qui lui a donné ce droit? il ne peut l'avoir que de Dieu, et il le lui défend positivement: *Nolite judicare. Qui êtes-vous*, dit saint Paul, *pour juger le serviteur d'autrui? il n'appartient qu'à son maître de l'absoudre, ou de le condamner. Gardez-vous donc bien de juger jusqu'à ce que le Seigneur vienne;*

Tu quis es qui judicas alienum servum? Domino suo stat aut cadit. *Rom.* c. 14. ℣. 4. *Cor.* c. 4. ℣. 5.

qui éclairera les ténèbres les plus épaisses, et découvrira les pensées les plus secrettes du cœur. Hypocrites, dit le Sauveur, *vous voyez un fétu qui paroît dans l'œil de votre frère, et vous ne voyez pas une poutre qui est dans le vôtre.* Attentif et clair-voyant sur les fautes ou légères ou imaginaires de votre prochain, vous êtes aveugle sur les vôtres, qui sont et réelles et considérables. *Et en jugeant les autres*, dit l'Apôtre, *vous vous condamnez vous-même*, puisque vous êtes plus coupable en jugeant témérairement des fautes d'autrui, que n'est celui que vous condamnez. Votre prochain a droit à votre estime tant qu'il n'a point fait d'action évidemment mauvaise; et aussi votre jugement téméraire, et le mépris qui le suit, est une injustice visible. Vous vous croiriez coupable, si par votre médisance vous aviez fait perdre à votre frère l'estime des autres; êtes-vous innocent quand par votre jugement téméraire vous lui ôtez la vôtre, à laquelle il n'a pas moins de droit?

Matth. ℣. 3.

Rom. ℣. 1.

III. Vous vous faites tort à vous-même en jugeant témérairement les autres. Etant aussi criminel que vous êtes, vous avez besoin de la miséricorde du Seigneur ; si Dieu vous juge à la rigueur, où en êtes-vous ? *Il vous jugera de la même manière que vous jugerez les autres.* Il vous menace, et il vous assure en même temps, qu'un moyen sûr pour éviter la rigueur de son jugement, c'est de ne point juger votre frère. *Ne jugez point*, dit-il, *et vous ne serez point jugés.* Quelle heureuse ressource, mon Dieu, pour un homme qui a autant sujet de craindre vos jugemens que moi ! mon sort est entre mes mains. La tranquillité avec laquelle un Solitaire assez peu fervent mouroit, ayant surpris et choqué son Supérieur, il lui en fit des reproches. Ma tranquillité, lui dit-il, est appuyée sur la parole de JESUS-CHRIST, n'est-elle pas bien fondée ? Je n'ai jamais jugé ni condamné personne, et JESUS-CHRIST nous assure, *que nous ne serons point jugés ni condamnés, si nous ne jugeons et ne condamnons les au-*

Matth. c. 7. v. 2.

Luc. c. 6. v. 37.

tres. Pourrez-vous dire la même chose à l'heure de la mort? Heureux si cela est! car quel fonds de paix et de confiance ne sera-ce pas pour vous? Malheur à vous, si cela n'est pas: car quelle crainte ne vous doivent pas inspirer alors les menaces de JESUS-CHRIST!

Examinez-vous sur la facilité que vous avez à juger témérairement des autres, et à tourner malignement leurs intentions. C'est un effet de la malignité de votre cœur, et un grand sujet de crainte et d'humiliation pour vous.

Nolite judicare, et non judicabimini, nolite condemnare, et non condemnabimini. *Luc. c. 6. ℣. 37.*

Ne jugez point les autres, et vous ne serez point jugés; ne les condamnez point, et vous ne serez point condamnés.

Tu quis es, qui tam improbè judicas servum alienum? redi ad te, discute te, judica te. *Laur. Justin.*

Qui êtes-vous pour juger si injustement le serviteur d'autrui? rentrez dans vous-même, examinez-vous, et

vous trouverez que c'est vous-même que vous devez juger.

XII. JOUR.

DU SCANDALE.

I. Le mauvais exemple a damné plus d'ames que le zèle des Apôtres et l'éloquence des Prédicateurs n'en a sauvées. Un scandaleux est le prédicateur et l'apôtre du démon, qui, selon le langage du Prophète, est assis dans la chaire de pestilence. Qu'un Chrétien n'ose se déclarer pour Jesus-Christ, c'est une lâcheté; mais qu'il s'élève contre Jesus-Christ, qu'il se déclare pour le démon, qu'il se fasse l'instrument de sa malice, pour conspirer avec lui à perdre des ames que le Sauveur a rachetées au prix de son sang; c'est ce qui paroît horrible, et c'est ce que fait pourtant le scandaleux. Faire cela, n'est-ce pas mettre l'abomination de la désolation dans le lieu

Et in cathedra pestilentiæ non sedit. *Psal. 1. ℣. 1.*

saint ? n'est-ce pas s'ériger non seulement en apostat, mais encore en persécuteur de JESUS-CHRIST ? n'est-ce pas faire l'office de l'Antechrist ? Et c'est à un désordre si épouvantable, que des gens qui font profession d'être Chrétiens, qui ont l'honneur de porter ce beau nom, n'ont point de honte de se laisser emporter.

II. Oseroit-on dire qu'un scandaleux a plus de pouvoir pour perdre les ames, que JESUS-CRIST n'en a pour les sauver ; et que le mauvais exemple a plus damné de personnes, que la mort, que le sang, que les mérites de JESUS, que les Sacremens, où ses mérites nous sont appliqués, n'en ont sauvé ? Si JESUS-CHRIST a ses Sacremens, qui sont les sources de ses graces, et les instrumens de notre salut ; le démon, dit saint Augustin, a aussi ses sacremens, qui sont les sources des péchés des hommes, et les instrumens de leur damnation. Les mauvais exemples, les tableaux lascifs, les mauvais livres, les discours

anéanti dans moi la vertu de votre mort, et il en reçoit le fruit ? Si vous êtes juste envers moi, n'êtes-vous pas trop indulgent envers lui ? Un homme mérite-t-il les effets de votre miséricorde, qui vous a empêché, malgré vous, de me la faire ? Ces plaintes ne sont-elles pas de sanglans reproches, et de justes sujets de crainte pour vous, si vous êtes scandaleux ?

Prenez la résolution de réparer par votre bon exemple le mauvais exemple que vous avez donné ; et sur-tout si vous avez porté quelque personne au péché, de faire vos efforts pour l'en retirer.

Peccantes in fratres, et percutientes conscientiam eorum infirmam, in Christum peccatis. 1. *Cor. c.* 8. ℣. 12.

C'est à JESUS-CHRIST *même que vous vous attaquez quand vous scandalisez vos frères, et troublez leur conscience foible.*

Et nunc, quod gravius est, ipsi Christum persequuntur, qui ab eo utique Christiani dicuntur. *S. Bern.*

Les

Les scandaleux sont plus coupables que les Juifs, puisque portant le nom de Chrétiens, ils deviennent les persécuteurs de JESUS-CHRIST *dans ses membres.*

XIII. JOUR.

De l'importance d'entrer dans un état par la vocation de Dieu.

1. RIEN n'est plus important, et rien n'est plus juste que d'entrer dans un état par la vocation de Dieu, et de choisir le genre de vie auquel sa Providence nous a destinés. Tout l'Univers est, pour-ainsi-dire, la maison de Dieu, tous les hommes composent sa famille, ils y sont et comme ses sujets, et comme ses enfans. C'est au père, c'est au maître à assigner à chacun son poste. Dieu est un Père, Dieu est un Maître infiniment sage, et ainsi il sait ce qui convient à chacun, mais il n'est pas moins bon que sage, et ainsi

il ne manquera pas de nous bien placer, si nous nous abandonnons à sa conduite. C'est ce que ne font point la plupart des hommes ; c'est le hasard, c'est la passion, c'est le caprice, c'est l'esprit d'intérêt ou d'ambition, c'est un amour aveugle qui les conduit ; c'est par des principes déreglés qu'ils s'engagent dans un état. Peuvent-ils manquer de s'égarer en s'abandonnant à de si mauvais guides ? Mais hélas ! ils ne peuvent guère s'égarer que pour tomber dans le précipice. Si rien n'est plus aisé que d'y tomber, rien n'est plus difficile que de s'en relever.

II. Les suites de cet égarement sont funestes. Depuis qu'on s'est égaré, on ne fait pas une démarche qui n'éloigne du terme. Dès-là qu'on n'est point dans un état par la vocation de Dieu, qu'on n'est point dans le poste marqué par la Providence, rien ne réussit. Dieu nous avoit donné les qualités et les talens proportionnés à l'état de vie auquel il nous appeloit ; si nous y

eussions entré, nous ne pouvions manquer, avec ces dispositions, d'y bien faire. Nous avons pris une autre route, nous nous sommes engagés dans un emploi où Dieu ne nous destinoit pas, parce que nous n'y étions pas propres; faut-il s'étonner si nous nous en acquittons si mal, si rien ne nous réussit? Et puis n'est-ce pas de Dieu et de sa bénédiction que dépend le succès de nos entreprises, et le bonheur de notre vie? *C'est en vain*, dit le Prophète, *que nous bâtissons la maison, si le Seigneur ne la bâtit avec nous.* On s'étonne qu'un homme avec tant d'esprit, tant de capacité, tant de talens, tant de mérite, a si peu de succès dans cet emploi; qu'il voit ses desseins déconcertés, sa fortune renversée. Il avoit, ce semble, tout ce qu'il falloit pour réussir, rien ne lui manquoit que la bénédiction du Seigneur, et cela seul a fait tout manquer. Mais d'où vient que Dieu ne l'a point béni? C'est qu'il étoit entré dans cet état, dans cet emploi sans consulter Dieu, sans vocation. *Psal.* 1 *v.* 1.

Un os qui est hors de sa place, souffre beaucoup, et fait souffrir tout le corps. Aussi un homme qui n'est pas dans la place qui lui étoit marquée par la Providence, n'a que des remords, que des chagrins, des dépits; il souffre beaucoup, et fait souffrir les autres. N'est-ce pas de là qu'on voit si peu de gens contens dans leur état? N'est-ce point là peut-être la source de vos chagrins?

III. Mais ce qui fait voir combien il est important d'entrer dans un état par la vocation de Dieu, c'est qu'on peut dire que notre salut en dépend. La grace de vocation est une grace importante, une grace critique, une grace universelle, qui en renferme une infinité d'autres. Manquez à sa vocation, toutes ces graces vous manqueront. Si cet homme, qui vit si saintement dans une Religion, étoit demeuré dans le monde, peut-être eût-il été un scélérat. Combien au moins son état renferme-t-il de graces de protection et de direction? Combien

de moyens de salut lui fournit-il ? de combien de dangers l'éloigne-t-il ? toutes ces graces n'étoient-elles pas attachées à cet état ? s'il n'y fût pas entré, les auroit-il eues ? Un autre au contraire s'est écarté de l'ordre de la Providence ; il n'est pas entré dans la Religion où Dieu l'appeloit, il est sorti par-là de l'ordre de cette Providence spéciale, de cette bonté extraordinaire qui lui destinoit des graces fortes, des graces extraordinaires, avec lesquelles il eût fait son salut, et sûrement, et aisément ; il tombe dans l'ordre d'une Providence générale, d'une Providence commune, qui lui fournira des graces communes, des graces ordinaires, avec lesquelles il se pourra sauver, mais avec lesquelles il ne se sauvera pas, ou il se sauvera difficilement.

Si vous n'êtes pas encore engagé dans un état stable, prenez la résolution de ne vous y engager que par la vocation de Dieu. Si vous vous y êtes engagé sans vocation, craignez, hu-

miliez-vous, et tâchez d'y suppléer par votre fidélité et votre ferveur.

Væ, filii desertores, ut faceretis concilium, et non ex me; ut ordiremini telam, sed non secundùm spiritum meum! *Isai. c.* 30. ℣. 1.

Malheur à vous, enfans déserteurs de ma Providence, qui avez formé des desseins sans me consulter, et qui vous êtes engagés dans un état par d'autres mouvemens que par ceux de mon Esprit!

Sicut non habuit præmii meritum ut vocaretur, sic inchoat meritum supplicii, cum vocatus venire neglexit *S. Aug.*

Comme l'homme ne mérite pas la grace que Dieu lui fait, l'appelant à un état où il se puisse sauver; aussi mérite-t-il d'être puni quand il néglige cette grace.

XIV. JOUR.

De la manière de connoître la vocation de Dieu sur notre état.

I. RIEN n'est plus important que d'entrer dans quelque état que ce soit par la vocation de Dieu, rien n'est plus nécessaire que de la connoître, et rien n'est plus difficile. Notre amour-propre, nos passions, l'attache excessive que nous avons aux plaisirs, aux honneurs; la complaisance et la déférence que nous avons pour nos amis; la tendresse, la reconnoissance, et l'obéissance même que nous devons à nos parens; les préjugés du monde, de certaines bienséances attachées à notre condition et à notre naissance; la passion que nous avons pour notre liberté; enfin la nature même et la raison: mais la nature corrompue, mais la raison séduite, semblent cons-

pirer pour nous mettre un voile devant les yeux, que toutes les lumières dont Dieu nous éclaire pour nous faire connoître sa volonté sur notre état, semblent ne pouvoir percer. Mais comment, Seigneur, perceriez-vous ce voile, puisque ceux-mêmes qui en sont aveuglés, aiment leur aveuglement, et craignent la lumière, de peur quelle ne leur fasse connoître votre volonté qu'ils ne veulent pas suivre ?

II. Pour connoître la volonté de Dieu sur notre état, il faut nous consulter nous-mêmes, il faut consulter Dieu, il faut consulter ceux qui nous tiennent sa place. Il faut nous consulter nous-mêmes et notre propre cœur, mais non point ce cœur foible et corrompu, mais ce cœur écoutant la raison, ce cœur dégagé de ses foiblesses et de ses passions, ou au moins s'élevant au-dessus de ses foiblesses et de ses passions ; ce cœur touché d'un desir sincère de connoître la volonté de Dieu et de la suivre, attentif et docile

à la voix du Seigneur, qui nous parle toujours là-dessus, quand nous voulons l'écouter. Car c'est Dieu principalement que nous devons consulter pour connoître ses volontés. Qui peut mieux nous les apprendre que lui, s'il le veut? Mais comment ne le voudroit-il pas? S'il nous fait une obligation de le suivre, il se fait à lui-même une obligation de nous les faire connoître. Car comment pourrois-je être obligé de suivre la volonté de Dieu, s'il ne me donnoit les lumières pour la connoître? Il est engagé à me les donner, mais il veut que je les lui demande. Disons-lui donc, mais souvent avec S. Paul: *Mon Dieu, que voulez-vous que je fasse.* Avec Samuel: *Parlez, Seigneur, car votre serviteur écoute.* Ou enfin avec David: *Faites-moi connoître, Seigneur, le chemin par lequel vous voulez que je marche.* Si nous lui demandons ses lumières avec ferveur et avec constance, croyons-nous qu'il nous les refuse, lui qui les communique tous les jours à tant de pécheurs qui y

Act. c. 9. ℣. 6. *1. Reg. c. 3. ℣. 9.* *Psal. 142. ℣. 8.*

résistent ? Il nous a si souvent parlé lorsque nous ne voulions pas l'écouter, et il se tairoit maintenant que par un desir sincère de connoître et de suivre sa volonté, nous nous rendons attentifs à sa voix ? S'il le faisoit, ne manqueroit-il pas à sa parole et à sa Providence ?

III. Dieu parle quelquefois si clairement là-dessus, qu'on ne peut pas ne le point entendre; si fortement, qu'on ne peut presque pas ne le point suivre. C'est ainsi qu'il parla à Matthieu et à Paul. Mais ce n'est pas le cours ordinaire de sa Providence. Quand Dieu ne nous marque pas sa volonté d'une manière qui soit si claire ou si sensible, il veut que nous nous adressions à ceux qui nous tiennent sa place, c'est-à-dire à nos Directeurs. C'est ainsi qu'il adressa Paul à Ananias, pour lui expliquer plus nettement ses volontés. Il veut que nous nous servions de notre raison, et que nous mettant devant les yeux la fin pour laquelle nous sommes au monde, après

en avoir conçu l'importance, nous prenions en même temps une résolution efficace de tendre à cette fin, et de choisir le chemin le plus sûr et le plus court pour y arriver. La raison nous fera connoître que ce chemin est l'état qui nous fournira plus de moyens pour parvenir à cette fin, et où nous trouverons moins d'obstacles qui nous en détournent; et le zèle que nous devons avoir pour notre salut, nous le fera prendre. Que si la raison se trouve trop foible, ou craint d'être séduite, qu'elle consulte la mort, elle lui donnera de bons conseils. Que l'homme tâche d'entrer dans les sentimens qu'il aura alors; qu'il prenne le parti qu'il voudroit avoir pris dans ce dernier moment : il ne pourra faire un mauvais choix.

Servez-vous de cette dernière règle, non seulement dans le choix de votre état, mais encore dans toutes vos autres délibérations, et dites-vous à vous-même : Que voudrois-je avoir fait à l'heure de la mort ?

Relinquunt inter rectum, et am-

bulant per vias tenebrosas. *Prov. c. 2. ℣. 13.*

Plusieurs quittent le droit chemin pour entrer dans les voies obscures et écartées.

Licet in limine pater jaceat, per calcatum perge patrem, siccis oculis ad vexillum crucis evola. *S. Hieron. Epist.*

Si votre père se jette sur le seuil de la porte pour vous empêcher de suivre la vocation de Dieu, passez par-dessus lui pour courir à l'étendard de la croix de JESUS-CHRIST *qui vous appelle.*

XV. JOUR.

Des causes et des remèdes de la tiédeur.

I. On ne peut remédier à un mal, si on n'en connoît la nature, et on n'en connoît point la nature, si on n'en connoît point le principe. On ne peut donc remédier efficacement à un mal aussi dangereux qu'est la tiédeur, si on n'en connoît le principe. Il y a plusieurs principes de ce mal. Le premier principe de la tiédeur est un défaut de foi à l'égard des vérités éternelles. Ces vérités ont de si grands objets et si importans, qu'elles ne peuvent manquer de faire beaucoup d'impression sur l'esprit, quand il les pénètre fortement, quand il en est convaincu. La langueur de notre vie vient de la langueur de notre foi, et la langueur de notre foi vient de la langueur ou de l'omission de nos oraisons. Le remède donc à ce mal,

et le moyen le plus infaillible, pour animer notre foi, c'est de méditer souvent et fortement les grandes vérités qui sont l'objet de notre foi. En les méditant de cette manière, nous les approfondirons; en les approfondissant, nous les pénétrerons; en les pénétrant, nous les goûterons; et c'est ce goût qui rend notre foi vive, et c'est cette foi vive qui anime notre ferveur. Je le reconnois, Seigneur, que mon peu de ferveur vient de mon peu de foi.

II. Le second principe de tiédeur vient de ce que nous nous laissons trop occuper ou de nos affaires ou de nos plaisirs. L'esprit partagé et dissipé par l'embarras des affaires, se relâche aisément, et devient incapable de cette application et de cette ardeur nécessaire pour travailler à une affaire aussi difficile qu'est celle du salut. Le remède est de se faire, si on le peut, une unique, au moins la principale affaire de celle du salut, de n'en prendre des autres qu'autant que

le permet le soin de cette importante affaire ; et de s'y appliquer uniquement selon les ordres de la Providence, avec une intention pure, et sans trop d'empressement. Pour les plaisirs ; comme rien n'amollit tant le cœur qu'une vie molle et voluptueuse, rien aussi ne rend une ame plus lâche. Le remède est non-seulement de modérer ses plaisirs, même les plus légitimes, mais encore de les retrancher souvent par l'esprit de mortification. L'exercice de la mortification contribue beaucoup à entretenir et à animer la ferveur. Le troisième principe de tiédeur est l'exemple. Il est peu de gens, même des plus réguliers, qui ne se relâchent en quelque chose : on s'autorise de leur exemple dans ces petits relâchemens, pour s'en permettre de plus grands, sans se mettre en peine d'imiter leurs vertus. Le remède est de regarder les vertus des autres pour les imiter, et non point leurs fautes, si ce n'est pour les éviter ; et se persuader qu'il n'y a que l'exemple de JESUS-CHRIST que nous puissions toujours suivre sans crainte et sans exception.

III. Le quatrième principe de tiédeur vient de notre lâcheté, jointe à la difficulté de la vertu. Car on ne peut pas disconvenir que la pratique de la vertu ne soit difficile, soit qu'on la regarde par rapport à son objet qui est élevé au-dessus de nos sens, quelquefois même au-dessus de notre raison, souvent contraire à nos inclinations; soit qu'on la regarde par rapport à l'homme qui est foible et inconstant, et qui étant matériel, n'est guère touché que des choses sensibles. Le remède est de se souvenir que JESUS-CHRIST, qui est la vérité même, nous a protesté que son joug est doux, que s'il est rude de porter sa croix, il doit être doux de la porter après lui, surtout quand il la porte avec nous; que s'il y a de la peine à se faire violénce pour Dieu, l'onction qu'il répand avec sa grace dans nos cœurs, est bien capable de l'adoucir; que les mondains font et souffrent plus pour contenter le monde et pour se damner, que nous pour contenter Dieu, et pour nous sauver; que nous avons plus fait pour

satisfaire nos passions déréglées, qu'on ne nous demande pour satisfaire à notre devoir. Mais, enfin, pouvons-nous, mon Dieu, manquer de courage et de ferveur, quand nous pensons que ce que nous faisons et ce que nous souffrons doit aboutir à un bonheur éternel?

Prenez la résolution de vous servir de ces remèdes pour vous guérir de votre tiédeur; quelque invétéré que soit votre mal, il ne sera pas incurable, si vous les appliquez comme il faut.

Nondum enim usque ad sanguinem restitistis adversus peccatum repugnantes. *Heb. c.* 12. *v.* 4.

Car vous n'avez pas résisté jusqu'à répandre votre sang en combattant contre le péché.

Invenire est homines pusillanimes et remissos, deficientes sub onere, quorum brevis et rara compunctio, animalis cogitatio. *S. Bernard.*

On ne voit que trop de ces gens lâches et découragés qui succombent sous la charge, et qui étant peu tou-

chés de l'esprit de componction, ne sont occupés que des pensées toutes sensuelles.

XVI. JOUR.

De la miséricorde de Dieu à recevoir le pécheur à pénitence.

I. JESUS-CHRIST n'a rien eu tant à cœur que de nous faire sentir sa miséricorde envers les pécheurs, et la disposition où il étoit de les recevoir à la pénitence. En vain les Pharisiens s'en scandalisoient, en vain ils l'appeloient l'ami des pécheurs. Il faisoit de ce reproche le sujet de sa joie et de sa gloire, et aimoit mieux qu'ils doutassent de sa sainteté que de sa miséricorde. Il déclaroit hautement qu'il n'étoit pas venu pour les justes, mais pour les pécheurs; que comme un Médecin charitable, il cherchoit les malades et non pas les sains. Il avoit loué, justifié et préféré au Pharisien présomptueux,

l'humble Publicain, quelque grand pécheur qu'il fût. Il avoit non seulement reçu avec bonté Magdeleine, cette fameuse pécheresse, mais il avoit encore pris sa défense et fait son éloge. Il avoit soustrait par un saint artifice la femme adultère aux rigueurs de la Loi, et au faux zèle des Pharisiens ; et content de l'aveu de son crime, il ne lui avoit point opposé d'autre pénitence que la confusion et le regret d'avoir offensé un Sauveur si charitable. Il avoit marqué dans la parabole du bon Pasteur qui court avec tant d'ardeur après la brebis égarée, ses empressemens surprenans à chercher les pécheurs. Mais tout cela ne le contenta pas encore ; et craignant que nous ne conçussions pas assez sa tendresse et sa compassion pour les pauvres pécheurs, il nous l'a voulu faire sentir, en l'exprimant d'une manière admirable dans la parabole de l'Enfant prodigue.

II. Le Sauveur a pris plaisir à nous marquer toutes les circonstances de la mauvaise conduite de l'Enfant prodi-

gue, afin de nous faire mieux concevoir la miséricorde de son père à lui pardonner. Ce fils ingrat ne ménage en rien un si bon père qui n'avoit eu que de la tendresse pour lui, et qui l'avoit élevé avec tant de soin. Il lui demande sa légitime ; et sans avoir égard ni aux remontrances, ni aux caresses, ni à la douleur qu'il faisoit à son père par son éloignement, il le quitte avec joie. A peine l'a-t-il quitté, qu'oubliant ses bontés et ses avis, il s'abandonne à toutes sortes de débauches avec tant de profusion, qu'il dissipe en peu de temps de grands biens, et se trouve réduit à la mendicité, et à la nécessité de servir, et de s'abaisser jusqu'à garder les pourceaux. La conduite et la misère de l'Enfant prodigue n'est-elle point un image de la vôtre ? Une conduite aussi méchante et pleine d'ingratitude, pouvoit-elle donner lieu à ce malheureux prodigue d'espérer de trouver encore quelque reste de bonté dans le cœur de son père si cruellement offensé, et si justement irrité ? S'il n'eût consulté que sa conduite si injuste à

l'égard de son père, et son ingratitude, il avoit tout sujet de désespérer d'en rien obtenir : mais se souvenant des bontés passées de son père à son égard, il crut pouvoir trouver encore dans la tendresse inépuisable de ce cœur paternel, quelque ressource à ses malheurs. Plein de confusion, de douleur et de confiance, il prend la résolution d'aller se jeter aux pieds de celui qu'il a offensé, et de s'abandonner entièrement à sa miséricorde. Si vous avez imité la conduite de l'Enfant prodigue dans ses désordres, que n'imitez-vous sa confusion, sa douleur, sa confiance et sa promptitude à retourner à Dieu ?

III. Ce malheureux prodigue vient tremblant et confus à la maison de son père pour se jeter à ses pieds. Il ne cherche point de médiateur, il n'en veut point d'autre que le cœur de son père ; les bontés passées de son père semblent lui répondre de celles qu'il aura encore pour lui à l'avenir : il ne se trompe pas ; à peine paroît-il devant son père, que quoiqu'il fût trop éloigné pour que

ses yeux le distinguassent, son cœur paternel le reconnut; l'état misérable où il étoit ne le lui fit point méconnoître. Et oubliant sa gravité, son âge, sa foiblesse, et les ingratitudes de son fils, il se souvient seulement qu'il est père, il court au-devant de lui, et sans lui faire le moindre reproche sur sa conduite, il se jette à son cou, il l'embrasse, il le presse sur son cœur, il l'arrose de ses larmes; et ajoutant les faveurs aux caresses, il le fait revêtir d'une belle robe, il lui fait un grand festin, et invite tout le monde à prendre part à sa joie. Toutes les marques de bonté de ce père, que vous avez voulu nous rapporter vous-même, ô mon Dieu! pour animer notre confiance, approchent-elles de cette bonté que vous avez pour le pécheur? et ainsi quand ma vie seroit plus criminelle que celle de l'Enfant prodigue, ne dois-je pas espérer dans votre miséricorde, sûr que vous me recevrez avec bonté; et que bien loin de me rebuter, vous vous ferez un sujet de joie de ma conversion?

Pater, peccavi in Cœlum et coram te, jam non sum dignus vocari filius tuus. *S. Luc. c.* 15. *v.* 19.

Mon père, j'ai péché contre le Ciel et contre vous, je ne suis pas digne de porter le nom de votre fils.

Talis vita mea; numquid vita Deus meus? *S. Aug. L.* 3. *Conf.*

Telle a été ma vie, mon Dieu, si on peut appeler vie une vie si criminelle: car ne point vivre pour vous, est-ce vivre?

XVII. JOUR.

De l'esprit de pénitence.

I. Ce n'est pas assez d'avoir les apparences et les dehors de la pénitence, il faut en avoir l'esprit. Rien n'étoit plus commun que cet esprit de pénitence, dans ces premiers temps où la pureté des mœurs des Chrétiens le rendoit, ce semble, moins nécessaire; rien n'est plus rare maintenant, que la corruption des mœurs le rend d'une nécessité absolue. Quand cet esprit s'est emparé d'un cœur, il ne manque point d'y produire trois effets. Le premier est un desir sincère de satisfaire à Dieu en assiégeant son cœur, en châtiant son corps, en mortifiant ses sens et ses inclinations déréglées. Un homme pénitent regarde son cœur comme l'auteur de cette révolte, par laquelle toutes ses puissances se sont soulevées contre Dieu; et ainsi touché de

de l'amour de Dieu et du regret de l'avoir offensé, il s'écrie : *Crucifigatur, reus est mortis ;* il faut crucifier ce cœur, par une vive et continuelle douleur ; il est coupable de mille péchés ; pour le punir, il faut que, par une sincère contrition, il meure à tous ces péchés. Il regarde son corps comme un esclave rebelle qui s'est soulevé contre son Seigneur ; et ainsi, bien loin d'avoir la moindre indulgence pour lui, il croit ne pouvoir le traiter avec trop de dureté ; et de là vient cette ardeur qu'il a de le mortifier par des jeûnes, par des veilles, par des cilices, et par les autres inventions qu'inspire l'esprit de pénitence à ceux qui en sont touchés. Hélas ! l'indulgence que vous avez pour une chair criminelle et rebelle, marque bien que vous n'êtes guère animé de l'esprit de pénitence.

II. Le second effet que produit dans un cœur l'esprit de pénitence, c'est l'amour de la retraite, et le desir de la séparation du monde. Un pénitent regarde le monde, et les occasions

dangereuses qu'on y trouve, et qui ont été la cause de ses chûtes, avec la même crainte et la même horreur qu'on regarde les écueils où l'on fait naufrage : cela l'oblige à les éviter, convaincu par sa propre expérience de la foiblesse et de la corruption de son cœur, et combien il doit peu compter sur sa vertu. Il croit ne pouvoir plus trouver sa sûreté que dans la fuite et dans la retraite. Un nouveau pénitent doit regarder son cœur comme un flambeau éteint à la vérité, mais qui fume encore, et qui se rallume incontinent à la moindre approche de la flamme, c'est-à-dire, à la vue des objets qui l'ont enflammé. Il doit regarder sa vertu comme une fleur tendre qui ne fait qu'éclore, et que le moindre vent, que la moindre ardeur du soleil, fait sécher. Enfin, une ame qui est touchée de Dieu et du desir de se convertir, a besoin de se retirer, de rentrer dans elle-même, pour reconnoître la corruption de son cœur, la multitude et la grièveté de ses péchés, et de ses engagemens auxquels elle

s'est laissé entraîner, pour en gémir devant Dieu, pour les effacer par ses larmes, pour en connoître le principe, pour y appliquer les remèdes. Si les mouvemens de pénitence que Dieu vous inspire ont si peu d'effet, n'est-ce point parce que vous n'avez pas soin de vous retirer du monde, qui vous les fait perdre ?

III. Le troisième effet que produit dans un cœur l'esprit de pénitence, c'est l'attachement à la prière. Une ame pénitente qui voit et sent sa pauvreté, son penchant pour le mal, son impuissance et sa répugnance pour le bien, comprend aisément le besoin qu'elle a du secours de Dieu et de ses graces pour la soutenir; et comment peut-elle plus infailliblement les obtenir que par la prière ? D'ailleurs nulle prière n'est plus puissante auprès de Dieu, que ce gémissement secret de l'ame qui pleure sur ses désordres passés, sur ses misères présentes, et qui demande à Dieu par ce silence douloureux, qui se fait si bien enten-

dre, de lui pardonner les uns, et de la délivrer des autres. Et qu'est-ce qui convient mieux à une ame pénitente? Son occupation continuelle devroit être de gémir devant Dieu, et de dire avec le Prophète : *Seigneur, vous voyez tous mes desirs, et les secrets gémissemens de mon cœur ne vous sont point cachés.* Donnez-moi, Seigneur, cet esprit de prière qui est toujours accompagné de graces, qui attire sur moi les effets de votre miséricorde, dont j'ai si fort besoin, et qui fasse de moi un aussi grand pénitent, que je suis un grand pécheur.

Domine, ante te omne desiderium meum et gemitus meus à te non est absconditus. *Psal.* 37. ℣. 10.

Effundam spiritum gratiæ et precum. *Zach. c.* 12. ℣. 10.

Si vous êtes pécheur, vous devez être pénitent; mais vous n'êtes point un véritable pénitent, si vous ne vous adonnez à la prière, à la retraite et à la mortification.

Postquam coangustatus est, egit pœnitentiam valde coram Deo...., deprecatusque est eum. 2. *Paral. c.* 33. ℣. 13.

Etant pénétré d'une vive douleur, il fit une très-grande pénitence devant Dieu, et il le pria de tout son cœur,

Pœnitentia pro Dei indignatione fungitur. *Tertul.*

La pénitence doit prendre la place de la colère de Dieu pour punir le pécheur.

XVIII. JOUR.

De l'attachement au plaisir.

1. UNE vie molle et voluptueuse est presque toujours déréglée, et souvent criminelle, quand même on n'en pourroit marquer le crime. Chaque plaisir en particulier peut n'être pas criminel ; mais la continuité des plaisirs, l'attache trop grande qu'on y a, et les suites de cette attache, nous rendent cependant le plus souvent criminels. Le Sauveur donne sa malédiction à ceux qui mènent cette vie voluptueuse : *Malheur à vous qui êtes toujours dans le plaisir, dans l'abondance et dans la joie.* Il n'y a que le péché ou l'état de péché qui puisse être l'objet de la malé-

Væ vobis divitibus quia habetis consolationem vestram ; væ vobis qui saturati estis ; væ vobis qui ridetis. *Luc. c. 6. v. 24.*

diction de JESUS-CHRIST. Cette vie de plaisir qu'il frappe si clairement de cette malédiction, est-elle donc innocente ? Corrompus que nous sommes, nous ne pouvons nous défendre du péché qu'en résistant nécessairement au penchant qui nous y porte ; et peut-on résister à ce penchant sans se faire une continuelle violence ? et une personne qui aime passionnément son plaisir, qui regarde avec crainte et avec horreur tout ce qui le traverse, est-elle fort capable de se faire cette violence ? et comment donc pourra-t-elle se garantir du péché ?

II. Les plaisirs innocens et les criminels ont souvent le même objet ; ils ne diffèrent que par les circonstances, que par la modération ou par l'excès. Le jeu, par exemple, est un plaisir qui peut être innocent regardé en lui-même ; mais si on s'en fait une occupation, comme il arrive à tant de gens, si on y employe trop de temps, si on y a trop d'attache, si cette attache nous fait négliger nos devoirs, si on y hasarde trop d'argent, qui doute

que le jeu ne soit criminel ? Or n'est-il pas moralement impossible dès-là que le jeu devient une passion, de distinguer jusqu'où vont précisément les bornes du juste plaisir ? quand on les distingueroit, est-il moins impossible de s'en tenir justement là, et de s'arrêter sur le bord du précipice, lorsque tout nous y attire, lorsque tout nous y pousse ? D'ailleurs en quoi consiste le déréglement du péché mortel ? il consiste, dit saint Augustin, à faire la fin des moyens, et des moyens la fin. Or en vérité une personne voluptueuse ne fait-elle pas sa principale occupation de la recherche des plaisirs ? n'y pense-t-elle pas plus qu'à son salut et à son Dieu ? ne rapporte-t-elle pas presque tout là ? et qu'est-ce que faire sa fin de son plaisir, si cela ne l'est pas ? et peut-on exempter une personne, qui est dans cette disposition, de péché mortel ? L'attache excessive que vous avez à vos plaisirs, ne vous donne-t-elle point sujet de craindre que vous ne soyez dans ce funeste état ? Et cependant, parce que vous ne vous permettez

pas ces voluptés criminelles, vous vous croyez innocent; mais Dieu n'en juge-t-il point autrement?

III. Peut-on, sans un grand péché, mener une vie qui nous met dans une impuissance morale de remplir les devoirs attachés à notre condition, à notre état, et à la qualité de Chrétiens que nous portons? Une trop grande attache au plaisir ne nous met-elle pas dans cette impuissance? Un Juge qui aime passionnément le plaisir, ne fuira-t-il pas le travail, ne se fera-t-il pas une peine de l'étude qui est nécessaire pour acquérir la capacité, sans laquelle il ne peut s'acquitter de son emploi, ni par conséquent y demeurer? apportera-t-il toute l'application qu'il faut pour examiner une affaire embrouillée, et pour s'en instruire à fond? ne s'en rapportera-t-il point à un secretaire ou négligent ou corrompu? Un Ecclésiastique, un Pasteur qui aime la vie douce, aura-t-il le zèle dont il ne peut manquer, sans être prévaricateur de son ministère? prendra-t-il toutes les peines sans lesquelles il ne

peut en remplir les devoirs ? Une femme entêtée du jeu, qui ne pense qu'à se divertir, pourra-t-elle s'assujétir à prendre tous les soins nécessaires pour plaire à son mari, pour s'appliquer à l'éducation de ses enfans, pour veiller sur la conduite de ses domestiques ? Tout cela ne renferme-t-il pas des devoirs essentiels à un Chrétien ? et si l'attache au plaisir l'empêche de les remplir, ne le met-elle pas dans l'impuissance de se sauver ? Et sur quel fonds, mon Dieu, est donc appuyée l'espérance du salut de tant de femmes, dont la vie n'est qu'une recherche continuelle de leurs plaisirs ?

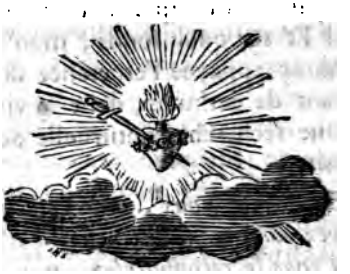
Examinez-vous, pour voir si vous n'avez point trop d'attache au plaisir ; et si vous le reconnoissez, travaillez à modérer cette attache, et à en arrêter les suites.

Væ vobis divitibus quia habetis consolationem vestram, væ vobis qui saturati estis.... væ vobis qui ridetis ! *S. Luc. 6. v. c. 24.*

Malheur à vous riches qui êtes toujours dans le plaisir, dans l'abondance et dans la joie !

Lubrica spes, quæ inter fomenta peccati salvari se sperat. *S. Hieron.*

C'est une espérance bien trompeuse que celle dont nous nous flattons, de pouvoir nous sauver au milieu des voluptés qui ne servent qu'à entretenir le péché.



XIX. JOUR.

Des défauts que doit éviter un Chrétien dans la conversation.

I. QU'IL est difficile de converser avec les hommes sans offenser Dieu, et sans blesser sa conscience ! *Il faut être un homme parfait*, dit saint Jacques, *pour ne point pécher en parlant ; mais aussi*, ajoute-il, *celui qui ne peut pas gouverner sa langue se trompe lui-même, s'il croit être un véritable Chrétien.* Je n'ai jamais été parmi les hommes, disoit un Saint, que je n'en sois revenu moins homme, c'est-à-dire, moins homme de bien ; n'est-il pas vrai que vos conversations sont la matière la plus ordinaire de vos confessions ? Le silence est le moyen le plus court et le plus sûr de conserver son innocence. Il y a plusieurs défauts à éviter dans la con- *Jacob. c. 3. v. 26.*

versation : le premier est l'inutilité. Quelle est la matière de l'entretien de la plûpart des femmes, même de celles qui passent pour dévotes ? des bagatelles, de vrais riens. Y parle-t-on jamais de Dieu ? On passeroit pour ridicule ; rien fait-il mieux comprendre la corruption des Chrétiens ? rien nous doit-il plus faire sentir combien peu nous aimons Dieu ? Si nous vous aimions, mon Dieu, nous penserions souvent à vous ; et si nous y pensions, nous en parlerions ; si vous n'êtes point dans notre bouche, c'est que vous n'êtes point dans notre cœur. Mais si les conversations inutiles sont à condamner, que sera ce de celles qui sont et dangereuses et criminelles, qui sont remplies ou de discours vains, ou de paroles médisantes et impures ?

II. Quelle est la matière la plus ordinaire de l'entretien des plus honnêtes gens, de ceux qui passent pour les moins déréglés ? tout y roule sur l'estime, des richesses, des honneurs et des plaisirs ; sur ces principes on

y débite une infinité de maximes vaines, contraires à l'Evangile, et par conséquent fausses, sans que personne se récrie là contre. Si quelqu'un avançoit des propositions contraires aux vérités spéculatives de l'Evangile, pour peu qu'on eût de sentiment de religion, on s'éleveroit contre une telle impiété : mais qu'on débite des maximes contraires aux vérités pratiques de l'Evangile, on y applaudit ; et après tout, sont-elles moins de la foi ? Cependant un Chrétien qui n'auroit point d'autres défauts à se reprocher dans ses conversations, se sauroit bon gré, et croiroit qu'on lui en devroit tenir compte ; mais n'en rendra-t-il point compte devant ce Tribunal rigoureux où on jugera même les paroles oiseuses ? Que sera-ce des paroles de médisance ? Qu'il est rare de se trouver dans une conversation où l'on ne médise point ! qu'il est rare de n'y point entrer ! mais qu'il est rare qu'on ait assez de vertu pour ne point médire, qu'il est rare qu'on en ait assez pour ne point entendre la médisance avec complaisance ! Mais qui est-ce,

même des plus vertueux, qui s'oppose, comme il y est obligé, à la médisance? et pourtant celui ou qui entend avec complaisance, ou qui souffre avec lâcheté la médisance qu'il peut empêcher, n'est guère moins coupable que celui qui l'a fait. Hélas! après cela, oseriez-vous dire que vous êtes innocent?

III. Est-il plus rare, mais n'est-il pas encore plus déplorable, de voir des Chrétiens profaner, par des discours malhonnêtes et impurs, une langue si souvent teinte du sang de JESUS-CHRIST? de voir des femmes qui ont la pudeur et la modestie pour partage, et qui se disent Chrétiennes, souffrir dans les autres des paroles libres et équivoques, les provoquer par le plaisir qu'on s'apperçoit qu'elles y prennent, et se les permettre même? On compte pour rien ces paroles, on traite cela d'enjouement, et cependant l'Apôtre les met parmi les péchés qui nous bannissent du Ciel; et cependant elles souillent la conscience de ceux qui

Ephes. c. 5. v. 6.

les disent, et perdent souvent les ames de ceux qui les entendent. Hélas! à combien de jeunes personnes une parole équivoque, une parole impure a-t-elle fait perdre l'innocence? Cette parole équivoque fait naître une mauvaise pensée, une mauvaise pensée est suivie d'un mauvais desir, et un mauvais desir fait périr une ame en la rendant criminelle: quel cruel enjouement, qui aboutit à perdre des ames que JESUS-CHRIST a rachetées de son propre sang? Malheur à vous, si vous y avez quelque part! si vous ne le pleurez pas maintenant, quelles larmes ne vous fera-t-il pas verser un jour!

Faites à Dieu la prière de David, et dites-lui avec ce Prophète: Mettez, Seigneur, une garde à ma bouche, et une porte de discrétion à mes lèvres, afin qu'il ne m'échappe aucune parole qui vous offense. Psal. 14 ℣. 3.

Si quis autem putat se religiosum esse non refrænans linguam suam, sed seducens cor suum, hujus vana est Religio. *S. Jac. c. 1. ℣. 26.*

Si quelqu'un croit pouvoir être un véritable Chrétien sans retenir sa langue, il se trompe, car il n'en a que les apparences.

Facilius est tacere quàm verbo non excedere. *Imit. Christi. L.* 1. *c.* 16.

Il est plus aisé de se taire, que de ne point pécher quand on parle.

XX. JOUR.

De la prière du matin.

I. LA prière du matin paroît un devoir essentiel à l'homme quand il ne seroit pas Chrétien : de quelle obligation n'est-elle donc pas à un Chrétien ? Dieu est notre premier principe, nous devons donc non seulement lui rendre nos hommages, mais nos premiers hommages en l'adorant dès le matin. Nous ne pouvons y manquer sans injustice, et sans une espèce de sacrilége; aussi le Saint-Esprit nous avertit, *Que le Juste dès le point du jour donne son cœur au Seigneur qui l'a créé, et qu'il en consacre les premiers mouvemens à l'adoration et à la prière.* Dieu dans l'Ecriture paroît si jaloux des prémices des fruits et des animaux, il recommande si souvent et si fortement qu'on les lui offre, et menace de peines si terribles ceux qui y manqueront; d'où *Eccli. c. 6. v.*

vient cet empressement et cette jalousie ? car que pouvoient contribuer à sa gloire des fruits offerts, des bêtes égorgées ? Il nous vouloit marquer par-là combien il étoit jaloux des prémices de notre cœur, et combien il seroit sensible à l'injure que nous lui ferions, si par une indigne préférence nous les consacrions aux créatures. Toute créature doit honorer son Dieu par un culte religieux : mais ce culte doit être un culte de préférence, et ainsi quand nous rendrions nos hommages à Dieu dans la suite de la journée, auroit-il sujet d'être content d'avoir les restes du monde et des créatures ? Les Païens, qui étoient si soigneux de rendre ce premier culte à leurs idoles ; les Turcs, qui dans le tumulte même des armes, ne manquent point d'adorer Dieu cinq fois par jour, ne seront-ils pas la condamnation des Chrétiens ?

II. Nous recevons incessamment des bienfaits de Dieu, pouvons-nous être trop prompts à lui en faire nos remer-

cîmens ? et le premier mouvement de notre cœur en nous éveillant, ne doit-il pas être un mouvement de reconnoissance ? Nous y sommes d'autant plus obligés, que nous nous réveillons avec un nouveau bienfait de Dieu, qui dans la nuit nous a préservés de la mort subite, et peut-être en même temps de la mort éternelle, où l'état de péché, si nous y étions, nous auroit engagés. A combien de gens cela est-il arrivé cette nuit même ? leur malheur n'est-il pas pour nous un avertissement et un motif de reconnoissance envers Dieu qui nous en a préservés ? Chaque moment de notre vie est marqué par plusieurs bienfaits de Dieu, puisqu'il n'y en a pas un seul où il ne nous conserve, où il ne concoure avec nous ; il ne devroit donc pas y avoir un seul moment où nous ne nous souvinssions de lui, où nous ne lui offrissions tout ce que nous sommes, tout ce que nous avons, et tout ce que nous faisons. Mais si notre foiblesse ne nous permet pas de le faire à tous les momens, ne manquons pas au moins de le faire

aux premiers momens de la journée ; et pénétrés d'une vive reconnoissance, disons à Dieu : *Tout ce que je suis, Seigneur, tout ce que j'ai, tout ce que je puis, vient de vous ; il doit donc être à vous ; je vous le consacre entièrement en vous offrant mon cœur, et tous les mouvemens de mon cœur, et tout ce que je ferai et souffrirai pendant la journée, ne souhaitant rien, sinon que tout se rapporte à votre gloire.*

III. Notre propre intérêt nous engage encore à nous acquitter de l'obligation de la prière du matin. Il faudroit toujours prier, puisque JESUS-CHRIST nous y exhorte, parce que nous avons de grands besoins ; nous devrions les sentir, et ce sentiment devroit continuellement nous presser d'avoir recours par la prière à celui qui seul peut y subvenir. Mais il faut au moins que prévoyant ou craignant les occasions périlleuses où nous pourrons nous trouver, les tentations violentes qui nous attaqueront, les objets dangereux qui se pourront présenter, les besoins di-

Oportet semper orare et nunquam deficere. *Luc. c. 18. ℣. 1.*

vers dont nous serons pressés ; il faut, dis-je, que convaincus de notre foiblesse et de notre impuissance à prévenir ces occasions, à résister à ces tentations, à nous défendre de ces objets, à nous tirer de ces besoins, nous ayons recours à celui qui peut écarter ces dangers par sa protection, soutenir notre précaution, et subvenir à tous nos besoins. Hélas ! d'où vient que vous êtes si foible dans les occasions, que vous succombez si souvent à la tentation, que vous tombez si aisément pendant la journée dans le péché ? N'est-ce point parce vous n'avez pas eu soin de prévenir le matin ces dangers et ces malheurs, en demandant à Dieu les graces dont vous avez besoin, et qu'il est résolu de n'accorder qu'à la prière ?

Prenez la résolution de consacrer le premier mouvement de votre cœur à Dieu ; et de ne manquer jamais, sous quelque prétexte que ce soit, à la prière du matin.

Justus cor suum tradet ad vigilandum diluculo ad Dominum qui fecit

illum, et in conspectu Altissimi deprecabitur. *Eccli. c. 39. ℣. 6.*

Le Juste donnera son cœur à Dieu qui l'a créé, dès son réveil, dès la pointe du jour et ne manquera pas de prier.

Vides quomodo te reddat certum de sollicitudine sua quam pro te gerit, si te senserit sollicitum sui? Vigilas tu? vigilat ille. Consurge, accelera, anticipa ipsas etiam vigilias, invenies eum, non prævenies. *S. Bern. in Cant.*

Voyez-vous comme il vous assure de ses soins, si de votre côté vous avez soin de lui? Veillez-vous, il veille: levez-vous si matin que vous voudrez, prévenez les veilles, et vous ne le préviendrez pas, vous le trouverez qui vous attend.

XXI. JOUR.

De la pratique de l'imitation de JESUS-CHRIST.

1. L'ECRITURE appelle le Verbe éternel, la Sagesse incréée, un miroir sans tache. Le principal usage du miroir, est de nous faire voir nos taches et nos défauts, de nous mettre en état de nous en défaire, et de nous en inspirer en même temps le desir, en nous faisant voir la laideur : c'est le premier effet que doit produire en nous la connoissance parfaite de JESUS-CHRIST ce divin miroir, de nous mettre devant les yeux nos vices et nos défauts, et par conséquent l'opposition que nous avons avec cet admirable original, et de nous donner en même temps, et le desir et le moyen d'effacer toutes nos taches. Et ainsi comme une personne vaine et entêtée de la passion de plaire au monde, est souvent de-

Speculum sine macula Dei majestatis, et imago bonitatis illius. *Sap. c. 7. ℣. 26.*

vant un miroir pour observer les taches de son visage, ou les défauts de sa parure, pour y mettre ordre ; aussi ceux qui sont touchés d'un desir sincère de plaire à Dieu, doivent avoir souvent les yeux sur leur Crucifix, comme sur un miroir admirable, qui leur fera remarquer leurs vices, leurs défauts, et en même temps leur fournira un puissant motif, leur inspirera un desir sincère, et leur donnera un moyen facile et efficace de s'en corriger. C'est par-là qu'on doit commencer à imiter JESUS-CHRIST ; c'est ce que S. Paul appelle se dépouiller du vieil homme, qui est une disposition nécessaire pour se revêtir du nouveau.

Secundùm mensuram regulæ quam mensus est nobis Deus. *Cor. c. 10. ℣. 13.*

II. L'Ecriture appelle encore JESUS-CHRIST notre règle. Un Architecte qui veut bâtir un Palais, doit en avoir une idée juste et nette dans l'esprit, qui lui serve de règle, et qu'il s'applique à chaque partie de son ouvrage pour le dresser, sans jamais s'en écarter. Toute la vie de JESUS-CHRIST est la règle générale de la nôtre, et chacune

cune de ses actions en particulier doit être la règle de chacune des nôtres. Nous devons donc avoir continuellement devant les yeux ses actions comme autant de règles pour y conformer les nôtres, et pour les réformer, si elles ne s'y trouvent pas conformes. Notre vie est composée de trois sortes d'actions; les premières sont les actions purement naturelles, qui servent à l'entretien de la vie, comme sont boire, manger et dormir; il faut dans ces actions même jeter les yeux sur JESUS-CHRIST, pour voir de quelle manière il les a pratiquées, comme il a su relever ces actions si basses par des intentions très-nobles, comme la raison en a été la règle, la nécessité, la mesure; et comme la tempérance et la modération les ont toujours accompagnées; et pour faire ensorte que ces mêmes circonstances se trouvent aussi dans ces sortes d'actions, lorsque nous les faisons.

III. Les secondes actions sont celles qui regardent les devoirs de la vie

civile ; il faut pour se former sur JESUS, notre divine règle, se mettre continuellement devant les yeux la manière admirable avec laquelle il conversoit ; considérer quelle modestie il faisoit paroître dans son extérieur ; quelle douceur, quelle discrétion dans ses paroles ; quelle humilité jointe à une aimable gravité dans sa conduite ; quelle condescendance pour s'accommoder aux foiblesses des uns ; quelle patience, pour souffrir les importunités, et même les persécutions des autres ; quelle componction pour les misérables, quel soin de les consoler et de les soulager, quelle honnêteté, quelle bonté, quelle charité pour tout le monde. Gardez-vous ces règles dans votre conversation ? combien s'en faut-il ? C'est que vous perdez JESUS-CHRIST de vue. Les dernières actions sont celles qui regardent le culte de Dieu : c'est dans celles-là qu'il faut particulièrement se régler sur JESUS-CHRIST : et ainsi si vous voulez prier, contemplez JESUS priant au Jardin des Oliviers, avec quel respect et quelle

humilité ne prie-t-il pas son Père ? il a la face prosternée contre la terre : avec quelle ferveur, avec quelle attention ? il s'éloigne de ses Disciples pour n'être point distrait ; avec quelle confiance ? *Ah ! mon Père*, dit-il, *vous pouvez tout ;* avec quelle persévérance ? il prie pendant une heure entière ; quoiqu'on ne l'écoute pas ; avec quelle conformité à la volonté de Dieu ? *Ah ! mon Père, que je ne boive point ce calice ; cependant que votre volonté se fasse, et non pas la mienne.* C'est ainsi qu'il faut prier, est-ce ainsi que vous le faites ? Si votre prière n'est conforme à cette règle, elle est déréglée ; et si cela est, mérite-t-elle d'être exaucée ? *Matth. c. 26. ℣. 42.*

Accoutumez-vous, dans chacune de vos actions, de jeter les yeux sur les actions de JESUS-CHRIST *qui y ont du rapport, pour vous en servir comme de règle pour diriger les vôtres.*

Aspicientes in authorem fidei, et consummatorem Jesum. *Hébr. c.* 12. ℣. 2.

Ayons toujours les yeux attachés sur JESUS, *comme sur l'Auteur et le consommateur de notre foi.*

Sicut à Deo nos separat dissimilitudo, ita nos illi conjungit imitatio. *S. Aug.*

Comme l'opposition que nous avons à Dieu nous sépare de lui, aussi la ressemblance que nous avons à lui, nous unit à lui.

XXII. JOUR.

De la patience dans les souffrances.

I. UN homme patient, dit S. Jacques, est un homme parfait : les souffrances exercent, éprouvent et font éclater toutes les vertus. Sans souffrances, les vertus sont ou douteuses ou imparfaites, ou foibles ; mais les souffrances rendent les vertus certaines et parfaites. Combien la foi n'éclate-t-elle pas dans les souffrances, quand elle nous oblige de croire que Dieu nous aime lorsqu'il nous châtie ; que c'est par bonté qu'il nous afflige ; que c'est pour notre bien qu'il nous fait du mal ; que c'est pour nous rendre humbles et soumis, pour nous éprouver, pour nous détacher du monde, pour nous attacher à lui ; pour imprimer en nous l'image de son Fils crucifié, et en même temps le caractère de notre prédestination ; enfin

pour assurer et augmenter notre couronne? Quelle foi ne faut-il pas avoir pour croire tout cela, malgré les répugnances de la nature, et les lumières de la raison humaine, appuyées du sentiment de toutes les passions, et du préjugé de presque tous les hommes?

II. Qui fait mieux éclater l'espérance, que de voir un homme qui se voit affligé, persécuté, accablé, abîmé dans l'opprobre, réduit, pour-ainsi-dire au néant, et dans un état où il ne lui paroît ni ressource, ni le moindre jour pour en sortir; de voir, dis-je, cet homme espérer contre toute espérance, *contra spem in spem*; mettre toute sa confiance dans un Dieu, qui non seulement paroît l'avoir abandonné, mais s'être encore joint avec ses ennemis pour le persécuter; et cependant dire avec Job: *Quand vous me tueriez, j'espérerai en vous*: je m'appuierois sur cette main rigoureuse qui me porteroit le coup de la mort. Quoi de plus admirable que de voir un homme ferme comme un rocher

Rom. c. 4. v. 18.

Etiamsi occiderit me, in ipso sperabo. Job. c. 13. v. 15.

au milieu des flots qui le battent de tous côtés, sans en être ébranlé? La lumière seule de la raison fait entrevoir quelque chose de si grand dans un tel courage, dans une telle confiance, qu'elle a fait dire à un païen, que c'étoit un spectacle digne de Dieu, de voir un homme de bien aux prises avec la mauvaise fortune, sans être vaincu.

Spectaculum Deo dignum vir bonus cum mala fortuna compositus. Seneca.

III. Mais quelle charité ne faut-il pas avoir pour aimer Dieu, lorsqu'il semble s'attacher à nous persécuter; de le regarder comme un père, et d'avoir pour lui les tendresses d'un fils, lorsqu'il paroît nous traiter comme ses ennemis; pour non seulement adorer, mais encore aimer les ordres de sa Providence, lorsquelle paroît si rigoureuse; pour non seulement respecter, mais encore baiser la main qui nous frappe? Rien, disoit saint Louis, réduit en cet état, ne nous fait mieux connoître combien Dieu est grand, et ce qu'il mérite. Quelle obéissance ne faut-il pas avoir, pour se laisser mettre,

comme un autre Isaac, sur le bûcher, non seulement sans résister, sans murmurer, mais même sans se plaindre; et pour dire avec David : *Frappez, mon Dieu, je suis prêt de recevoir vos coups.* Je sais que c'est votre cœur qui conduit votre main. Ou avec Job : *Votre plaisir est de me faire souffrir, et le mien de souffrir puisque vous le voulez.* Je souffre beaucoup, il est vrai, la nature sent bien qu'il est rude de souffrir; mais c'est par vos ordres, il me devient doux. Toujours souffrir, les sens, et la raison même s'en alarment; mais *Dieu le veut*, ce seul mot calme tout. Ainsi parle, ainsi agit un homme patient : la volonté de Dieu s'accomplit-elle plus parfaitement dans le Ciel? Les Bienheureux la font-ils plus agréablement et plus généreusement?

Ego autem in flagella paratus sum. *Psal. c.* 37. ℣. 18.

Et hæc sit mihi consolatio, ut affligens me dolore non parcat. *Job. c.* 6. ℣. 10.

Voulez-vous savoir si vous avez une dévotion sincère, une véritable vertu? jugez-en par votre patience dans les souffrances; toute autre marque est douteuse.

In igne probatur aurum et argen-

tum ; homines verò receptibiles in camino humiliationis. *Eccli. c. 2. ℣. 5.*

On met l'or et l'argent dans le creuset pour l'éprouver ; et Dieu met les gens de bien dans le fourneau de l'humiliation, pour mettre leur vertu à l'épreuve.

Sæviat quantum vult, pater est *S. Aug. in Psal.*

Que Dieu me traite avec toute la sévérité qu'il lui plaira, il est père, et il sait bien que je suis un de ses enfans.

XXIII. JOUR.

De la charité envers le prochain.

Matth. c. 25. 40. I. CE *que vous faites au moindre des miens*, dit JESUS-CHRIST, *c'est à moi que vous le faites.* Vous devez donc regarder JESUS-CHRIST dans la personne de votre prochain ; il est dans ce pauvre, dans ce misérable ; dans cet ennemi qui vous a si cruellement offensé, et il y est aussi véritablement, quoique d'une manière bien différente, qu'il est dans l'Eucharistie, puisque l'un et l'autre est également appuyé sur la parole de Dieu. Si la bassesse et la misère de ce pauvre vous rebute, la majesté de JESUS-CHRIST, qui est dans ce pauvre, dans ce misérable, doit vous imprimer du respect, doit vous inspirer de la charité. Si la dureté et l'injustice de cet ennemi vous irrite, la bonté et la douceur de JESUS-CHRIST que vous devez regarder dans cet en-

ami, doit calmer votre cœur, appaiser votre colère. Vous avez des obligations infinies à JESUS-CHRIST, quels services n'a-t-il pas droit d'exiger de vous ? Il n'en a point besoin pour lui-même, il transporte tous ses droits à votre prochain, il vous tiendra compte de tous les services que vous lui rendez. Au Jugement dernier il semblera oublier tout ce qu'on a fait pour lui, au moins il ne fera mention que des services qu'on a rendu au prochain pour l'amour de lui.

Esurivi en et dedistis mihi manc cate. *Matth. c. ℣. 25.*

II. *Qui vous touche*, dit le Seigneur, *me touche à la prunelle de l'œil.* Ce n'est pas assez pour un Dieu de dire, que qui offense son frère, le touche et l'offense lui-même ; il faut qu'il ajoute qu'il le blesse à la prunelle de l'œil, c'est-à-dire, dans la partie la plus sensible. Il n'y a point de légère plaie dans la prunelle de l'œil, toute plaie y est sensible, y est de conséquence ; aussi la tendresse que JESUS-CHRIST a pour nos frères, fait qu'il regarde tout le mal qu'on leur fait, non seule-

Qui tetigi vos, tang pupillam o li mei. *Zach. c. ℣. 8.*

ment comme un mal, mais comme un très-grand mal, sur lequel il paroît plus vif, que sur celui qu'on fait immédiatement à lui-même. Dans la sentence que JESUS-CHRIST prononcera au Jugement dernier, il semble oublier ses intérêts; et moins attentif aux injures qu'on lui a faites à lui-même, il ne fait mention que de la dureté qu'on a eue envers les pauvres : *J'ai eu faim*, dira-t-il, *dans la personne des pauvres, et vous n'avez pas voulu me donner à manger.* La tendresse que j'avois pour eux, m'eût obligé à vous donner mon Paradis pour un morceau de pain que vous leur eussiez donné; vous ne l'avez pas voulu acheter à ce prix, il n'y a plus à y prétendre pour vous; vous n'aurez pour tout partage que ma malédiction, et un malheur éternel qui en est la suite.

Matth. c. 25. ℣. 42.

III. Si JESUS-CHRIST venoit lui-même vous demander une aumône, comme il l'a fait à quelques Saints; s'il venoit vous demander une grace, s'il vous prioit de lui rendre un ser-

vice, le lui refuseriez-vous? ne vous estimeriez-vous pas trop honoré et trop heureux? ne regarderiez-vous pas comme la plus grande de toutes les graces, d'avoir l'occasion et le pouvoir d'accorder quelque grace à JESUS-CHRIST. Quand vous rendez un service à votre frère pour l'amour de JESUS-CHRIST, quand vous donnez en son nom une aumône à un pauvre, vous êtes plus sûr que vous rendez service à JESUS-CHRIST, que vous ne pourriez l'être, si vous le rendiez à la personne de JESUS-CHRIST même: vos sens seuls, qui peuvent vous tromper, vous en assureroient dans cette occasion; mais la foi qui ne peut vous tromper, vous en assurera dans les occasions que vous avez tous les jours d'exercer la charité envers vos frères. Ajoutez donc que vous ne manquez de charité, que parce que vous manquez de foi. Hélas! Seigneur, si je manque de foi et de charité, que suis-je, sinon un infidèle et un réprouvé?

Accoutumez-vous à suivre le conseil de l'Apôtre, ou plutôt le commande-

ment de JESUS-CHRIST, *qui est de regarder* JESUS-CHRIST *dans votre prochain : si vous le faites, vous n'aurez pas de peine à lui faire du bien, et vous en aurez beaucoup à lui faire du mal.*

Quandiu fecistis uni ex his fratribus meis minimis, mihi fecistis. *Matth. c. 25. ℣. 40.*

Ce que vous avez fait au moindre de mes frères, c'est à moi-même que vous l'avez fait.

Auro parietes, auro fulgent laquearia, et nudus atque esuriens ante nostras portas Christus in paupere moritur. *Hieron. Epist. 12.*

L'or brille par tout dans nos maisons, pendant que JESUS *est tout nud, et meure de faim à notre porte dans la personne des pauvres.*

XXIV. JOUR.

DE LA PAUVRETÉ.

I. La pauvreté est ce trésor caché de l'Evangile, dont les hommes ne connoissoient pas le prix : il a fallu qu'un Dieu vînt sur la terre pour le bien apprendre. Dieu, dit saint Bernard, possédoit dans le Ciel tous les biens de la gloire; mais le trésor de la pauvreté ne s'y trouvoit point : il est venu en terre pour le chercher, et c'est pour cela qu'il est descendu du Ciel. *Celui qui étoit infiniment riche*, dit l'Apôtre, *s'est fait pauvre pour nous enrichir par sa pauvreté*, en remédiant par-là à notre cupidité, qui en nous faisant desirer avec trop d'ardeur, et amasser avec trop d'empressement les biens de la terre, nous mettoit en danger de perdre les biens du Ciel. La pauvreté est cette pierre précieuse de l'Evangile, qu'on ne peut avoir qu'aux dépens de tout son bien,

2. Cor. 8. 9.

et qu'on n'achète pourtant pas trop cher. Le Sauveur s'est dépouillé de tous ses biens pour l'avoir. Il est né, il a vécu, et il est mort si pauvre, qu'il n'avoit pour tout bien qu'une croix, des clous, et une couronne d'épines. Il a non seulement aimé la pauvreté, mais les pauvres; il a choisi des pauvres pour ses Apôtres, il a vécu parmi les pauvres, et ils ont été le principal objet de ses soins et de ses instructions. Enfin il n'a pas cru trop récompenser la pauvreté, que de lui assurer un droit incontestable au Royaume des cieux: *Bienheureux les pauvres, parce que le Royaume des cieux est à eux.* Croyez-vous cet article de foi, vous qui craignez tant la pauvreté, vous qui avez tant d'ardeur pour amasser du bien?

Beati pauperes spiritu, quoniam ipsorum est regnum cœlorum. *Matth.* c. 5. ℣. 3.

II. La pauvreté, cette vertu évangélique, convient à tous les états, mais d'une manière différente. 1°. Elle oblige les personnes qui vivent dans le monde à se détacher des biens de la terre, et à modérer et régler le desir d'en amasser: ainsi l'Apôtre parlant à des Chré-

tiens, et non pas à des Religieux, leur dit, que ceux qui possèdent des biens, en soient aussi détachés comme s'ils ne les possédoient pas. 2°. Elle oblige un Chrétien à retrancher tout ce qui sent trop la vanité, tout ce qui choque la modestie chrétienne, comme étant contraire aux promesses qu'il a faites dans son baptême, de renoncer aux pompes du siècle. 3°. Cette vertu oblige un Chrétien à faire un bon usage de ses biens, à réparer l'abus qu'il en fait, à prévenir les dangers où ils nous exposent. 4°. Bien loin que les richesses doivent inspirer de l'orgueil au riche, comme il arrive ordinairement, il doit s'humilier, regardant son état comme un état d'opposition à JESUS-CHRIST, qui a vécu et est mort pauvre, qui a frappé de sa malédiction les riches trop attachés à leurs biens; et combien y en a-t-il peu qui ne le soient pas? Enfin un riche doit craindre, parce que l'état des riches est un état de convoitise, d'orgueil, de mollesse, d'indulgence pour soi, et de dureté pour les autres; et

Celui-là est fort riche, qui est pauvre avec JESUS-CHRIST.

XXV. JOUR.

Du sacrifice de la Messe.

I. IL ne peut y avoir de Religion sans quelque culte qu'on rende à Dieu, ni de culte parfait sans sacrifice, ni de sacrifice parfait, si on n'offre à Dieu une victime digne de lui, c'est-à-dire un Homme-Dieu; car il n'y a qu'un Dieu qui soit une victime digne de Dieu. Ce sacrifice s'est offert sur le Calvaire, où JESUS-CHRIST Homme-Dieu s'est sacrifié à la gloire de son père. Le sacrifice de la Messe en est la représentation; mais une représentation qui renferme la chose même qu'elle représente. C'est le même Prêtre qui offre ce sacrifice, c'est-à-dire JESUS-CHRIST, qui est le Sacrificateur invisible, dont l'homme qui n'est que le ministre, tient la place; aussi

ne parle-t-il pas en homme, mais en Dieu, quand il dit : *Ceci est mon corps.* C'est la même victime qui est offerte, c'est-à-dire, le corps et le sang de JESUS-CHRIST. Ces deux sacrifices ont les mêmes fins, qui sont d'honorer Dieu, de satisfaire pour nos péchés, de remercier Dieu des graces que nous avons reçues de lui ; ils ont même la vertu d'obtenir celles dont nous avons besoin. Le sacrifice de la croix est offert pour tous les hommes. *Jesus-Christ sur la croix*, dit saint Jean, *est la victime de propitiation, non seulement pour nos péchés, mais pour les péchés de tout le monde* ; et le Prêtre, dit saint Chrysostôme, en offrant le sacrifice de la Messe, fait l'office d'Ambassadeur de tout l'Univers, et l'Avocat de tous les hommes.

Ipse est propitiatio pro peccatis nostris ; non pro nostris autem tantùm, sed etiam totius mundi. 1. *Joh.* c. 2. ℣. 2.

Pro universo orbeterrarum legatus intercedit, deprecatorque apud Deum. *S. Chrys.*

II. Mais si la ressemblance qui se trouve entre le sacrifice de la croix et celui de la Messe, fait voir l'excellence du sacrifice de la Messe, la différence même qui s'y trouve, ne la fait pas moins éclater. Le premier est un

sacrifice sanglant, parce que la victime qui est offerte, est immolée par une mort réelle, et par l'effusion de tout son sang. Le second est un sacrifice non sanglant; parce que la même victime qui s'est offerte, est toujours immolée, et toujours conservée, pour pouvoir être toujours offerte à Dieu; elle ne meurt que d'une mort mystique, représentée par cette séparation, qui en vertu des paroles de la consécration, met le corps sous les espèces du pain, et le sang sous les espèces du vin. Le premier sacrifice n'est offert que sur le Calvaire; le second s'offre dans tout l'Univers, selon la prophétie de Malachie; le premier ne dura que peu d'heures, le second durera jusqu'à la consommation des siècles, c'est pour cela que Daniel l'appelle le sacrifice perpétuel. Dans le premier sacrifice, le corps de JESUS-CHRIST qui y fut immolé, étoit passible et mortel; dans le second il est impassible et immortel. Quoi de plus grand, quoi de plus auguste, quoi de plus saint, quoi de plus redoutable qu'un

Juge sacrificium. *Dan. c. 8. ℣. 12.*

sacrifice qui renferme de si grands mystères ! L'avez-vous cru jusqu'ici, ou l'avez-vous conçu ? La manière dont vous assistez à la Messe fait bien voir le contraire.

III. Si le sacrifice de la Messe est si excellent et si fructueux, il s'ensuit premièrement, qu'il n'y a que l'impossibilité qui nous doive dispenser d'y assister. N'est-ce pas être ennemis de nous-mêmes, que de nous priver volontairement des grands fruits que nous pouvons recueillir en y assistant, par l'application qui s'y fait des mérites de JESUS-CHRIST ? Il s'ensuit en second lieu, que nous ne pouvons jamais y assister avec assez de respect, quand nous pensons qu'un Homme-Dieu est là présent, qu'il s'offre à son Père, qu'il intercède pour nous, et que pour le fléchir en notre faveur, il y est en état de victime, dans un profond respect, dans une espèce d'anéantissement. Les Anges, qui, comme assure saint Chrysôstome, assistent à ces redoutables mystères, y sont dans un

respect extrême, et dans un saint tremblement; et nous, vers de terre, nous n'y venons, ce semble, que pour insulter à la majesté d'un Dieu anéanti pour nous. Il s'ensuit enfin, que nous devons assister au sacrifice de la Messe avec la même douleur, avec la même componction avec laquelle nous eussions assisté au sacrifice du Calvaire. Quels eussent été nos sentimens à la vue d'un si pitoyable spectacle? Tâchons de prendre maintenant les mêmes, ou plutôt ceux de la Sainte Vierge, et du Disciple bien-aimé: mais hélas! n'imitons-nous point plutôt par nos immodesties, la conduite des ennemis du Sauveur, qui se moquoient de ses souffrances, et insultoient à sa douleur?

Demandez pardon à Dieu du peu de dévotion et de respect avec lequel vous avez assisté jusqu'ici au sacrifice de la Messe.

In omni loco sacrificatur et offertur nomini meo oblatio munda. *Malach.* c. 1. ℣. 11.

On m'offre des sacrifices en tous lieux, et l'on y immole une victime très-pure.

Tu vero cùm sacerdotem videris offerentem, ne sacerdotem considera hoc facientem, sed manum Dei invisibiliter extensam. *S. Chrisost.*

Quand vous regardez le Prêtre qui offre le sacrifice, ne regardez pas l'homme, mais la main de Dieu qui y opère invisiblement.

XXVI. JOUR.

De la préparation à la Communion.

I. DAVID voulant faire comprendre au peuple avec quelle ardeur il devoit se préparer et contribuer à la construction d'un Temple, leur dit: *Para. c. 29. v. 1. Ce n'est pas ici une petite entreprise, il ne s'agit point de loger un homme, mais un Dieu.* Quelle doit donc être notre ferveur pour nous préparer à la communion, dans laquelle notre ame devient d'une manière bien plus admirable, le temple et le sanctuaire de la divinité? *Grande opus!* Y a-t-il quelque chose de plus grand dans notre Religion que cette occupation? Pour connoître les dispositions que nous devons apporter à la Communion, il ne faut que faire réflexion à quatre circonstances qui l'accompagnent. Qui est-ce qui vient dans le Sacrement de

l'Eucharistie ? C'est un Dieu ; quelle pureté ne demande-t-il pas ! à qui vient-il ? à un homme ! quelle humilité cet homme ne doit-il pas avoir ! Comment vient-il ? en faisant un grand nombre de miracles, avec quelle ferveur ne devons-nous pas correspondre à de si grands efforts ? Pourquoi vient-il ? pour se donner lui-même à nous ; quelle confiance ne nous doit pas inspirer cette bonté ! Voilà les quatre principales dispositions à la Communion. C'est un Dieu qui vient à nous, c'est le Saint des Saints, avec quelle pureté, avec quelle sainteté ne devons-nous pas le recevoir ! Les plus grands Saints se trouvoient impurs quand ils considéroient la sainteté de celui qu'ils devoient recevoir dans la Communion. Saint François, ce Séraphin terrestre, ne se crut pas assez pur pour le Sacerdoce ; et que sera-ce de nous, pécheurs ? *Les Prêtres*, dit le Seigneur dans l'ancienne Loi, *doivent offrir les pains de proposition, ils seront donc Saints.* Et quelle doit donc être la pureté et la

sinteté de ceux qui mangent si souvent le pain vivant !

II. Mais à qui vient ce Dieu si grand et si saint ? à l'homme. Qu'est-ce que l'homme ? *Quid est homo ?* La bassesse, la foiblesse, la misère, la malice même. Comment la Majesté d'un Dieu peut-elle s'accorder avec cette bassesse, sa puissance avec cette foiblesse, sa souveraine félicité avec cette misère, sa sainteté avec cette malice ? La lumière ne s'accorderoit-elle pas plutôt avec les ténèbres ? L'humilité seule peut faire cet accord ; pour opérer ce miracle, elle réunit les choses les plus opposées, elle rapproche les plus éloignées, elle supplée à tout ; dès que l'homme est véritablement humble, il n'est plus foible, misérable, méchant, il devient la digne demeure d'un Dieu. Est-il mieux logé au Ciel ? s'y plaît-il davantage que dans un cœur sincèrement humble ? Plus je me juge indigne de recevoir mon Dieu, plus je suis digne de cet honneur. Mais comment vient-il à

nous, ce Dieu si grand et si saint ? en faisant des miracles si surprenans, que celui seul qui les fait, les peut comprendre. Comment pouvons-nous correspondre à l'ardeur qu'un Dieu témoigne de venir à nous, par les grands efforts qu'il fait pour cela, sinon par une grande ferveur, qui nous anime à faire tous nos efforts pour le recevoir dignement ? Mais comment pouvons-nous faire ces efforts, foibles et impuissans que nous sommes, si vous-même ne nous aidez, mon Sauveur ? car nous ne pouvons vous recevoir sans vous, et vous seul pouvez nous donner de quoi le faire dignement.

III. Mais pourquoi ce Dieu si grand et si saint vient-il à moi ? C'est pour remédier à mes infirmités, c'est pour me délivrer de tous mes maux, c'est pour me combler de tous les biens, c'est pour se donner lui-même à moi, et pour m'unir à lui. Puis-je douter qu'il n'ait de grands desseins de miséricorde sur mon ame, voyant les grands miracles qu'il fait pour venir à moi ?

Un Dieu infiniment sage feroit-il de si grands miracles inutilement ? feroit-il de si grands efforts pour n'aboutir à rien ? en puis-je douter après les assurances qu'il m'en a données, lorsqu'il a dit que, *celui qui mangera sa chair, demeurera en lui, qu'il ne vivra que pour lui ?* Et si je n'en puis douter, puis-je pousser les mouvemens de ma confiance trop loin ? Peut-elle me tromper ayant des fondemens si solides ? Ouvre-moi ton cœur, dit le Seigneur, par une vive confiance, et je le remplirai. Je porterai mes faveurs aussi loin que tu pourras porter tes espérances. Si votre cœur est vuide, c'est que vous l'avez fermé à Dieu par votre timidité et par votre défiance.

Joan. c. 6. ℣. 57. 58.

Dilata os tuum et implebo illud. Psal. 80. ℣. 11.

Servez-vous de cette pratique pour vous bien préparer à la Communion ; et demandez-vous à vous-même, qui est-ce qui vient ? à qui vient-il ? comment vient-il ? pourquoi vient-il ?

Opus namque grande est, neque enim homini præparatur habitatio, sed Deo. 1 *Paral. c.* 29. ℣. 1.

C'est une grande entreprise : car il

ne s'agit pas de préparer une demeure à un homme, mais à Dieu.

Qui non oportet igitur esse puriorem tali fruentem sacrificio.... linguam quæ tremendo nimis sanguine tubescit. *S. Chrisost.*

Y a-t-il rien qui doive approcher de la pureté que doit avoir un homme qui participe à un sacrifice si saint? quelle doit être la pureté d'une langue qui est teinte du sang de JESUS-CHRIST *!*

XXVII. JOUR.

De la confiance dans les mérites de JESUS-CHRIST.

I. LES mérites de JESUS-CHRIST, aussi-bien que ses satisfactions, sont infinis, il sont surabondans : quel motif de confiance pour moi ! Comme le péché avoit une malice en quelque manière infinie, parce qu'il attaquoit une Majesté infinie, il n'y avoit qu'une personne infinie qui pût satisfaire dignement pour le péché, et offrir une réparation égale à l'offense. Il falloit un Homme-Dieu pour réparer l'injure faite à un Dieu, et c'est ce qu'a fait JESUS-CHRIST. Etant Dieu, et par conséquent d'une dignité infinie, il pouvoit donc satisfaire pour tous les péchés du monde, par le moindre mouvement de son cœur, et il a voulu souffrir ; s'il vouloit souffrir, il pouvoit satisfaire par la moindre peine,

et il a voulu donner du sang ; s'il en vouloit répandre, une seule goutte suffisoit, et il en a répandu des torrens, et a voulu mourir sur une croix. Et ainsi non seulement cette réparation est égale à l'offense, mais encore elle la surpasse ; car après tout, l'offense est, absolument parlant, infinie, et la réparation est véritablement infinie : non seulement elle est suffisante, mais surabondante, afin que comme dit l'Apôtre, là où il y avoit eu une grande abondance de péchés, il y eût une plus grande abondance de graces.

Ubi abundavit delictum superabundavit gratia. *Rom. c. v. 20.*

II. Les mérites et les satisfactions de JESUS-CHRIST sont à moi ; quel motif de confiance pour moi ! Les mérites et les satisfactions de JESUS-CHRIST sont à nous, parce qu'il est notre Chef, que nous sommes ses membres, et que nous sommes véritablement unis avec lui : ainsi comme en qualité de Chef il participe à toutes nos misères, aussi nous communique-t-il tous ses biens. Vous êtes à JESUS-CHRIST, vous êtes unis

1. Cor. c. 3. 22. avec lui, dit Saint Paul, *vos autem Christi*; tous ses biens sont donc à vous, *omnia vestra sunt.* Les mérites de Jesus-Christ sont à nous, parce que n'ayant point besoin de mériter ni de satisfaire pour lui, il nous a transporté et ses satisfactions, et ses mérites. Enfin ils sont à nous, parce que le Père éternel a accepté ce transport, et n'a pu en quelque façon se dispenser de l'accepter, puisque les mérites de Jesus-Christ nous deviennent propres par l'union que nous avons avec lui, et qu'ils sont infinis. Quelle surprise, quelle joie seroit celle d'un homme accablé de dettes, à qui on feroit voir tous les trésors d'un riche et puissant Roi, si ce Roi lui disoit: Tout cela est à vous, je vous le donne? Quelle doit donc être notre surprise et notre joie, lorsqu'on nous assure que le prix du sang d'un Dieu, que ses mérites, que ses satisfactions, qui sont d'une valeur infinie, sont à nous? mais quelle doit être notre confiance?

III. Il ne tient qu'à nous de nous

appliquer ces mérites et ces satisfactions infinies de JESUS-CHRIST, et de nous servir du droit qui nous est acquis. Il ne sert de rien à un malade d'avoir un remède excellent, s'il ne daigne pas étendre la main pour le prendre; il est inutile à un homme d'avoir de grands trésors, s'il ne s'en sert pas. Que nous sert d'avoir un remède aussi efficace pour tous nos maux qu'est le sang de JESUS-CHRIST, si nous ne nous l'appliquons pas? Que nous sert d'avoir un fonds inépuisable dans les mérites de JESUS-CHRIST, si nous ne nous servons de ce fonds pour acquitter nos dettes? Mais comment nous pouvons-nous appliquer les mérites de JESUS-CHRIST, sinon par une vive confiance; et comment n'avoir pas cette confiance quand on considère l'excès de la bonté et de la condescendance d'un Homme-Dieu pour les hommes, et cet amour infini qui l'a obligé de mourir sur la croix, la valeur de ses mérites et de ses satisfactions, sa charité et sa libéralité à nous en transporter tous les droits, à

nous en appliquer le prix ? mais si nous avons cette confiance aux mérites de JESUS-CHRIST, est-il quelque grace que nous n'ayons droit d'espérer du Père éternel quand nous la demandons par les mérites de son Fils ? en est-il qu'il nous puisse refuser ?

Quelque misérable, quelque pécheur que vous soyez, ne vous découragez pas, puisque vous avez dans les mérites et dans les satisfactions de JESUS-CHRIST une ressource à toutes vos misères.

Divites facti estis in Christo, ita ut nihil vobis desit in ulla gratia. 1. *Cor. c.* 1. ℣. 5.

Vous êtes devenu si riche en JESUS-CHRIST, qu'aucune grace ne vous peut manquer.

Multum est quod mea meretur iniquitas, longe majus est quod mei Redemptoris reposcit pietas : magna est mea injustitia, verum major Redemptoris justitia. *S. Aug.*

Mes crimes sont grands, et méritent de grandes peines ; mais la miséricorde de mon Rédempteur est encore plus grande, et sa bonté surpasse de beaucoup ma malice.

XXVIII. JOUR.

De la présence de Dieu.

I. DIEU est toujours devant moi, Dieu est toujours avec moi, il est toujours dans moi. Il est toujours devant moi, toujours il me regarde, toujours il pense à moi ; il est toujours aussi occupé de moi, que s'il n'y avoit que moi au monde. Il est toujours devant moi, je dois être aussi toujours devant lui, et dire continuellement avec le Prophète : Vive le Seigneur, dans la présence duquel je suis. Avec quel respect, mais plutôt avec quelle crainte ne dois-je pas me tenir devant une telle Majesté ? comment oser faire

Vivit Dominus exercituum in cuius conspectu sto. 4. *Reg* 5. 14.

devant Dieu ce que je n'oserois faire devant un homme ? Dieu me regarde toujours, ne dois-je pas le regarder dans toutes mes actions ? N'en doit-il pas être la fin, comme il en est le principe ? il pense toujours à moi ; hélas ! ingrat que je suis, je ne pense presque jamais à lui. Dieu est aussi attentif à moi, aussi occupé de moi, que s'il n'y avoit que moi au monde : et moi aveugle que je suis, je m'occupe tout entier du monde, de moi-même, de mille bagatelles, et je néglige autant mon Dieu, que si je l'ignorois, ou si je n'en croyois point ! Un homme qui connoît Dieu, qui est occupé de Dieu, compte pour rien tout ce qui n'est point Dieu, et vit comme s'il n'y avoit que Dieu et-lui au monde.

II. Dieu est avec moi, mais il y est d'une manière efficace. Il est avec moi pour m'aider, pour me soutenir, pour agir, pour travailler avec moi ; je ne puis rien sans lui, mais aussi je puis tout avec lui. Je ne puis pas former le

moindre mouvement, concevoir le moindre desir, faire la moindre action, s'il ne me prête son concours; mais il ne manque jamais de me le prêter, quand même je voudrois m'en servir pour l'offenser; quelle condescendance! en dois-je abuser? Mais s'il s'accommode toujours à mes inclinations, s'il s'assujétit à ma volonté, n'est-il pas raisonnable que je m'assujétisse aussi à la sienne? s'il concourt toujours avec moi, n'est-il pas juste que j'agisse de concert avec lui? Non seulement Dieu agit avec moi, mais il agit encore avec toutes les créatures pour moi. C'est pour moi qu'il éclaire avec le soleil, qu'il rafraîchit avec l'air, qu'il échauffe avec le feu: ne serois-je donc pas injuste, si je ne me servois de ces créatures uniquement pour sa gloire? mais ne serois-je pas un ingrat, si j'abusois des services qu'elles me rendent, pour offenser celui par l'ordre duquel elles me les rendent?

III. Dieu est dans moi, et je suis

dans lui : Il est plus intime à mon ame, que mon ame ne l'est à mon corps ; mon ame peut être séparé de mon corps et subsister, mais mon ame ne peut être séparée de Dieu, elle cesseroit d'être si Dieu n'étoit pas dans elle, et si elle n'étoit pas dans Dieu. Il n'est pas besoin d'aller chercher Dieu bien loin, disoit S. Paul aux Athéniens, *nous sommes en lui, nous vivons en lui*, et il est et vit dans nous. Toutes les trois personnes de la Trinité, le Pere, le Fils et le Saint-Esprit, sont dans moi. Le Père y engendre son Fils, le Père et le Fils y produisent le Saint-Esprit ; à qui tient-il donc que mon ame ne soit un Paradis ? C'est pour cela sans doute que le Sauveur disoit : *Le Royaume de Dieu est au-dedans de vous*. Le Père est donc dans moi par sa puissance, pour m'y soutenir ; le Fils, par les lumières de sa sagesse, pour m'éclairer ; le Saint-Esprit, par les ardeurs de sa charité, pour m'embrâser ; et cependant je suis foible, je suis aveugle, je suis tout de glace ! mais

Act. c. 17. *v.* 28.

Luc. c. 17. *v.* 21.

les trois Personnes de la Trinité sont d'une manière particulière dans les Justes, selon la parole de JESUS-CHRIST: *Si quelqu'un m'aime, mon Père l'aimera, et nous viendrons demeurer avec lui.* Mais Dieu est encore d'une façon plus admirable dans l'ame des Saints; il y est par l'impression de sa Majesté, par la communication de sa sainteté, par l'effusion de sa bonté dans la multitude des graces dont il le comble. On peut dire à la plupart des Chrétiens, ce que saint Jean disoit aux Juifs: *Medius vestrûm stetit quem vos nescitis.* Dieu est au milieu de vous, et il semble que vous l'ignorez: car que pouvez-vous chercher ailleurs, ayant en vous celui qui possède tous les biens?

Joan. c. 1. ℣. 23.

Joan. c. 1. ℣. 26.

Accoutumez-vous à regarder Dieu dans vous, c'est le plus facile et le plus solide exercice de la présence de Dieu.

In ipso enim vivimus, et movemur et sumus. *Act. c.* 17. ℣. 28.

C'est en lui que nous avons la vie, le mouvement et l'être.

Propinquior est nobis Deus qui fecit, quam multa quæ facta sunt : in illo vivimus, movemur et sumus. *S. Aug.*

Dieu qui a fait les créatures est plus proche de nous que toutes les créatures, puisque nous sommes et nous vivons dans lui.

XXIX. JOUR.

Que JESUS-CHRIST *est le parfait ami.*

I. NOUS n'oserions pas donner à JESUS-CHRIST la qualité d'ami des hommes, puisque les Rois même de la terre la croient au-dessous d'eux, s'il ne se l'étoit donnée lui-même en appelant les hommes ses amis ; et c'est pour cela qu'en parlant à ses Apôtres il leur déclare, qu'il ne les regarde plus comme des esclaves, ou comme des serviteurs, mais comme ses véritables amis, auxquels il ouvre tout son cœur pour ne leur cacher aucun des secrets que son Père lui a communiqués. Il appelle saint Jean l'ami de l'Epoux ; et pour nous donner à entendre qu'il n'honore pas seulement son Précurseur, ou ses Apôtres d'un titre aussi avantageux, il déclare qu'il compte parmi ses amis tous ceux qui

Vos amici estis si feceritis quæ ego præcipio vobis. *Joan. c. 15. v. 14.*

gardent ses Commandemens. Que doit-on admirer davantage, ou de voir la condescendance d'un Dieu qui veut bien s'abaisser jusqu'à vouloir honorer l'homme de son amitié, ou de voir l'ingratitude et la stupidité de l'homme, qui n'es pas sensible à un si grand bonheur ? Je mérite bien, mon Sauveur, que vous me traitiez comme votre ennemi, si je ne me rends pas digne par ma correspondance, de l'honneur que vous me faites en voulant que je sois votre ami.

II. Mais si JESUS-CHRIST prend la qualité d'ami à notre égard, il en remplit parfaitement tous les devoirs, puisqu'il est un ami généreux, fidèle, constant. Il fait éclater la générosité de son amitié, en faisant à ses amis, c'est-à-dire, aux hommes, un sacrifice de son corps, de sa joie, de ses plaisirs, de sa gloire, et de sa vie même, et en le faisant volontiers; les plus grands maux lui paroissent doux, pourvu qu'il nous convainque de son amitié. Il fait éclater sa fidélité, en ne

manquant pas à un des devoirs de l'amitié, en nous consolant dans nos afflictions, en nous secourant dans nos besoins, en nous assistant de ses graces, en nous faisant part de tous ses biens. Enfin il est un ami constant, puisqu'il ne se rebute pas de nos froideurs, ni même de nos infidélités, puisqu'il ne nous abandonne pas, lors même que nous l'abandonnons, et lorsque nos meilleurs amis et nos plus proches nous abandonnent, c'est-à-dire, à l'heure de la mort. Si vous trouvez un ami aussi généreux, aussi fidèle, et aussi constant que JESUS, il vous permet de vous attacher à lui; mais où le trouverez-vous? et si vous n'en trouvez point non seulement qui l'égale, mais qui en approche, pourquoi ne faites-vous pas de JESUS votre meilleur, ou plutôt votre unique ami?

III. C'eût été beaucoup pour moi, ô mon Sauveur! que vous m'eussiez permis de prétendre à votre amitié, et j'eusse dû m'estimer trop heureux, quand je l'aurois méritée par mille

recherches et mille soins, quand je l'aurois achetée aux dépens de mes biens, de mes plaisirs, de mon sang, et de ma vie; mais non seulement vous me permettez d'aspirer à votre amitié, vous me prévenez encore en m'offrant la vôtre; et vous me demandez la mienne avec autant d'empressement et d'ardeur, que si votre bonheur en dépendoit. Non content de me la demander, vous ne faites pas difficulté de l'acheter aux dépens de votre sang, que vous répandez jusqu'à la dernière goutte. Quoi! mon JESUS, vous recherchez l'amitié d'une créature qui n'avoit rien d'elle-même, qui ne dût attirer votre mépris et votre haine, et qui ne pouvoit rien contribuer à votre bonheur, et si peu à votre gloire; et je rebuterai les recherches, et je mépriserai l'amitié d'un Homme-Dieu, qui seule me peut rendre et parfaitement et souverainement heureux! Ne le permettez pas, mon JESUS, et faites en sorte, que si je n'ai pu mériter cette amitié, que vous m'avez offerte avec tant de bonté, je tâche au moins

de m'en rendre digne, par une parfaite correspondance, c'est-à-dire, par une amitié généreuse, fidelle et constante pour vous.

Prenez la résolution de choisir JESUS *ou pour votre unique, ou au moins pour votre premier ami.*

Jam non dicam vos servos.... vos autem dixi amicos, quia omnia quæcumque accepi à Patre, nota feci vobis. *S. Joan. c.* 15. ℣. 14.

Je ne vous appellerai plus mes serviteurs, mais mes amis, parce que je vous ai découvert tous les secrets que j'ai appris de mon Père.

Amicus Christi si volo nunc fio. *S. Aug.*

Si je veux dès maintenant devenir ami de JESUS-CHRIST, *je n'ai qu'à le vouloir.*

XXX. JOUR.

De l'éternité de Dieu.

1. DIEU est éternel, il n'a jamais commencé d'être; il ne cessera jamais d'être, parce qu'il est celui qui est: *Exod. c. 3. v. 14.* *Ego sum qui sum*; c'est-à-dire, qu'il subsiste par lui-même et indépendamment de tout autre être; et ainsi il est un être nécessaire et par conséquent immuable, son essence n'étant point distincte de son existence. Il est devant tous les temps, et sera après tous les temps; il est dans le temps, mais il n'est point mesuré par le temps; il renferme tous les temps dans son éternité, mais il n'y est point renfermé; c'est par lui que tout commence, et il ne commence point; c'est par lui que tout avance, et il n'avance point; c'est par lui que tout passe, et il ne passe point; c'est par lui que tout finit, et il ne finit point. Rien n'est passé, rien

Nihil autem præterit in æterno, nihil futurum est æternitas tantum modo est. *S. Auguſt.*

rien n'est futur à l'égard de l'éternité de Dieu, tout est présent, parce que Dieu est toujours celui qui est. *Les Cieux*, dit le Prophète, *quelque incorruptibles qu'ils paroissent, périront; mais pour vous, Seigneur, vous demeurez toujours éternel et immuable.* L'éternité de Dieu est comme un rocher inébranlable, le temps est comme un torrent qui coule au pied de ce rocher, et qui entraîne toutes choses avec lui; entraîné lui-même par la rapidité de son cours, naissant et périssant toujours, et faisant tout naître et périr avec lui. Le monde passe avec sa figure. Tous ceux qui s'attachent au monde passeront avec lui. Mais pour vous, mon Dieu, vous ne passerez point, parce que vous êtes éternel, et ceux qui s'attachent à vous, ne passeront point.

Psal. 101. ℣. 27.

Præterit enim figura hujus mundi. 1 *Cor.* 7. ℣. 31.

Ipsi peribunt tu autem permanes. *Psal.* 101. ℣. 27.

II. L'éternité de Dieu est pour nous un principe de plusieurs grandes vérités très-propres à régler notre conduite. Si Dieu est éternel il est immuable, et par conséquent toujours également

beau, également bon, également parfait, et ainsi toujours également aimable; et d'où vient donc que mon amour pour lui est si changeant et si inconstant? il est toujours le même pour moi, pourquoi ne serai-je pas toujours le même pour lui? Si Dieu est éternel, il est inaltérable, il est inébranlable, ne dois-je donc pas m'attacher à lui? Qui s'appuie sur un fond aussi ferme et aussi immobile, ne peut être ébranlé. Malheur, disoit saint Augustin, à ceux qui s'attachent aux choses passagères et périssables, car ils passeront et périront avec elles. Heureux celui qui dit avec le Prophète: *Pour moi je veux m'attacher mon Dieu, et mettre toute mon espérance en lui.* Si Dieu est éternel, ses récompenses seront aussi éternelles. N'est-on pas heureux de servir un Maître dont les récompenses ne peuvent finir non plus que lui? Si je sers les Grands, les Rois, si j'ai leur faveur, ces Grands, ces Rois passeront, et leur faveur, et tous les avantages que j'en tire passeront avec eux; quelque élevés qu'ils

Qui adhæret immobili non movetur.

Væ his qui hæserint transeuntibus quoniam simul transeunt. *S. Aug. Psal.* 72. ℣. 28.

soient, ils tomberont, et tous ceux qui s'appuieront sur eux tomberont avec eux.

III. Mais pour vous, mon Dieu, dont la grandeur est appuyée sur le fondement inébranlable de l'éternité, elle ne peut ni passer, ni tomber, non plus que les récompenses que vous promettez à ceux qui vous servent. L'éternité est le prix que vous accordez à leurs moindres travaux : mais quelle éternité ! une éternité qui est *la possession d'une vie qui renferme ensemble tous les biens et pour toujours.* Quel bonheur ! quelle récompense ! Les damnés, dit Tertullien, portent à chaque moment tout le poids de l'éternité entière ; les Bienheureux goûtent à chaque moment tout le bonheur de l'éternité entière. *Tota simul et perfecta possessio.* Dieu est-il moins ingénieux à récompenser qu'à punir ? Dieu est éternel, et les peines aussi-bien que les récompenses seront éternelles. Qui n'appréhendra donc pas d'offenser un Dieu, qui peut pousser

Æternitas est interminabilis vitæ tota simul et perfecta possessio. *Boët.*

Pondus æternitatis sustinent. *Tertull.*

ses vengeances jusques dans l'éternité? Ne craignez point, disoit le Sauveur, ceux qui ne peuvent tuer que le corps; mais craignez celui, qui après avoir tué le corps, peut encore condamner l'ame à un supplice éternel : *Dico vobis, hunc timete.* On murmure quelquefois de la patience de Dieu, à souffrir les pécheurs; il n'est patient, dit Tertullien, que parce qu'il est éternel: *Patiens quia æternus*; il a de quoi se dédommager de sa patience par l'éternité des peines qu'il destine à ceux qui en abusent. Craignez donc la patience de Dieu, puisqu'elle n'est pas moins à craindre pour vous, si vous en abusez, que sa justice.

Luc. c. 10. v. 28.

Prenez la résolution de ne vous attacher qu'à Dieu, puisqu'il n'y a que lui qui soit éternel, et dont les peines et les récompenses soient éternelles.

Dies mei sicut umbra declinaverunt.... tu autem Domine, in æternum permanes. *Psal.* 101. ℣. 12.

Mes jours se sont passés comme l'ombre qui s'enfuit; mais pour vous, mon Dieu, vous êtes éternel et immuable,

Junge cor tuum æternitati Dei, et eum illo æternus eris. *S. Aug. in Psal.*

Attachez votre cœur à l'éternité de Dieu, et par-là vous deviendrez éternel.

FIN DU TOME TROISIÈME.

TABLE
DES PENSÉES,
OU
RÉFLEXIONS CHRÉTIENNES
Pour les Dimanches de l'Année.

POUR le 4e. Dimanche après la Pentecôte.

Le 27e. jour de Juillet. *De la confiance dans la Providence.*

Pour le 5e. Dimanche après la Pentecôte.

Le 21e. jour d'Août. *De la vraie et de la fausse dévotion.*

Pour le 6e. Dimanche après la Pentecôte.

Le 27e. jour de Juillet. *De la confiance dans la Providence.*

Pour le 7e. Dimanche après la Pentecôte.

Le 7e. jour d'Août. *Du desir sincère du salut.*

Pour le 8e. Dimanche après la Pentecôte.

Le 17e. jour de Juillet. *Du précepte de l'aumône.*

Pour le 9e. Dimanche après la Pentecôte.

Le 28e. jour d'Août. *De l'abus des graces.*

Pour le 10e. Dimanche après la Pentecôte.

Le 10e. jour d'Août. *De l'humilité.*

Pour le 11e. Dimanche après la Pentecôte.

Le 17e. jour d'Août. *De la nécessité de la Prière.*

Pour le 12e. Dimanche après la Pentecôte.

Le 30e. jour d'Août. *De l'amour de* JESUS-CHRIST.

Ou le 23e. Jour de Septembre. *De la charité envers le prochain.*

Pour le 13e. Dimanche après la Pentecôte.

Le 11e. jour d'Août. *Des remèdes au péché d'impureté.*

Pour le 14e. Dimanche après la Pentecôte.

Le 4e. jour d'Août. *On ne peut servir Dieu et le monde.*

Ou le 27e. jour de Juillet. *De la confiance dans la Providence.*

Pour le 15e. Dimanche après la Pentecôte.

Le 6e. jour de Septembre. *De la surprise de la mort.*

Pour le 16e. Dimanche après la Pentecôte.

Le 13e. jour de Juillet. *Des remèdes de l'avarice.*

Pour le 17e. Dimanche après la Pentecôte.

Le 3e. jour d'Août. *Que la Religion Chrétienne est la seule véritable.*

Pour le 18e. Dimanche après la Pentecôte.

Le 27e. jour de Septembre. *De la confiance dans les mérites de* JESUS-CHRIST.

Fin de la Table du Tome III.